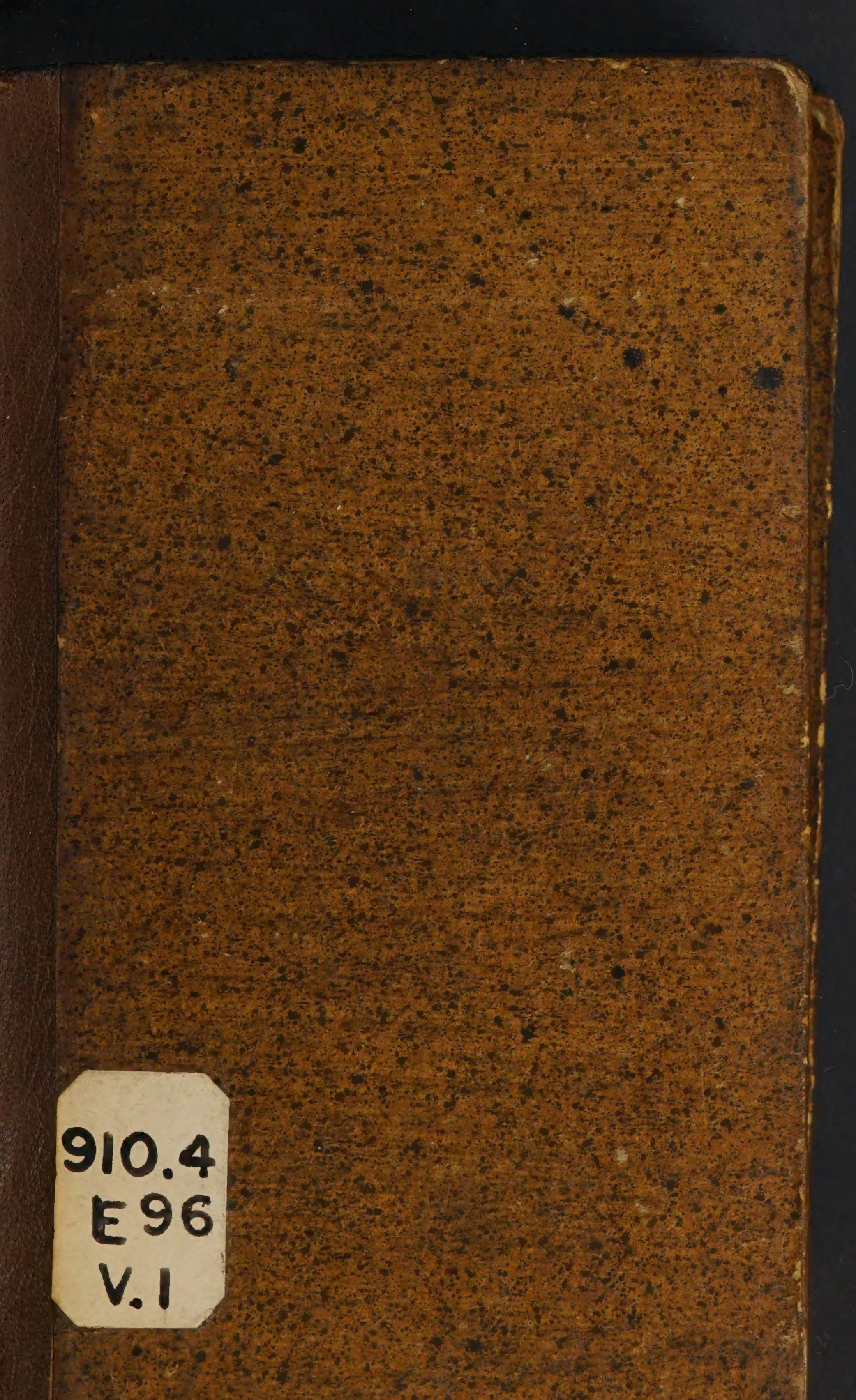


HISTOIRE
DES
AVENTURIERS
FLIBUSTIERS

OEXMELIN

TREVOUX
1775










HISTOIRE
des
AVANTURIERS
des
BOUCANIERS
et
de la Chambre
DES COMPTES
établie
dans les
INDES
1743

.I. de la Rue f.

HISTOIRE
DES
AVENTURIERS
FLIBUSTIERS

QUI SE SONT SIGNALÉS DANS LES INDES;

CONTENANT ce qu'ils y ont fait de remarquable, avec la vie, les mœurs & les coutumes des Boucaniers, & des habitans de St. Domingue & de la Tortue; une description exacte de ces lieux, & un état des Offices, tant Ecclésiastiques que Séculiers, & ce que les grands Princes de l'Europe y possedent.

Le tout enrichi de Cartes Géographyques & de Figures en taille-douce. Exquemelin

Par ALEXANDRE-OLIVIER OEXMELIN.

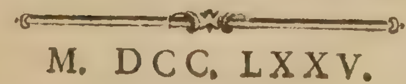
NOUVELLE ÉDITION,

Corrigée & augmentée de l'Histoire des Pirates Anglois, depuis leur établissement dans l'Isle de la Providence jusqu'à présent.

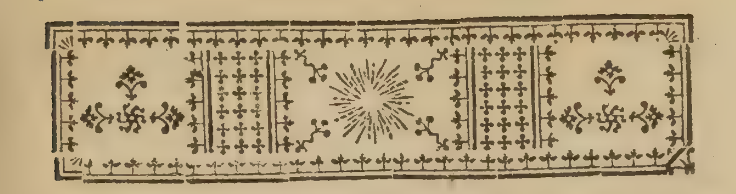
TOME PREMIER.



A TREVOUX,
PAR LA COMPAGNIE.



M. DCC. LXXV.



PREFACE.

Il y a long-temps qu'on ſe plaint, & ſans doute avec juſtice, qu'on a mis au jour des Relations de pluſieurs Pays étrangers, la plupart, ou ſi peu vraiſemblables qu'elles révoltent le bon ſens, ou ſi mal écrites qu'on n'en peut ſoutenir la lecture. Je ne prétends pas qu'il ne s'en trouve quelques-unes exemptes de ces défauts ; mais elles ſont ſi rares que beaucoup de gens paſſionnés pour ces ſortes de Relations, juſqu'à lire indifféremment tout ce qui ſe préſente de ce caractere, s'en dégoûtent à la fin ; & j'avoue que je ſuis de ce nombre. Il n'en eſt pas de même de celle-ci qui eſt entiérement hiſtorique, & qu'on lira toujours avec plaiſir. Comme elle contient l'origine, la vie, les mœurs & les actions des Aventuriers, qui depuis vingt années ſe ſont ſignalés dans l'Amérique, l'Auteur a été indiſ-

penſablement obligé de nous donner une connoiſſance parfaite des pays de ce continent ; parce qu'il eût été preſque impoſſible au lecteur de bien connoître la grandeur de leurs entrepriſes, qu'en même temps il ne fût inſtruit de l'état des lieux où elles ont été exécutées. Ce qui donne d'autant plus de ſatisfaction, que le récit des plus ſurprenantes aventures étant joint à ces deſcriptions, il ne faut pas craindre qu'elles ennuyent ; au contraire l'avidité de les lire tient toujours le Lecteur en haleine, & il ſent qu'il ne peut ſans peine fermer le Livre avant que d'être parvenu à la fin du récit.

Cependant lorſque je lus ce manuſcrit, j'y trouvai pluſieurs endroits obſcurs ou mal exprimés, & bien des choſes difficiles à entendre ; il a donc fallu corriger les mauvaiſes expreſſions, déterminer les ſens ſuſpendus, & éclaircir les endroits obſcurs. Il en a coûté du travail, & de l'application, mais l'Ouvrage le méritoit. Il reſſembloit à une belle maiſon que l'on voit de loin, & qu'on voudroit voir de plus près, mais dont on ne peut aborder, à cauſe des ronces & des épines dont les chemins qui y conduiſent, étoient cou-

verts. Ces ronces ſont maintenant arrachées, & on peut y aller ſans peine. Pour parler ſans figure, après avoir trouvé cette Hiſtoire véritable, on a fait en ſorte qu'elle fût écrite d'un ſtyle naturel.

Si je n'avois regardé que le nom & la naiſſance de l'Auteur, l'un & l'autre n'ayant rien qui le diſtingue du commun des hommes, je n'aurois jamais penſé à lire ces mémoires, encore moins à les retoucher, parce qu'on eſt aſſez communément perſuadé que ſans naiſſance & ſans éducation on ne peut gueres réuſſir à compoſer d'une maniere exacte & judicieuſe. Toutefois il ſemble que cet Auteur ne manque abſolument ni de l'une ni de l'autre, ſi l'on prend garde au bon ſens, & à une certaine liberté d'honnête homme, qui regne dans tout ce qu'il écrit.

D'ailleurs, ce ne ſont point tant ces motifs qui m'ont porté à travailler ſur ces mémoires, qu'une perſonne de conſidération, à qui on ne peut rien refuſer, & qui m'a engagé à le faire, parce qu'elle les a trouvés curieux & intéreſſans.

En effet ſi l'on conſidere le fond de l'Ouvrage, comme les Aventures des

Flibuſtiers en ſont le principal objet, on peut dire auſſi qu'elles ſont preſque toutes agréables, ſingulieres & ſurprenantes.

A l'égard du caractere de la narration, l'Auteur raconte les choſes ſi naïvement, qu'il perſuade par la ſeule maniere dont il les raconte.

Mais ſon principal mérite, c'eſt de s'être attaché à la vérité; car quoiqu'il déclare en beaucoup de lieux de ſon Hiſtoire qu'il la dit, quand il ne le déclareroit, on s'en appercevroit facilement; puiſque la vérité a cela de propre, qu'elle ſe fait ſentir par-tout où elle ſe rencontre.

Il eſt aiſé de connoître que cet Auteur en écrivant, a eu également en vue & ceux qui veulent voyager, & ceux qui n'en ont point envie, pour les inſtruire également, & qu'il a même trouvé le moyen de les amuſer en les inſtruiſant.

Il s'exprime ſi vivement ſur tout ce qui ſe préſente, qu'on croit voyager avec lui, ſoit en terre ferme, ſoit ſur mer, on s'imagine être dans le même vaiſſeau que lui; on voit toutes les iſles dont il parle, tous les écueils qu'il évite, on craint d'échouer contre ceux

qu'il n'évite pas. On penſe être ſpectateur des combats qui ſe donnent, des priſes qui ſe font. On tremble avec l'équipage s'il ſurvient quelque tempête, parce qu'il repréſente parfaitement tous le périls qui l'accompagnent. S'il arrive quelqu'autre incident, on craint, on eſpere dans l'attente du ſuccès: tant il ſait peindre au naturel juſqu'aux moindres circonſtances, & intéreſſer ſon Lecteur.

Ce n'eſt pourtant pas qu'il affecte de ſe donner pour un homme éloquent; mais on s'apperçoit que l'éloquence ſuit naturellement les choſes qu'il décrit. Pour mieux dire ce n'eſt point l'éclat des paroles qui rejaillit ſur les choſes; c'eſt l'éclat des choſes mêmes qui rejaillit ſur les paroles.

Ceux qui ſont tentés de voyager, & qui prendront la peine de lire cet Auteur, n'en ſeront pas moins ſatisfaits; ils connoîtront d'avance tous les pays où ils ont deſſein d'aller, & ce qu'ils verront ſur les lieux ſe trouvera entiérement conforme à ce qu'ils en auront lu. Ils apprendront de plus à diſtinguer ce qui pourra leur être utile ou préjudiciable dans les lieux où ils ſe trouveront. Ainſi ils ſeront en état

de rechercher l'un & éviter l'autre, ils pourront s'attendre à tout, & n'être ſurpris de rien.

On n'avance rien de trop en aſſurant qu'on peut faire fond ſur ce que dit notre Auteur : on ſait qu'il y a beaucoup de perſonnes d'expérience qui ont voyagé dans les pays dont il parle. J'ai eu même la curioſité d'en conſulter pluſieurs, lorſque j'ai trouvé des choſes un peu extraordinaires dans ſa Relation, & dont lui-même ne vouloit pas être cru ſur ſa parole : & je dois rendre ce témoignage au public, que je ne leur en ai jamais propoſé aucune dont ils ne m'ayent confirmé la vérité. Or ce ſont des gens à qui l'on ne ſauroit en faire accroire, ils connoiſſent le pays à fond pour y avoir demeuré long-temps, & à préſent qu'ils n'y ſont plus, ils ont des correſpondances certaines pour ne rien ignorer de tout ce qui ſe paſſe.

Parmi ceux à qui je communiquai ces mémoires, quelques-uns furent charmés de tomber ſur la deſcription de quelques pays qu'ils avoient parcourus; elle leur parut ſi juſte, qu'ils s'imaginoient y être encore, & qu'on les y conduiſoit comme par la main. D'au-

tres ne pouvoient aſſez louer l'Auteur de ce qu'il n'a dit que ce qu'il a vu, ou que des perſonnes dignes de foi lui ont appris. Encore eſt-il aiſé de remarquer que c'eſt avec grande circonſpection qu'il rapporte ce qu'il a ſu de ces perſonnes, quelque croyables qu'elles puiſſent être, & qu'il écrit bien plus volontiers les choſes qu'il a vues que celles qu'il a appriſes : ayant grand ſoin dans tout le cours de ſon Hiſtoire de bien diſtinguer les unes d'avec les autres, afin que le Lecteur en puiſſe porter le jugement qu'il lui plaira. Enfin tous demeuroient d'accord qu'ils n'avoient point encore lu d'Hiſtoire plus diverſifiée, & en même temps plus remplie de choſes nouvelles juſqu'à préſent ignorées, ou du moins peu connues.

Après avoir remarqué le jugement qu'on a porté de cette Hiſtoire, le ſoin qu'on a pris pour en perfectionner le ſtyle, & les motifs qui ont porté l'Auteur à l'écrire, il ne reſte plus qu'à dire un mot de l'ordre qu'il a ſuivi en l'écrivant.

D'abord il parle de quelques incidens qui lui ſont arrivés ſur mer, puis de la célebre conquête de la Tortue faite par les Aventuriers & des circonſtances qui

l'ont engagé lui-même à prendre parti parmi eux : Enſuite il vient au récit des exploits de pluſieurs Aventuriers ; il fait voir le traitement qu'ils font aux Eſpagnols quand ils les prennent, & celui qu'ils reçoivent d'eux quand ils en ſont pris. Il nous convainc encore par beaucoup d'exemples, de la valeur & de l'intrépidité de ces mêmes Aventuriers, qui n'étant armés que de fuſils, de ſabres, & d'autres armes ordinaires, prennent des Navires, des Forts & des Villes, dont on ne ſauroit ſe rendre maître qu'avec des Armées, des Sieges, du Canon, des Mines, & tout l'attirail ordinaire de la guerre. En un mot, il nous rapporte leurs plus belles entrepriſes, qui tout extraordinaires qu'elles ſont par la ſingularité des événemens, n'en paroiſſent pas moins véritables par la nature de leurs circonſtances ; en ſorte qu'on les lit toujours avec autant de plaiſir que de ſurpriſe. Enfin il n'oublie pas de remarquer de quelle ſorte les Français ſe ſont étendus dans l'Amérique, de quelle maniere ils y vivent ; il obſerve curieuſement tout ce qu'ils y font en qualité de Chaſſeurs, de Boucaniers, d'Habitans & d'engagés.

La Relation qu'il a écrite de ce que la nature produit dans les isles de Saint Domingue & de la Tortue, se trouve à la fin du premier Tome : on a choisi cet ordre pour ne pas interrompre le fil de l'Histoire des Flibustiers; on l'a même augmentée sur de nouveaux Mémoires contenant la Relation du naufrage de Monsieur d'Ogeron à *Puerto Ricco*, l'Histoire du Capitaine Montauban; les Expéditions de Campêche, de la Vera-Cruz, de Carthagene, & les courses de plusieurs Capitaines Flibustiers, dont la valeur est présentement aussi connue en Europe qu'elle est estimée dans les Indes.

Le troisieme Volume contient un Voyage que les Flibustiers ont fait à la Mer du Sud. C'est un nouveau Monde pour eux : On les y verra se signaler, comme ils ont déja fait à la Mer du Nord, non seulement par des actions d'une valeur extraordinaire, mais encore par une constance plus qu'humaine à supporter les miseres où les exposent le changement de climat, les fatigues de la Mer, la faim & la soif, sans craindre la mort, qu'ils n'envisagent que comme un remede à leurs maux.

Le quatrieme Volume contient l'Hiſtoire de Pirates Anglois, depuis leur établiſſement dans l'iſle de la Providence juſqu'à préſent, toutes leurs Aventures, Pirateries, Meurtres, Cruautés, & Excès; avec la Vie & les Aventures de deux Femmes Pirates MARIE READ & ANNE BONNY; & un Extrait des Loix & des Ordonnances concernant la Piraterie.





HISTOIRE DES AVANTURIERS *FLIBUSTIERS*,

Qui se sont signalés dans les Indes.

PREMIERE PARTIE,

Contenant la description des îles de S. Domingue & de la Tortue, la vie & les mœurs de leurs habitans, & les avantures des Boucaniers qui s'y rencontrent ; avec l'établissement des François à la Tortue, & l'histoire de ceux qui l'ont gouvernée.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de l'Auteur. Ce qui lui est arrivé jusqu'à son débarquement dans l'isle de la Tortue.

LES voyageurs aiment naturellement à parler de ce qui leur est arrivé, sur-tout lorsqu'ils sont hors de danger, & qu'ils croient que

leurs aventures méritent d'être sues. Je ne veux donc point dissimuler que je prends quelque plaisir à raconter ce qui s'est passé dans mon voyage. Peut-être même ne sera-t-on pas fâché de l'apprendre; je tâcherai du moins d'en rendre la relation aussi agréable qu'elle est vraie.

Nous nous embarquâmes le 2. mai 1666; & le même jour, après avoir levé l'ancre de la rade du Havre-de-Grace, nous allâmes mouiller à la Hogue, sous le cap de Barfleur. Nous étions dans le vaisseau S. Jean, qui appartenoit à messieurs de la compagnie occidentale, commandé par le capitaine Vincent Tillaye. Nous allâmes joindre le chevalier de Sourdis, qui commandoit pour le roi le navire dit l'Hermine, monté de trente-six pieces de canon; avec ordre d'escorter plusieurs vaisseaux de la compagnie, qui alloient en divers endroits; les uns au Sénégal en Afrique, & aux isles Antilles de l'Amérique; les autres vers la Terre-neuve.

Tous ces vaisseaux s'étoient joints aux nôtres, de peur d'être attaqués par quatre frégates Angloises qu'on avoit vu croiser peu de jours auparavant. Quelques navires Hollandois qui crai-



Pag 84

gnoient la même chose, parce qu'ils étoient en guerre aussi-bien que nous avec cette nation, en firent autant, après en avoir demandé la permission à Mr. de Sourdis ; & notre flotte se trouva alors composée de quarante vaisseaux, ou environ. Mr. de Sourdis déclara ensuite ses ordres; il donna à notre capitaine la charge de vice-commandeur de la flotte, & au capitaine du navire nommé l'Espérance, appartenant à la même compagnie, celle de contre-commandeur. Tout étant ainsi disposé, nous fîmes voile le long de la côte de France, quoiqu'avec assez de peine & de danger, à cause de la quantité de rochers qui s'y rencontrent, & de l'allarme que nous donnions aux François mêmes, qui craignoient que nous n'eussions dessein de faire quelque descente sur les côtes.

Peu de jours après nous passâmes le *Raz de Fonteneau*, que l'on trouve au sortir de la Manche, & que les François ont appellé ainsi du mot Flamand *Raz*, qui signifie une chose d'une grande vîtesse. Le Raz de Fonteneau est fort périlleux ; parce que les courants y traversent un grand nombre de rochers qui ne se montrent qu'à fleur d'eau, & bien des navires s'y sont perdus. Le

danger que l'on y court a donné lieu à une cérémonie particuliere que les mariniers de toutes ſortes de nations pratiquent non ſeulement en cet endroit là, mais encore lorſqu'ils paſſent ſous les deux tropiques du cancer & du capricorne & ſous la ligne équinoxiale. Voici ce que les François y obſervent

Cérémonie des mariniers François.

Le contre-maître du vaiſſeau s'habille groteſquement avec une longue robe, un bonnet ſur ſa tête & une fraiſe à ſon col, compoſée de poulies & de certaines boules de bois, qu'on appelle ſur mer *Pommes de Raques*. Il paroît le viſage noirci, tenant d'une main un grand livre de cartes marines, & de l'autre un morceau de bois repréſentant un ſabre. Le livre étant ouvert à l'endroit où la ligne eſt marquée, tous ceux qui ſont dans le vaiſſeau mettent la main deſſus, prêtent ſerment, & déclarent s'ils ont paſſé ſous cette ligne ou non. Ceux qui n'y ont jamais paſſé, viennent s'agenouiller devant le contremaître, qui leur donne de ſon ſabre ſur le col; après quoi on leur jette de l'eau en abondance, s'ils n'aiment mieux en être quittes moyennant quelques bouteilles de vin ou d'eau-de-vie. Ceux qui ont déjà paſſé ſont exempts de la peine, &

le contre-maître leur enjoint, en cas qu'ils y repaſſent, d'obſerver la même choſe à l'égard de ceux qui n'y auront point encore paſſé. Perſonne ne peut éviter cette eſpece d'initiation, non pas même le capitaine ; & ſi le navire qu'il monte n'y a jamais paſſé, il eſt obligé de faire quelques largeſſes à l'équipage ; ſinon les matelots ſieroient le devant qu'on appelle le gallion, ou la poulaine ! Après cette cérémonie on voit la quantité de vin ou d'eau-de-vie que l'on a amaſſée, & on la diſtribue également à chacun des matelots.

Les Hollandois s'y prennent d'une autre maniere. L'écrivain du vaiſſeau apporte le rôle de tout l'équipage ; il appelle chacun par nom & ſurnom, & demande à tous s'ils ont paſſé par-là, ou non. Dans le doute que quelqu'un ne diſe pas la vérité, on lui fait manger du pain & du ſel, ce qui eſt une eſpece de ſerment pour affirmer qu'il y a paſſé. Ceux qui ſont convaincus du contraire ont le choix de payer quinze ſols, ou d'être attachés à une corde & guindés au bout de la grande vergue, ou enfin d'être calés trois fois, c'eſt-à-dire, plongés trois fois dans la mer. On oblige un officier du vaiſſeau, quel qu'il ſoit,

à payer trente sols. Si c'est un passager, ils en tirent le plus qu'ils peuvent. Il y a des marchands dont ils exigent quelquefois plus de cent écus ; & quand il se trouve des soldats, leur capitaine est obligé de satisfaire pour eux. A l'égard des garçons au-dessous de quinze ans, ils les mettent sous des mantes d'ozier, & leur jettent plusieurs seaux d'eau sur le corps. Ils en font de même à tous les animaux qui sont dans le navire, à moins que le capitaine ne paie pour eux, & pour le navire même s'il n'y a jamais passé. L'argent qui provient de cette collecte est mis entre les mains du contre-maître, qui doit au premier port en acheter du vin qu'on partage à tout l'équipage. Les Hollandois ne font cette cérémonie qu'au passage du *Raz* & des *Barlingots*, ou rochers qui sont devant la riviere de Lisbonne en Portugal, & encore à l'entrée de la mer Baltique, qu'ils nomment le Zund. Quand on demande aux mariniers pourquoi ils en usent ainsi, soit sous la ligne, soit ailleurs, ils répondent que c'est une vieille coutume.

Les Hollandois tiennent pourtant que l'eau que l'on jette sur les personnes qui doivent passer la ligne, les garantit de

pluſieurs maladies qu'elles pourroient contracter par le changement de climat ; & pour ce ſujet preſque tous ſe baignent dans la mer, tant ceux qui ont paſſé ſous la ligne, que ceux qui n'y ont point encore paſſé : mais cette raiſon me paroît très-foible, puiſqu'il n'eſt pas vrai que ceux qui ne ſe baignent pas ſous la ligne ſoient plus incommodés que ceux qui s'y baignent. Je crois plutôt que cet uſage vient de ce que tous les pays qui ſe trouvent ſous la ligne, ayant été eſtimés juſqu'alors inhabitables par ſaint Auguſtin & par d'autres grands hommes, les premiers qui furent aſſez hardis pour y pénétrer, ſe voyant entrés comme dans un nouveau monde, firent une ſorte d'alluſion au baptême que les chrétiens donnent à leurs enfants nouveaux nés. En effet on ſe ſert encore du mot de *Baptiſer* ſous le Tropique, pour exprimer cette cérémonie.

Peut-être que cette obſervation paroîtra peu conſidérable à ceux qui ne ſortent point de leur pays ; mais les voyageurs ne la regarderont pas de même. Auſſi ne la fais-je que pour eux, comme beaucoup d'autres plus importantes, qu'ils pourront lire dans

la suite; car je juge par moi-même que ceux qui voyagent ou qui ont dessein de voyager, veulent être informés des choses par avance, afin de savoir à quoi s'en tenir quand elles arrivent, & de n'en être point surpris.

Après que nous eumes passé le *Raz de Fonteneau*, une partie de la flotte nous quitta, & nous nous trouvâmes réduits à sept vaisseaux qui faisoient la même route. En peu de jours nous fûmes conduits par un vent favorable jusqu'au Cap *Finistere*, où est la pointe septentrionale de l'Espagne dans la Galice, & vers la Corogne. Il fut ainsi nommé, dit-on, par Cesar, qui après avoir conquis toutes les Espagnes, & être enfin arrivé à ce Cap, y borna ses conquêtes en disant qu'il étoit venu aux extrêmités de la terre.

Là nous fûmes surpris d'une furieuse tempête. En un moment la mer parut toute blanche d'écume, & le ciel rouge comme le feu; nos navires enlevés en haut sur des montagnes de flots, & en même temps précipités en bas par des tourbillons impétueux, étoient en danger de s'ouvrir & de se briser en s'entrechoquant les uns contre les autres. Dans cette extrêmité je vis un effet sensible de

ces paroles de St. Paul, *que pour apprendre à prier il faut aller sur la mer*: Chacun avoit recours aux prieres, & je ne fus pas des derniers.

La tempête dura deux jours; après quoi la mer se calma, le vent devint bon, & nous poursuivîmes notre route à toutes voiles; cependant les navires qui étoient avec nous s'écarterent tellement que nous demeurâmes seuls. Quand nous fûmes à deux cents lieues des Antilles, nous rencontrâmes un vaisseaux Anglois, contre lequel nous nous battîmes quatre heures de temps: Les Boucaniers qui étoient dans notre Bord vouloient l'accrocher; mais notre capitaine le défendit.

Nous étions pour lors réduits à demi-septier d'eau par jour. Peu de temps après nous arrivâmes à la vue des Antilles, & la premiere île que nous apperçumes fut celle de *Sancta Lucia*. Nous voulions aller à la Martinique; mais comme nous étions trop bas, & que le vent & le courant ne nous permirent pas d'y aborder, nous fîmes route vers la Guadeloupe, où nous ne pûmes arriver non plus qu'à la Martinique. Enfin quatre jours après nous arrivâmes à l'île Hispaniola, que les François

Arrivée à S. Domingue & à la Tortue.

nomment *Saint Domingue*; ce qui nous combla de joie, car il n'y avoit perſonne d'entre nous qui ne fût extrêmement incommodé de la ſoif & des fatigues de la mer. Le premier jour que nous vîmes l'île, nous allâmes mouiller au port Magot, où monſieur Ogeron, gouverneur de la Tortue, avoit une belle habitation. Auſſi-tôt vint à nous un canot, dans lequel il y avoit ſix hommes, qui causerent aſſez d'étonnement à la plupart de nos François qui n'étoient jamais ſortis de France.

Habillement des Boucaniers.

Ils n'avoient pour tout habillement qu'une petite caſaque de toile, & un caleçon qui ne leur venoit qu'à la moitié de la cuiſſe. Il falloit les regarder de près pour ſavoir ſi ce vêtement étoit de toile, ou non; parce qu'il étoit imbu du ſang qui dégoûte de la chair des animaux qu'ils ont coutume de porter. Outre cela ils étoient bazannés; quelques-uns avoient les cheveux hériſſés, d'autres noués; tous avoient la barbe longue, & portoient à leur ceinture un étui de peau de crocodille, dans lequel étoient quatre couteaux avec une bayonnette. Nous sûmes que c'étoit des boucaniers. J'en ferai dans la ſuite une deſcription parti-

culiere, parce que je l'ai été moi-même.

Ceux-ci nous apporterent trois Sangliers, qui suffirent à tout ce que nous étions de monde sur le vaisseau, & en récompense nous les regalâmes d'eau de vie. Les habitans vinrent aussi à notre bord, & nous présenterent toute sorte de fruits pour nous rafraîchir. Notre chaloupe alla à terre quérir de l'eau. Tout cela nous remit tellement, que dès le soir même nous cessâmes de faire des réflexions sur les incommodités de la faim & de la soif que nous avions souffertes sur la route.

Le lendemain matin à la pointe du jour nous fîmes voile pour l'isle de la Tortue, dont nous n'étions qu'à sept lieues. Nous y mouillâmes l'ancre sur le midi septieme jour de Juillet 1666. Dès que nous eûmes salué le fort avec sept coups de canon, & que notre Navire fut en parage, nous descendîmes à terre, & allâmes saluer Monsieur le Gouverneur, qui nous attendoit au bord de la mer avec les principaux habitants de l'île. Il nous reçut très-bien, & dès ce premier jour j'eus le bonheur de recevoir des marques de la grande bonté qu'il a continuée dans les occasions où il a pu me faire du bien, com-

me je le ferai voir dans la ſuite. Tous ceux qui comme moi étoient engagés dans la compagnie, furent conduits au magaſin du commis général, à qui le capitaine du vaiſſeau apporta les paquets qui contenoient les ordres. On nous donna deux jours pour nous rafraîchir & nous promener dans l'iſle, en attendant qu'on eût déterminé à quoi on nous employeroit. Les paquets furent ouverts, & on trouva que la compagnie dépoſoit le ſieur le Gris commis général, & qu'elle donnoit ſa commiſſion au ſieur de la Vie, qui étoit lieutenant-général dans l'iſle; avec ordre de vendre ce qu'elle pourroit avoir dans ce lieu, de faire payer ce qui lui étoit dû, & de renvoyer le ſieur le Gris en France pour rendre ſes comptes.

Le temps qu'on nous avoit donné étant expiré, on nous expoſa en vente aux habitants. Nous fûmes mis chacun à trente écus, que l'on donnoit pour nous à la compagnie : elle nous obligeoit à ſervir trois ans pour cette ſomme, & pendant ce temps-là nos maîtres pouvoient diſpoſer de nous à leur gré, & nous employer à ce qu'ils vouloient. Je ne dis rien de ce qui a donné lieu à mon embarquement, ſuivi d'un ſi fâ-

cheux eſclavage; ce ſeroit un diſcours hors de propos. Monſieur le Gouverneur avoit deſſein de m'acheter pour me renvoyer en France, voyant bien à mon viſage que ſi je rencontrois un mauvais maître, je ne réſiſterois jamais aux fatigues du pays; mais le ſieur de la Vie m'avoit déja retenu; ils eurent quelque différend là-deſſus, cependant je demeurai à ce méchant maître; je puis bien lui donner ce nom après ce qu'il m'a fait ſouffrir. Je rapporterai la maniere dont il en a agi avec moi, quand je parlerai du traitement que les habitants ont coutume de faire à leurs domeſtiques. Diſons auparavant un mot de l'iſle de la Tortue, & de la maniere dont les François y ont établi leur colonie.

CHAPITRE II.

Deſcription de la Tortue.

L'Isle de la Tortue, ainſi nommée parce quelle a la figure d'une Tortue, eſt ſituée ſous le 20. degré, 30. à 40 minutes au nord de la ligne équinoxiale, & peut avoir ſeize lieues de

tour Elle n'est accessible que du côté du midi, par un canal large de deux lieues, qui la sépare avec l'isle de Saint Domingue, où elle a un assez beau port. Le fond est un sable fort menu, on y est à l'abri de tous les vents, qui ne sont jamais violens dans ces quartiers, Elle n'a aucun port que celui-là, qui puisse servir d'abri aux Navires; elle est toute environnée de grands rochers, que les habitans nomment côtes de fer. Elle a quelques anses de sable aux quartiers habitables des rivages; mais on n'y peut aborder qu'avec des chaloupes : son havre est commandé par un fort d'une très-bonne défense. Au bord de la mer on voit une batterie de canon qui donne aussi dans le havre. Il n'y a qu'un petit bourg qu'on nomme la Basseterre, où sont les magasins des habitans & des gargotiers qui demeurent devant le port.

Monsieur Blondel, Ingénieur du Roi, étant en 1667 aux Antilles, descendit à la Tortue, & traça un plan pour y construire un nouveau fort; mais il paroît qu'on n'a pas bien exécuté son dessein, car on n'en a bâti que la tour, qui ressemble mieux à un colombier qu'à la tour d'une forteresse. Il y a

dans cette isle six quartiers habités, savoir la Basseterre, Cayonne, la montagne, le Milplantage, le Ringot, & la pointe au maçon. On pourroit encore en habiter un septieme, qu'on nomme Capsterre, dont la terre est assez bonne; mais on n'y trouve point d'eau, & en général il y en a peu dans l'isle, excepté quelques sources où les habitans vont puiser; ce qui les oblige à ramasser les eaux de la pluie. Ainsi le P. du Tertre paroît mal-informé, lorsque décrivant l'isle de la Tortue dans la premiere partie de son histoire des Antilles, il dit que cette isle est arrosée de quantité de rivieres.

Le terroir en est bon & fertile aux endroits où elle est habitée. Il s'y trouve quatre sortes de terre, & il y en a de rouge & de grise, dont on feroit d'aussi beaux vases que ceux qui nous viennent de Genes. Toutes les montagnes y sont d'une espece de roche aussi dure que le marbre, & cependant elles produisent des arbres aussi gros & aussi grands que nos plus belles forêts de l'Europe. Leurs racines, qui sont toutes découvertes, se cramponnent dans les cavités que forme l'inégalité des rochers. Ils sont extrêmement secs de leur naturel; ensorte

que lorſqu'ils ſont coupés, ils ſe fendent au ſoleil en pluſieurs éclats, & que ce bois n'eſt bon qu'à brûler.

On trouve dans l'iſle de la Tortue tous les fruits qui nous viennent des Antilles; on y fait d'excellent tabac, qui ſurpaſſe en bonté celui de toutes les autres iſles. Les cannes de ſucre y viennent d'une groſſeur extraordinaire, & y ſont plus ſucrées qu'ailleurs; c'eſt-à-dire, qu'elles y ſont moins aqueuſes. Il y croît pluſieurs arbres & plantes médecinales. Il y a peu de chaſſe: les ſeules bêtes à quatre pieds, que l'on y voie, ſont des Sangliers, qu'on y a apportés de la grande iſle, & qui y ont aſſez bien peuplé. Mais par une ordonnance de Monſieur d'Ogeron, qui en étoit Gouverneur de mon temps, il eſt défendu de chaſſer avec des chiens, pour ne pas faire une trop grande deſtruction de ces animaux, en ſorte que dans la néceſſité les habitans puiſſent s'en nourrir. On permet ſeulement d'aller à l'affut.

Il y a encore à la Tortue quelques petits oiſeaux, des poiſſons & des reptiles dont j'avois parlé ici dans la premiere édition de mon Livre. Ceux qui voudront apprendre de quelle utilité tout cela peut être, auront recours à

l'Histoire des Plantes de l'Amérique, que j'ai cru devoir transporter à la fin de l'ouvrage, pour ne pas interrompre l'Histoire des Boucaniers, qui en est le principal sujet.

Il est surprenant de voir combien de fois l'isle de la tortue a été reprise & reperdue, tantôt occupée par les Espagnols, tantôt par les François, qui enfin en sont demeurés les maîtres. Les Aventuriers ont trop de part dans toutes ces différentes expéditions, & dans l'établissement de la Colonie dont cette isle est aujourd'hui peuplée, pour n'en pas faire l'histoire sans interruption. Il est nécessaire de la reprendre de plus haut : Je crois que le récit n'en sera pas désagréable.

CHAPITRE III.

Etablissement d'une Colonie Françoise dans l'Isle de la Tortue. Les François chassés par les Espagnols, y reviennent, & après divers changemens ils en demeurent les Maîtres.

LEs François ayant établi une Colonie dans l'isle de St. Christophe, commençoient à fleurir lorsque les

Eſpagnols interrompirent leurs progrès par pluſieurs deſcentes qu'ils y firent, en allant à la nouvelle Eſpagne. Ces traverſes les obligerent preſque tous à ſuivre les Zélandois, qui faiſoient des courſes ſur les Eſpagnols, & qui remportoient de riches priſes ſur eux. Ils y réuſſirent ſi bien, que le bruit en vint en France, & que pluſieurs Aventuriers de Dieppe équiperent, à deſſein d'y faire fortune. Ils furent heureux dans toutes leurs entrepriſes; mais comme les iſles de ſaint Chriſtophe, où ils amenoient leur butin, étoient trop éloignées, & qu'il leur falloit deux ou trois mois pour y remonter, à cauſe des vents & des courants contraires, ils réſolurent de chercher un lieu plus commode, ſans autre deſſein que de s'y retirer. Quelques-uns d'entr'eux allerent à ſaint Domingue pour ſonder s'ils ne trouveroient pas aux environs quelque petite iſle où ils puſſent ſe refugier en ſureté. Ils y trouverent tant de bêtes à cornes & d'autres animaux, outre la facilité qu'ils auroient de ravitailler leurs bâtimens, qu'ils ſe crurent aſſurés de leur entrepriſe, en ſorte qu'il ne leur manquoit plus qu'un aſile pour ſe retirer en cas de beſoin.

Aventuriers François vont à l'Iſle de St. Domingue.

Les Eſpagnols ayant conſidéré que

la Tortue pourroit un jour ſervir de retraite à de telles gens, s'en étoient déja emparés, & y avoient mis un Alferez avec vingt-cinq hommes. Comme ceux-ci s'ennuyoient de ſe voir éloignés du paſſage des Eſpagnols, qui ne s'empreſſoient pas de leur apporter leurs néceſſités, les Aventuriers François n'eurent pas de peine à les faire ſortir de là; & s'étant rendus les maîtres de l'iſle, ils délibererent entr'eux de quelle maniere ils s'y établiroient. Quelques-uns voyant des habitations commencées, & la commodité qu'ils recevroient de la grande iſle, d'où ils pourroient tirer de la viande, quand ils voudroient, avantage qui leur manquoit à St. Chriſtophe, réſolurent de ſe fixer dans celle de la Tortue, & jurerent à leurs compagnons qu'ils ne les abandonneroient pas. La moitié de ceux-ci alla à St. Domingue tuer des Bœufs & des porcs, pour en ſaler la viande, afin de nourrir les autres qui travailloient à rendre l'iſle habitable. On aſſura ceux qui alloient en mer, que toutes les fois qu'ils reviendroient de courſe on leur fourniroit de la viande.

Etabliſſement des Aventuriers François, à la Tortue.

Voilà comme le petit nombre de ces Aventuriers fut diviſé en trois bandes,

Origine des Flibuſtiers, & ce que ce nom ſignifie.

dont les uns s'adonnerent à la chaſſe, & prirent le nom de *Boucaniers*, les autres à faire des courſes, & prirent le nom de *Flibuſtiers*, du mot Anglois *Flibuſter*, qui ſignifie Corſaire ; les derniers s'appliquerent au travail de la terre, & retinrent le nom d'*Habitans*.

Les Habitans qui étoient en fort petit nombre, ne laiſſerent pas de demeurer poſſeſſeurs de l'iſle, ſans qu'on pût les en empêcher : Quelques Anglois qui ſe préſenterent pour en augmenter le nombre, furent très-bien reçus. Il vint des navires de France traiter avec eux ; les Aventuriers ou Flibuſtiers y apportoient un butin conſidérable, & les Boucaniers, des cuirs de bœuf ; en ſorte que les navires qui y négocioient trouvoient leur compte, & remportoient la valeur de leur Cargaiſon, non-ſeulement en cuirs, mais encore en tabac, en pieces de huit, & en argenterie.

L'accroiſſement de cette colonie ne pouvant être que très-préjudiciable aux Eſpagnols, ceux-ci réſolurent de les détruire, & de ſe remettre en poſſeſſion de la Tortue. La choſe ne leur fut pas difficile ; car les Aventuriers n'ayant encore été inquiétés par aucune Nation, ne s'étoient point précautionnés pour ſe défendre.

Les Espagnols reprennent la Tortue pendant que les Aventuriers sont en mer.

Les Espagnols prirent donc le temps que les Boucaniers étoient à la chasse sur la grande isle, & les Aventuriers en mer. Un petit nombre d'Habitans peu capables de résistance, ne put tenir contre la flotte des Indes d'Espagne; le Général lui-même à la tête d'un grand nombre de soldats, fit descente à la Tortue, il passa au fil de l'épée tous ceux qu'il put joindre, & fit pendre les autres qui vinrent à lui, & se mit ainsi en possession de l'isle: cependant une bonne partie des Habitans se sauva pendant la nuit dans des Canots. Après cette expédition le Général Espagnol retourna à St. Domingue, sans mettre de Garnison dans la Tortue; & comme il y avoit dans cette grande isle quantité de Boucaniers qui détruisoient tout le bétail, il ordonna qu'on levât quelques Compagnies de gens de guerre pour s'en défaire. Ces compagnies furent appellées cinquantaines, & depuis ce temps-là les Espagnols les ont entretenues jusqu'à présent.

Les Franç. reviennent à la Tortue.

La flotte d'Espagne étant partie, les fugitifs de la Tortue se rassemblerent, & se remirent en possession de l'isle sous la conduite d'un capitaine Anglois nommé Villis. Peu de temps après un

Aventurier François y arriva; le changement qu'il trouva ne lui plut pas; il voyoit à regret les Anglois maîtres de l'iſle, & craignoit qu'ils ne fiſſent là comme à Saint Chriſtophe, d'où ils voulurent chaſſer les François quand ils ſe ſentirent les plus forts. Il partit donc ſans rien dire, & alla à Saint Chriſtophe trouver Monſieur le Chevalier de Poincy, qui y commandoit en qualité de Général au nom de l'Ordre de Malthe. Il lui donna avis de ce qui ſe paſſoit à la Tortue, & lui fit connoître les avantages qu'il tireroit de cette iſle, s'il en chaſſoit les Anglois. Il l'aſſura que leur chef étoit ſans aveu, & que les François laſſés d'être ſous la domination Angloiſe, ne manqueroient pas de prendre les armes en ſa faveur, en cas que cette nation voulût faire réſiſtance.

Avis à Mr. de Poincy.

Monſieur de Poincy reçut cet avis comme il devoit, & en fit l'ouverture à Monſieur le Vaſſeur nouvellement arrivé de France, n'en ayant point dans ſon iſle de plus capable que lui d'une telle entrepriſe; car non-ſeulement il étoit homme d'eſprit & de cœur, bon ingénieur & bon capitaine; mais il avoit encore une connoiſſance toute

particuliere des isles de l'Amérique : Et comme il ne manquoit pas de pénétration, il reconnut bien-tôt que cette expédition lui seroit avantageuse ; il se disposa donc promptement à partir. La convention portoit que M. le Vasseur iroit prendre possession de l'isle de la Tortue, & en seroit Gouverneur au nom de M. de Poincy, & que pour cela ils payeroient chacun par moitié les dépenses nécessaires. Monsieur de Poincy lui promit d'en faire les avances, & de lui fournir tout ce dont il auroit besoin. Cet accord étant conclu, M. le Vasseur amassa quarante hommes de la Religion Protestante comme lui, les fit embarquer ; & après avoir pris des vivres autant qu'il lui en falloit, il partit de saint Christophe pour l'isle de saint Domingue, où en peu de jours il vint mouiller l'ancre au port Margot, dont j'ai déja parlé, au nord de l'isle, environ à sept lieues de la Tortue. Dès qu'il fut arrivé, il s'informa en quel état étoit la Tortue, & assembla environ 40. Boucaniers François, à qui il découvrit son dessein, leur proposant de se mettre de la partie ; ce que ceux-ci ne refuserent point. Après avoir pris ses mesures, & s'être assuré de ses

Boucaniers, il descendit à la Tortue, vers la fin du mois d'Août 1640.

Mr. le Vasseur chasse les Anglois de la Tortue.

Lorsqu'il fut à terre, il fit dire au gouverneur Anglois qu'il étoit venu pour venger l'affront que sa nation avoit fait aux François, & que si dans vingt-quatre heures il ne sortoit avec son monde, il mettroit tout à feu & à sang. Les Anglois voyant que la partie n'étoit pas égale, jugerent à propos de se retirer. A l'heure même ils s'embarquerent assez confusément dans un vaisseau qui étoit à la rade, & partirent sans oser rien entreprendre pour la défense de l'Isle. A la vérité quand ils l'auroient voulu, ils n'auroient pu rien faire; car dès le moment que les François qui étoient avec eux virent arriver M. le Vasseur, ils prirent les armes contre les Anglois, mirent tout au pillage, & les obligerent ainsi de leur côté à partir avec précipitation.

Monsieur le Vasseur, devenu maître de la Tortue sans répandre une goutte de sang, fit voir sa commission aux habitans qui le reçurent très-bien. Il visita l'isle afin d'observer les lieux qui auroient besoin de fortification; car il avoit envie de se garantir mieux des attaques des Espagnols, que ceux qui

avoient

avoient été comme lui en poſſeſſion de l'iſle. Il remarqua qu'elle étoit inacceſſible de tous côtés, excepté du côté du ſud, où il trouva bon de bâtir un fort, & choiſit pour cela le lieu le plus commode du monde, parce qu'il n'avoit pas beſoin de grande dépenſe, étant fortifié naturellement. Ce lieu étoit ſur une montagne éloignée environ de ſix cents pas de la rade qu'elle pouvoit commander. Sur cette montagne étoit une roche de 4 à 5 toiſes de hauteur, & dont la plateforme contenoit un eſpace de 25 à 30 pas en quarré; & à 10 ou 12 pas de là ſortoit de terre une ſource d'eau douce, groſſe comme le bras. Ce fut là que Mr. le Vaſſeur fit bâtir une maiſon pour y faire ſa demeure : on y montoit d'abord par dix ou douze marches qu'il avoit fait tailler dans le roc; mais on ne pouvoit y arriver qu'au moyen d'une échelle de fer que l'on tiroit en haut quand on étoit monté. Il fortifia cette maiſon de deux pieces de canon de fonte & de deux de fer. Il fit outre cela environner le roc de bonnes murailles, & ſe trouva par ce moyen en état de réſiſter à toutes les forces que les ennemis pourroient lui oppoſer; parce que ce lieu étoit entouré

Deſcription du Fort de la Roche ſur la Tortue.

de halliers, de grands bois, & de précipices qui le rendoient inacceſſible, n'ayant qu'une ſeule avenue où on ne pouvoit paſſer plus de trois hommes de front. Ce fort, à cauſe de ſa ſituation, fut nommé le fort de la Roche, & il porte encore aujourd'hui ce nom.

Les Aventuriers reviennent à la Tortue.

Les peuples des iſles voiſines voyant que monſieur le Vaſſeur avoit mis la Tortue en état de ſe défendre, y vinrent avec plus de courage & de réſolution que jamais. On y vit renaître les Aventuriers ou Flibuſtiers, les Boucaniers, & un nouveau peuple d'habitans qui ſe mirent ſous la protection du nouveau gouverneur; ils n'ambitionnoient que la faveur d'être du nombre des ſiens; il la leur accordoit volontiers, & leur promettoit toute ſorte de ſecours.

Les Eſpagnols, avertis de cette ſeconde entrepriſe des François, réſolurent de les chaſſer une ſeconde fois de la Tortue. Dans ce deſſein ils équiperent à Saint Domingue ſix navires ou barques, ſur leſquelles ils mirent cinq à ſix cents ſoldats ſous la conduite de Don B. D. M.

Les Eſpanols viennent pour reprendre la Tortue.

Avec cet équipage ils vinrent mouiller l'ancre devant le fort, ne ſachant pas qu'il y en eût un, & ils en furent

bientôt avertis par quelques coups de canon qui les obligerent de se retirer promptement. Cependant ils ne perdirent pas courage, ils allerent mouiller deux lieues plus bas à un lieu nommé *Cayonne*, où ils mirent leurs gens à terre: mais ils furent contraints d'abandonner leur entreprise avec perte de plus de deux cents hommes; car les habitants qui s'étoient retirés dans le fort, firent sur eux une sortie vigoureuse, & les repousserent jusqu'à leurs vaisseaux. Mr. le Vasseur, après cette victoire reçut de grands applaudissements de tous les habitants, ils lui témoignerent avec joie combien ils s'estimoient heureux de se voir sous la conduite d'un homme qui les avoit mis à couvert des insultes de leurs ennemis.

Le bruit de cette action parvint jusqu'à Mr. de Poincy qui étoit à Saint Christophe, il en fut réjoui; néanmoins comme il craignoit que quand Mr. le Vasseur en seroit venu au point qu'on ne pourroit lui nuire dans son isle, il ne s'en rendît le maître absolu, & qu'il n'exécutât pas le contrat passé entr'eux, il envoya deux de ses parens pour l'observer, sous prétexte de se réjouir avec lui de sa victoire, & de se ménager une habitation à la Tortue. Mr. le Vasseur

qui étoit un fin subtil, vit d'abord où cette démarche tendoit : il reçut fort bien ces deux messieurs, leur fit mille amitiés; mais il les obligea adroitement de quitter l'isle, & de retourner à Saint Christophe.

Ce nouveau gouverneur se voyant considéré de tout le monde, crut que sa fortune étoit parfaitement établie, & que dorénavant il pourroit en profiter sans rien craindre. Il commença donc par maltraiter ses habitans, tirant plus de tribut d'eux qu'ils n'en pouvoient payer; pour les y contraindre il les faisoit mettre en prison dans une machine de fer, où on les tourmentoit si cruellement qu'elle en tira le nom d'*Enfer*. Il alla même jusqu'à leur empêcher l'exercice de la religion Catholique, à brûler leurs églises, & chassa un prêtre qu'ils avoient pour les instruire & pour leur administrer les sacrements.

Mr. de Poincy étant averti de toutes ces violences tâcha de le tirer de là par de belles promesses, & lui fit faire des propositions avantageuses; mais le gouverneur étoit trop habile pour ne pas voir où tendoient ces pieges; il sut toujours les éviter, sans donner

ſujet à Mr. de Poincy de ſe plaindre de lui. Une fois cependant il s'en moqua aſſez ouvertement. Sur la priere que lui fit M. de Poincy de lui envoyer une grande Notre-Dame d'argent qui avoit été priſe dans un navire Eſpagnol, il lui en envoya une de bois de la même grandeur, en lui marquant que les Catholiques étoient trop ſpirituels pour s'attacher à la matiere; que pour lui, il aimoit un peu le métal. La plaiſanterie ne plut guéres à Mr. de Poincy, qui n'étoit pas accoutumé à ſe laiſſer jouer impunément. En effet il étoit auſſi intelligent que politique, & ſévere juſqu'à l'excès envers les gens de mauvaiſe foi; il eſt étonnant que Mr. le Vaſſeur l'ait ſi peu ménagé. Mais peut-être ſe croyoit-il aſſez fort pour lui réſiſter & trop éloigné pour le craindre.

Pendant que le ſieur le Vaſſeur gouvernoit en ſouverain, deux de ſes meilleurs amis conſpiroient ſa mort. C'étoit deux capitaines qu'on diſoit être ſes compagnons de fortune, quelques-uns on dit qu'ils étoient ſes neveux. Quoi qu'il en ſoit, il les aimoit tellement que n'ayant point d'enfans il les adopta pour ſes fils, & les déclara ſes héritiers. On croit que le ſujet de

cette conſpiration fut une maîtreſſe que Mr. le Vaſſeur leur avoit ravie. Enfin ils en vinrent à l'exécution, perſuadés que les habitans leur ſeroient bien obligés de les avoir délivrés d'un tyran, & qu'après cet aſſaſſinat ils poſſederoient ſes biens, & gouverneroient paiſiblement dans l'iſle. Un jour donc que le ſieur le Vaſſeur deſcendoit de la roche pour aller au bord de la mer viſiter un magaſin qu'il y avoit; comme il étoit ſur le point d'y entrer, un de ces aſſaſſins lui tira un coup de fuſil dont il ne fut que légérement bleſſé. Il courut à un negre qui portoit ſon épée; mais l'autre aſſaſſin nommé Thibaut le prévint. Il ſe retourna vers celui-ci pour parer avec le bras un coup de poignard qu'il lui portoit; & l'ayant reconnu, il s'écria comme autrefois Céſar à Brutus : *C'eſt donc toi, mon fils, qui m'aſſaſſines!* Puis ſe ſentant frappé de pluſieurs coups redoublés: *Ah! c'en eſt trop*, dit-il, *qu'on me faſſe venir un prêtre, je veux mourir Catholique.* Il tomba mort en achevant ces paroles.

CHAPITRE IV.

Le chevalier de Fontenay prend possession du gouvernement de la Tortue au nom du général des Antilles : il en est chassé par les Espagnols. Les Boucaniers la reprennent, & établissent Mr. du Rossey leur gouverneur. Sa mort. Son neveu lui succede.

PENDANT que cette sanglante tragédie se jouoit à la Tortue, Mr. de Poincy lassé de se voir ainsi trompé par le sieur le Vasseur, qui s'étoit servi de ses biens & de son autorité pour se mettre en possession de l'isle, sans lui avoir rendu compte de rien, ni même témoigné qu'il dépendît de lui, ne songeoit plus qu'aux moyens de l'en chasser. Il n'en trouva pas de meilleur pour y réussir que de se servir du chevalier de Fontenay, nouvellement arrivé de France dans une fregate, pour faire des courses sur les Espagnols. Il lui déclara donc son dessein, & lui recommanda le secret, l'assurant qu'il ne manqueroit ni d'hommes, ni de munitions pour l'exécution de son entreprise. Le chevalier, qui n'étoit venu

que dans l'intention de faire fortune, accepta avec joie la proposition, quoique le succès en fût douteux ; car si le sieur le Vasseur encore en vie eût eu le moindre soupçon de cette affaire, toutes les forces du général de Poincy ne l'eussent pas tiré de la roche.

Pendant que ce général faisoit préparer en secret les choses nécessaires pour la prise de la Tortue, le chevalier de Fontenay partit avec son vaisseau, faisant mine d'aller croiser devant Carthagene, ville Espagnole, afin que personne ne se doutât de son dessein. Mais le sieur de Tréval, neveu du général, qui étoit secretement de la partie, & à qui il avoit donné rendez-vous, devoit commander un bâtiment chargé de munitions & de gens de guerre.

Ces deux gentilshommes s'étant trouvés au rendez-vous qui étoit au port de Paix de l'isle de St. Domingue, à douze lieues du port de la Tortue, apprirent la mort du sieur le Vasseur, & la maniere dont il avoit été assassiné. Ils ne laisserent pas de conclure entr'eux, qu'il falloit vaincre ou mourir, plutôt que de retourner à Saint Christophe ; s'attendant bien que les deux meurtriers, qui ne devoient espérer

aucune grace, les recevroient en braves gens; & se défendroient en desespérés. Ils allerent donc mouiller l'ancre à la rade de la Tortue, où ils furent reçus, comme les Espagnols l'avoient été peu de tems auparavant; en sorte qu'ils furent contraints de lever l'ancre, & d'aller mouiller à *Cayonne*, où ils mirent 500 hommes à terre, après avoir disposé leur canon pour favoriser la descente, si on eût voulu s'y opposer.

Le Chevalier de Fontenay se rend maître de la Tortue.

Les deux assassins étoient résolus de se bien défendre; mais les habitans n'ayant pas voulu les soutenir, ils capitulerent, & promirent de rendre l'isle aux sieurs de Fontenay & de Tréval, à condition qu'on ne les inquiéteroit point au sujet de la mort du sieur le Vasseur, & qu'on les laisseroit en possession des biens qu'il leur avoit donnés par un testament qu'on trouva après sa mort. Ce qui leur ayant été accordé, le Chevalier de Fontenay demeura maître de l'isle & de la Forteresse.

Elle reprit bientôt son état florissant; la religion catholique & le négoce y furent rétablis. Le Chevalier remit sur pied le Fort, qui étoit tombé en ruine; il y ajouta deux bons bastions, fit faire une plate-forme, & mit six pieces

de canon en batterie, qui défendoient l'abord des ennemis à la ráde. Les aventuriers revinrent à la Tortue plus fréquemment & en plus grand nombre qu'auparavant; le chevalier les traita bien, car il étoit aventurier lui-même; mais d'une autre eſpece que les autres, ayant fait pendant toute ſa jeuneſſe des courſes continuelles avec les chevaliers de Malthe. C'eſt pourquoi il aimoit à équiper des vaiſſeaux, & il les employoit à de grandes entrepriſes.

Les boucaniers revinrent auſſi à la Tortue, qui ſe vït ainſi plus peuplée qu'elle ne l'avoit encore été, & la bonne intelligence qui régna entre les uns & les autres cauſa beaucoup de dommage aux Eſpagnols; car les aventuriers n'avoient pas plutôt fait une priſe, qu'au lieu de la porter dans quelque iſle éloignée (ce qui les obligeoit ſouvent de faire des voyages de deux ou trois mois) ils ne faiſoient que la poſer dans le havre de la Tortue, & dès le lendemain on les voyoit à l'embouchure des Ports & des rivieres, tous prêts à recommencer. Enfin ils devinrent ſi redoutables aux Eſpagnols, qu'il ne pouvoit plus ſortir ni entrer de bâtiment dans leurs ports, ſans être

pris. Un Marchand de Carthagene m'a dit qu'il a perdu en ce temps-là dans une année trois cens mille écus, tant en bâtimens qu'en marchandiſes.

Le chevalier ſe voyant ſi bien affermi dans ſon iſle, crut que toutes les forces Eſpagnoles ne ſeroient pas capables de l'ébranler. Il permit à tous ceux qui le voudroient, d'aller en courſe, & ſe laiſſa ainſi dégarnir. Il ne ſongeoit à rien moins qu'à une attaque, lorſqu'un jour un boucanier vint l'avertir qu'il avoit vu paroître une armée navale Eſpagnole, qui ſelon toutes les apparences avoit quelque deſſein ſur la Tortue. Le chevalier qui étoit actif & tout de feu, mit à l'inſtant ce qui lui reſtoit de monde en ordre, comme ſi les ennemis euſſent déja été en préſence. Alors quelques Boucaniers s'éprouverent à jetter des grenades au bas des baſtions; ce qui donna lieu à un étrange accident.

Thibaud, l'un des aſſaſſins dont j'ai parlé, qui avoit évité la juſtice des hommes & qui devoit craindre celle de Dieu, prit, à l'exemple des autres, une grenade: mais comme il ſe préparoit à la jetter en l'air, ſon bras s'engourdit, & la grenade creva dans ſa

main, qui étoit celle dont il avoit poignardé M. le Vaſſeur. Ce fut un ſpectacle horrible à voir, la main toute fracaſſée pendoit plus d'un pied au-deſſous du poignet, attachée encore à quelques nerfs, que la violence du coup avoit alongés. On regarda cet accident comme une juſte punition du ciel, ſans ſe diſtraire néanmoins de l'empreſſement que chacun témoignoit pour la défenſe de l'iſle.

Mais ces ſoins étoient bien inutiles; les Eſpagnols ſachant le peu de monde qu'il y avoit pour la défendre, étoient venus avec un armement conſidérable; & voyant que perſonne ne leur réſiſtoit, ils avoient mis leurs troupes à terre, au lieu de mouiller à la rade comme ils avoient fait autrefois. Le chevalier n'ayant que très-peu d'habitans, ſe retira avec eux dans le Fort de la Roche; les ennemis l'y attaquerent en vain: mais étant les maîtres de faire ce qu'ils vouloient, ſans que perſonne pût s'y oppoſer, ils tinrent les François bloqués, & chercherent cependant une place d'où l'on pût battre le Fort. Ils trouverent une montagne plus haute que la Roche; mais on n'y pouvoit monter à cauſe des précipices. Comme les Eſpa-

gnols ont beaucoup de flegme, ils tracerent peu-à-peu leur chemin, & rencontrerent à la fin un petit passage entre deux rochers; on y montoit par un trou, comme si on passoit par une trape, & il n'y avoit que la difficulté d'y monter du canon, car la chose étoit impossible avec des chevaux. Voici de quelle maniere ils s'y prirent : ils attacherent deux pieces de bois ensemble, sur lesquelles ils mirent une piece de canon qu'ils firent monter par plusieurs esclaves sur leurs épaules; par ce moyen ils en monterent quatre pieces, qu'ils mirent en batterie vis-à-vis le Fort des François.

Les Espagnols reprennent la Tortue.

Le chevalier avoit fait abattre les bois qui l'environnoient, afin de n'être point surpris par les ennemis, & ce fut ce qui causa sa perte; car ces arbres étant d'une grandeur & d'une grosseur prodigieuse, couvroient le Fort, & auroient empêché l'effet de la batterie des Espagnols, qui n'auroient pu le découvrir. Les assiégés n'en eurent pas plutôt ressenti les premiers effets qui les incommoderent extrêmement, qu'ils crurent devoir capituler, & qu'il étoit temps d'en avertir le Gouverneur. Ils prirent tous les armes pour l'y con-

traindre, en cas qu'il ne voulût pas y consentir, & sans perdre de temps ils allerent le trouver.

Un nommé Bedel qui marchoit à leur tête, s'avança, & lui dit brusquement qu'il falloit rendre la place : *Rendre la place*, s'écrie le chevalier, indigné de la proposition ! *Va traître, si j'y suis forcé, tu n'auras pas la satisfaction de le voir.* En même temps il lui donna un coup de pistolet dans la tête, & le renversa mort à ses pieds. Le coup étonna étrangement ces mutins; le chevalier en prit occasion de leur reprocher leur foiblesse, & il leur parla avec tant de résolution & de courage, qu'il leur fit promettre à tous de se défendre jusqu'au bout. Mais ils tinrent mal leur promesse, car la conjuration recommença dès le lendemain, & ils vinrent tout de nouveau proposer au chevalier de se rendre à composition : *Les Espagnols sont cruels*, lui dirent-ils, *si nous attendons à l'extrêmité, peut-être ne pourrons-nous rien obtenir d'eux.* Le chevalier n'y vouloit point entendre; mais à la fin son parti étant le plus foible, il y fut contraint. On convint avec les Espagnols, que tous les François sortiroient tambour

battant, mêche allumée, avec armes & bagage, & qu'ils rendroient le Fort avec le canon & toutes les munitions de guerre. Les Espagnols leur donnerent quarante-huit heures pour se retirer. Il y avoit à la rade deux Bâtimens coulés à fonds, qu'ils tâcherent de mettre à flot. Comme ils alloient s'embarquer, le général Espagnol fit réflexion, que s'ils étoient munis encore de toutes leurs armes ils pourroient se joindre à quelques-uns de leurs Aventuriers, & l'attendre au passage quand il s'en retourneroit. Il leur demanda donc des ôtages jusqu'à ce qu'il fût arrivé à St. Domingue, & le chevalier ne put s'exempter de lui donner le sieur Hotman son frere; après quoi il s'embarqua dans un des bâtimens, & les deux auteurs de la mort du sieur le Vasseur dans l'autre. Ces deux hommes, accoutumés à exercer des cruautés, ne se mirent point en peine d'en commettre encore en cette occasion une assez grande; ils se détacherent de la compagnie du chevalier, & laisserent toutes les femmes avec quelques enfans dans une petite isle déserte, après quoi ils allerent courir le bon bord.

On a sçu qu'un vaisseau Hollandois

jetté par la tempête contre cette isle, avoit sauvé quelques-unes de ces femmes. J'ai vu même une relation de ce qui leur étoit arrivé dans ce désert, écrite par l'une d'elles, Espagnole de nation, & qui dans sa maniere de s'exprimer marquoit avoir beaucoup d'esprit. Voici en abrégé comme elle s'expliquoit.

„ Après qu'on nous eut malheureu-
„ sement abandonnées dans cette isle dé-
„ serte, nous trouvâmes d'abord quan-
„ tité de bêtes sauvages dont nous au-
„ rions pu nous nourrir; mais nous crai-
„ gnions plutôt d'en être dévorées & de
„ devenir leur pâture. Sans doute elles
„ voyoient bien qu'elles avoient affaire à
„ des femmes foibles & désarmées, à qui
„ même les plus timides de ces animaux
„ se faisoient craindre. Il n'en étoit pas
„ ainsi, lorsque les habitans des pays voi-
„ sins, gens cruels & grands voleurs, y
„ descendoient pour la chasse; car ils en
„ faisoient un si prodigieux carnage,
„ que nous pouvions vivre facilement
„ de celles qu'ils n'avoient pu, ou qu'ils
„ avoient négligé d'emporter avec eux.
„ Nous avions grand soin de nous cacher
„ pour éviter également & ces hommes &
„ ces bêtes : cependant la faim qui nous
„ pressoit, nous obligeoit souvent à sortir

„ de nos retraites, & nous donnoit mê-
„ me la hardieſſe d'avancer dans le pays.
„ Nous marchâmes long-temps de pré-
„ cipice en précipice; & après avoir fait
„ cent détours, nous nous égarions de
„ plus en plus; une infinité de chemins
„ s'offroient à nous de toutes parts, ex-
„ cepté celui qui nous auroit menés au
„ bord de la mer, que nous avions de-
„ puis long-temps perdu de vue, &
„ d'où enfin nous aurions pu découvrir
„ quelque vaiſſeau qui nous auroit tirées
„ d'un pas ſi dangereux. Un jour que
„ nous errions à notre ordinaire, une
„ troupe des chaſſeurs dont j'ai parlé,
„ armés de perches pointues, vinrent
„ tout d'un coup fondre ſur nous, &
„ nous dépouillerent facilement. Une
„ ſeule fit réſiſtance, & ſe défendit plu-
„ tôt pour exciter ces barbares à lui ôter
„ la vie, que pour conſerver ſes habits
„ qu'ils lui arracherent enfin auſſi-bien
„ qu'à nous; à la fin ils nous quitterent
„ ſans nous faire d'autre mal.

„ Cette femme confuſe au dernier
„ point de ſe voir nue, quoiqu'elle ne
„ fût alors qu'avec des perſonnes de ſon
„ ſexe, & trouvant en cet état la lumiere
„ du jour auſſi affreuſe que la mort, alla
„ s'enterrer toute vive dans le ſable; &

„ le reste qui pouvoit paroître de son
„ corps, elle le couvrit de ses cheveux
„ épars. Toutes ses compagnes furent
„ surprises de sa résolution ; mais comme
„ elles vouloient l'en détourner, &
„ qu'elles tâchoient de la secourir, du
„ moins autant qu'il leur étoit possible
„ dans l'extrêmité où elles la voyoient,
„ & dans celle où elles étoient elles-
„ mêmes : *Laissez-moi*, dit-elle aux
„ plus empressées, *dans ce dernier mo-*
„ *ment je n'ai plus besoin que de vos prie-*
„ *res qui me serviront beaucoup*, *& de la*
„ *mort qui finira toutes mes miseres.*
„ Après ces paroles elle garda le silen-
„ ce, & ne parlant plus que par ses lar-
„ mes, elle expira au milieu des fem-
„ mes qui l'environnoient.

N'en déplaise à ceux qui nous ont débité cette petite relation, il me semble, sans toutefois la mépriser, qu'elle est un peu romanesque. Quoi qu'il en soit, revenons à l'isle de la Tortue.

Le général Espagnol en fit réparer le fort, & y mit une garnison de soixante hommes commandés par un Capitaine & un Alferez, à qui il laissa assez de vivres & de munitions de guerre pour pouvoir attendre qu'on leur en envoyât d'autres. Dès qu'il fut arri-

vé à St. Domingue, il renvoya le ſieur Hotman, après lui avoir fait toutes ſortes de bons traitemens, juſqu'à lui offrir même de l'emploi, quoique les ordres du Roi d'Eſpagne défendent expreſſément d'employer aucun étranger à ſon ſervice dans les Indes Occidentales.

Le ſieur Hotman ne retrouva, dit-on, ſon frere, que ſix mois après. Comme ils ſavoient l'un & l'autre en quel état l'iſle étoit demeurée, ils raſſemblerent quelques Boucaniers François & pluſieurs habitans, pour tenter de la reprendre; mais les Eſpagnols s'y étoient ſi bien mis en défenſe, qu'ils furent obligés de ſe rembarquer avec perte. On dit que le chevalier de Fontenay demeura toujours avec ſon frere, & que leur bâtiment venant à tirer beaucoup d'eau, ils relâcherent aux iſles Açores d'où ils repaſſerent en France.

Mort de M. de Poincy.

Pendant que les Eſpagnols étoient maîtres de la Tortue, le général de Poincy mourut aimé de peu de gens, haï de pluſieurs, & redouté de tous. Sa mort cauſa beaucoup de déſordre dans les iſles de ſaint Chriſtophe, & en d'autres encore que les François occupoient. Du Roſſey, Gentilhomme Perigourdin, qui avoit été autrefois Bou-

canier, ayant appris cette nouvelle, revint à Saint Domingue : les Boucaniers l'y reçurent fort bien ; car ils l'aimoient, & ne l'appelloient que leur pere. Ils lui propoſerent d'aller reprendre la Tortue, l'aſſurant que s'il vouloit être leur Chef, ils le feroient leur Gouverneur, & lui obéiroient. Du Roſſey qui connoiſſoit leur fidélité, ne refuſa point ces offres : ils s'aſſemblerent quatre à cinq cent hommes, tant Boucaniers, qu'Aventuriers ou Flibuſtiers & Habitans, qui avoient autrefois demeuré à la Tortue. Ayant tous pris une ferme réſolution d'y retourner, ils ſe jurerent une fidélité inviolable, proteſtant de ne ſe point abandonner les uns les autres dans une entrepriſe de cette importance. Ils n'avoient point d'autres bâtimens que des Canots, qui leur ſervirent pour aller juſqu'à l'iſle de St. Domingue, où ils tinrent conſeil touchant la maniere d'attaquer leurs ennemis. Il fut réſolu que cent hommes iroient deſcendre à la bande du nord de l'iſle ; qu'ils viendroient par derriere ſurprendre les Eſpagnols poſtés ſur la montagne qui commandoit le fort de la Roche, pendant que les autres s'avanceroient pour le prendre, & qu'on attendroit la nuit

Les Boucaniers reprennent la Tortue.

pour l'exécution. Ceux qui furent choisis pour descendre à la bande du nord, partirent les premiers & débusquerent dès le point du jour les Espagnols de la grande montagne, où ils n'étoient presque pas retranchés, ne se doutant nullement qu'on pût les attaquer de ce côté-là. Les autres qui étoient dans le fort de la Roche furent bien étonnés d'entendre battre la Diane de si grand matin à coups de canon. Ils sortirent pour voir ce que ce pouvoit être, & n'apperçurent aucun vestige de troupes ennemies : mais leur surprise augmenta bien davantage, lorsqu'ils se trouverent environnés du gros de cette troupe de Boucaniers, qui les empêcherent de rentrer dans leur fort, en taillerent en pieces la plus grande partie, & firent les autres prisonniers. Ainsi le combat fut bientôt terminé.

Les François après un succès si heureux, ne songerent plus qu'à bien garder la Tortue. Ils envoyerent leurs prisonniers à l'isle de Cuba, qui n'en est éloignée que de 15 lieues ou environ. Ils firent du Rossey leur Gouverneur, lui prêterent tous serment de fidélité & d'obéissance, & le prierent d'écrire en France, afin qu'on lui ménageat une

M. Du Roſſey élu Gouverneur de la Tortue.

commiſſion. Dès qu'ils ſurent qu'on la lui avoit envoyée, les Habitans, les Boucaniers & les Aventuriers ou Flibuſtiers s'obligerent à lui payer le dixieme de leurs priſes, ſelon l'ordre de l'Amirauté de France. M. Du Roſſey gouverna pluſieurs années dans une parfaite intelligence avec tout ſon monde, enſuite il retourna en France, & laiſſa M. de la Place ſon neveu pour gouverner en ſon abſence. Tout ce qu'il demanda lui fut accordé ; on reçut avec plaiſir ſon neveu, & tous promirent de lui obéir comme à lui même. Il mourut peu de temps après, & M. de la Place ſon héritier préſomptif, fut reconnu, & gouverna paiſiblement juſqu'en l'année 1664. que la Compagnie des Indes Occidentales fut rétablie.

Meſſieurs de la Compagnie Occidentale s'étant remis en poſſeſſion des iſles Antilles qui appartenoient aux François, ſe rendirent auſſi les maîtres de la Tortue, & y envoyerent un navire en 1664. avec un lieutenant & ſoixante ſoldats de garniſon, un commis-général, trois ſous-commis & pluſieurs engagés, pour travailler à une habitation. Ils apporterent en même-temps une commiſſion à M. d'Ogeron,

Gentilhomme Angevin, de bonne conduite, fort expérimenté dans la connoissance de ces lieux-là, très-bien venu dans l'esprit des Habitans. A l'arrivée du vaisseau, M. de la Place eut ordre du Roi de se retirer en France. M. d'Ogeron lui ayant succedé en qualité de gouverneur pour le Roi & pour Messieurs de la Compagnie, fit bâtir un magasin, dans lequel on déchargea toutes les marchandises que ce vaisseau avoit apportées & qui étoient nécessaires aux Habitans.

CHAPITRE V.

La Compagnie Occidentale abandonne la Tortue, & permet aux Marchands d'y négocier. Gouvernement de Mr. d'Ogeron dans cette Isle.

Monsieur d'Ogeron étant en possession de ce gouvernement, songea plus à l'accroissement de la Colonie, que tous les autres n'avoient fait. Il avoit un navire à lui, dans lequel étoient venus beaucoup de François attirés par le bruit de sa bonne conduite; il faisoit valoir les marchandises des

Habitans, & leur prêtoit à crédit, afin de les obliger à demeurer sur le lieu, & à oublier les commodités de la France. Il ne laissoit pas de maintenir les Flibustiers & les Boucaniers, & tâchoit d'en attirer d'autres. En ce temps-là les Espagnols étoient en guerre contre les Portugais. Il procuroit à ses Flibustiers des commissions Portugaises pour piller sur les Espagnols, & ceux-ci amenoient leurs prises à la Tortue. Il a fait habiter presque toute la bande du nord de l'isle de St. Domingue, depuis le port Margot, où il avoit une habitation, jusqu'aux trois rivieres qui sont vis-à-vis la pointe du Ponant de la Tortue. Les habitations du cul de sac de cette isle ont été presque toutes fondées sous son gouvernement; ce qui y a attiré beaucoup de monde des isles Antilles & de France. Tous les quartiers étoient fournis d'Officiers qu'il prenoit parmi les Habitans mêmes, afin de maintenir une exacte discipline, & de faire mieux exécuter ses ordres. Par ce moyen il prévenoit les troubles, il pacifioit les différens, & chacun vivoit content. Afin d'engager de plus en plus les Habitans à y demeurer, il fit venir de France des femmes avec lesquelles

quelles il en maria la plupart ; ce qui donna envie aux Boucaniers & aux Aventuriers d'en faire autant.

Un jour qu'il étoit arrivé un vaiſſeau avec un grand nombre de femmes, les Flibuſtiers en ayant eu avis, ſe rendirent au port, où chacun d'eux choiſit celle qu'il trouva le plus à ſon gré. Il ne ſurvient jamais entr'eux aucune diſpute pour le choix, parce que l'aſcendant qu'ils ont pris les uns ſur les autres en vivant enſemble, prévient toutes les conteſtations qui pourroient naître à cet égard, le plus foible cédant toujours au plus fort. Un Flibuſtier de ce caractere s'approcha de celle qui lui avoit agréé, & ſe tenant debout devant elle, appuyé ſur ſon fuſil, lui parla en ces termes. *Je ne vous demande point compte du paſſé, vous n'étiez pas à moi. Répondez-moi ſeulement de l'avenir; à préſent que vous allez m'appartenir, je vous quitte de tout le reſte.* Puis frappant de la main ſur le canon de ſon fuſil : *Voilà*, dit-il, *ce qui me vengera de vos infidélités ; ſi vous me manquez il ne vous manquera pas.* Enſuite il l'emmena, & les autres Flibuſtiers en firent de même. Il n'en demeure point à moins qu'il ne ſe trou-

ve plus de filles que d'Aventuriers.

Mrs. de la Compagnie ne voyant que fort peu ou point de retour des marchandises qu'ils avoient envoyées à la Tortue depuis deux ans qu'ils en étoient en possession, résolurent d'y faire payer ce qu'on leur devoit, & d'y laisser aller les marchands. Ils envoyerent, comme j'ai déja dit, cet ordre dans le navire nommé le Saint Jean, en l'année 1666. Mr. d'Ogeron se servit de cette occasion pour y faire venir des navires marchands, où il étoit intéressé. Ils y apporterent des marchandises, & en remporterent d'autres qui se fabriquoient là, comme du tabac & des cuirs. L'année suivante il alla lui-même en France, laissant monsieur de Poincy son neveu en sa place.

A son arrivée il fit connoître à quelques particuliers l'état de la Colonie, & les grands profits que l'on pourroit tirer de ce pays là. Il les pria de lui faire renouveller sa commission, & il s'associa avec eux à condition qu'ils lui enverroient tous les ans douze navires chargés de marchandises, & qu'il leur en renverroit d'autres du pays. Il s'obligea outre cela de fournir les habitans d'esclaves, & de détruire les chiens sau-

vages de l'isle de St. Domingue, qui ne laissoient presque plus rien à faire aux Boucaniers.

L'année suivante Mr. d'Ogeron retourna à la Tortue, & fit signifier sa commission aux habitans. Il leur promit qu'ils ne manqueroient de rien, & les assura qu'ils pouvoient dorénavant envoyer leurs marchandises pour leur compte, sans être obligés de prendre celles de la nouvelle compagnie.

Ce qui arriva au retour de M. d'Ogeron à la Tortue.

Avant ce temps-là les marchands étrangers & François n'osoient venir négocier dans cette isle, ni à la côte de St. Domingue. On n'y voyoit que des bâtimens de cette compagnie, & ils étoient si petits, que les habitans ne pouvoient y embarquer leurs marchandises sans une grande faveur; on préféroit toujours les principaux d'entr'eux à qui on donnoit des billets adressans aux capitaines des vaisseaux; en sorte que la marchandise des autres se pourrissoit avant qu'ils pussent l'embarquer. Enfin au lieu de remédier à ce désordre, on leur défendoit expressément de traiter avec les étrangers, quels qu'ils fussent. Mais malgré ces défenses, quelques habitans allerent dans leurs canots à bord de deux vaisseaux Zélandois nou-

vellement arrivés à la côte de St. Domingue. Les premiers qui commencerent avec les Flamands, leur proposerent de demeurer encore quelque temps, sur l'assurance qu'ils verroient bientôt les autres habitans venir à eux, & qu'il y avoit assez de tabac fait pour les charger. Ces gens qui ne cherchoient que cette occasion, voyant qu'il n'y avoit là aucun fort, & que le pays ne dépendoit point du roi de France, se déterminerent à demeurer.

Mr. d'Ogeron en étant averti, renouvella la défense qu'il avoit faite aux habitans de négocier avec les étrangers. Ils la mépriserent sous prétexte qu'ils étoient sur une terre neutre, qu'ils n'appartenoient à aucun des intéressés du roi de France, & que par conséquent on n'avoit aucun droit de les tenir dans cette sujétion. Ils traiterent donc avec les Zélandois qui leur donnerent les marchandises à un tiers meilleur marché que Mr. d'Ogeron. Ils embarquerent aussi des marchandises pour leur compte, & tirerent parole des Zélandois qu'ils reviendroient l'année suivante.

Les Zélandois viennent négocier.

Peu de temps après que ceux-ci furent partis, Mr. d'Ogeron arriva avec

deux bâtimens qui étoient venus de France chargés de marchandises. Les habitans se liguérent tous, & résolurent de ne le point recevoir: ils tirerent même quelques coups de fusil sur ses chaloupes qui se mettoient en devoir de descendre à terre, & il fut contraint de se refugier à la Tortue, craignant quelque chose de pire. Aussi-tôt il dépêcha un vaisseau pour la France, & un autre pour les Antilles, afin d'avoir du secours contre ces rebelles, qui se voyant pressés coururent toute la côte pour faire prendre les armes aux François, & menacerent ceux qui refusoient de le faire, de les massacrer, ou de brûler leurs habitations. Ils furent même dans le dessein de se saisir de la Tortue, & d'en chasser Mr. d'Ogeron, espérant que s'ils devenoient les maîtres ils seroient suffisamment appuyés des Hollandois qui ne demandoient pas mieux que de traiter avec eux. Plusieurs mois s'écoulerent, après lesquels Mr. d'Ogeron reçut du secours de Mr. le chevalier de Sourdis qui étoit alors dans les isles avec des navires de guerre. Dès que ces nouvelles troupes eurent mis pied à terre, on arrêta quelques-uns des mutins & l'on en pen-

Les François se révoltent.

Soumiſſion des Rebelles.

dit un ; les autres intimidés s'accommoderent, à condition qu'on ne les laiſſeroit plus manquer de navires ni de marchandiſes.

Les Zélandois qui étoient ſur le point de revenir, avertis de ce qui s'étoit paſſé, & craignant qu'on ne leur jouât un mauvais tour, n'oſerent aborder. Cependant Mr. d'Ogeron voyant que ſes deſſeins ne réuſſiſſoient pas, permit le trafic à tous les marchands François, en payant cinq pour cent de trafic & d'entrée. Aujourd'hui il y en a un ſi grand nombre qu'ils ſe nuiſent les uns aux autres.

Plusieurs familles de Bretagne & d'Anjou viennent s'établir à la Tortue.

Cette diſgrace n'a pas empêché que Mr. d'Ogeron n'ait beaucoup augmenté la Colonie ; il y a fait venir quantité de familles de Bretagne & d'Anjou, qui préſentement y ſont bien établies. Les Boucaniers y ſont plus rares, parce qu'il n'y a plus de chaſſe, toutes les bêtes à cornes étant détruites. En effet, les Eſpagnols voyant qu'ils ne pouvoient empêcher les François de chaſſer, en firent autant de leur côté, & les aiderent pour ainſi dire, à détruire toute l'eſpece, perſuadés que par ce moyen là ils les obligeroient enfin à ſe retirer. Mais ils furent trompés dans

leur attente. Les uns au défaut de la chaſſe ont formé des habitations, & ſe ſont rendus auſſi puiſſans que les Eſpagnols, excepté qu'ils n'ont ni villes ni fortereſſes.

Les autres que l'on appelle maintenant Aventuriers ou Flibuſtiers ont armé pour aller en courſe, & ſe ſont adonnés à faire des priſes ſur mer. Dans la ſuite leur nombre s'eſt tellement accru, qu'ils ſe ſont vu aſſez forts pour faire des deſcentes & prendre des villes.

En 1675. pluſieurs d'entr'eux partirent pour la priſe de *Curaçao*, afin de joindre l'armée du roi, commandée par le garde-côte de la Martinique, St. Chriſtophe, Marie Galande, & autres lieux dans les Indes appartenant aux François. Comme il étoit difficile de réduire cette place ſans le ſecours des Flibuſtiers, ce commandant dépêcha vers Mr. d'Ogeron, gouverneur de St. Domingue, avec ordre de lui envoyer le plus grand nombre qu'il lui ſeroit poſſible.

Peu de temps après Mr. d'Ogeron aſſembla 18 bâtimens ſur leſquels il fit partir 14. ou 15. cens hommes commandés par Tributor, le Gaſcon, Grammont, Pierre Ovinet & le grand Ovi-

net, car ils étoient deux cousins de ce nom très-fameux, Beau-regard, & autres, tous gens résolus & capables d'une grande entreprise.

Le rendez-vous fut donné à l'isle d'Anet, où les Flibustiers & l'armée du roi devoient se trouver. Chemin faisant le long de la côte de St. Domingue, vers Porto Ricco, la flotte, à nuit fermante, fut prise d'un coup de vent de nord, & le navire nommé la grande Infante, qui étoit venu prendre les Flibustiers, échoua sans aucune perte néanmoins, ceux-ci ayant eu le temps de se mettre à terre avec leurs armes & leur bagage, qui, comme on a déja dit, consiste en très-peu de chose.

Le lendemain, ceux des Aventuriers, qui étoient encore éloignés de terre, croyant que la grande Infante avoit tenu le large comme eux, continuerent leur route sans s'informer de rien davantage, dans la pensée que ce navire se trouveroit au rendez-vous. Cependant sur le vaisseau qui échoua à Porto Ricco il y avoit non-seulement des gens de l'armée du roi, mais encore près de 400 Aventuriers, & ceux-ci connoissant la perfidie des Espagnols, voulurent aussi-tôt prendre les armes & se fortifier

dans l'isle. Enfin Mr. d'Ogeron, qui en étoit aussi persuadé, fut un des premiers de cet avis & se mit à leur tête. Mais Mr. de Montorquier, commandant du roi sur l'Infante, & les officiers qui l'accompagnoient, résolurent d'aller de bonne foi avec les Espagnols, dans la vue que n'étant point en guerre avec eux ils les traiteroient d'autant plus humainement, que de leur part ils ne se servoient pas de l'avantage qu'ils avoient de se trouver les armes à la main dans leur pays.

Néanmoins la chose tourna comme les Aventuriers l'avoient prévu, les Espagnols violerent le droit des gens, & au lieu de fournir des bâtimens à ceux qui avoient échoué sur leurs côtes, ils les firent tous prisonniers dans Porto Ricco : les plus considérables eurent la ville pour prison, & les autres furent distribués deux à deux dans l'isle chez les habitans. Ceux-ci voyant que les Aventuriers, adroits & ingénieux, ne laissoient échapper aucune occasion de les tromper & de se dérober à leur vigilance, tantôt au nombre de six, tantôt au nombre de huit ou dix, & qu'enfin se sauvant les uns après les autres il n'en seroit pas demeuré un seul, eu-

rent la barbarie de tuer tous ceux qui restoient.

Par bonheur Mr. d'Ogeron ne fut pas de ce nombre, il prévint leur cruauté se sauvant lui quatrieme dans un canot. A l'égard de ceux qui avoient la ville pour prison, on les enferma, & on les garda soigneusement pendant plus de quinze mois, dans le dessein de les envoyer à Lima pour travailler aux mines du Perou, d'où l'on ne revient jamais. On profita donc de l'occasion d'un navire qui faisoit voile pour Carthagene, sur lequel on les embarqua; mais ils furent assez heureux pour être repris par le capitaine Pitrians, Flibustier Anglois, le long de la côte St. Domingue vers l'isle à Vache; ils étoient au nombre de dix-sept, tous gens de mérite & de distinction.

Ce ne fut pas là le seul avantage qu'eut cet Aventurier; outre l'honneur d'avoir sauvé de si braves gens, il prit encore cent mille écus en escalins, que les Espagnols avoient destinés pour payer les soldats de la Havane, & d'autres marchandises que les Flibustiers estiment cependant assez peu, ne cherchant que de l'argent.

Le combat fut sanglant, le capi-

taine du vaisseau Espagnol fut blessé de cinq coups de fusil, & eut près de cent hommes tués. Les Aventuriers auroient passé tout le reste au fil de l'épée, si Mr. de Poincy, qui étoit du nombre de ceux que l'on venoit de délivrer, n'eût empêché le carnage. La générosité naturelle aux François alla si loin dans cette rencontre, que quoiqu'il eût été fort maltraité par les Espagnols pendant sa captivité, il prit un soin particulier du capitaine Espagnol, & ne l'abandonna point qu'il ne fût entiérement guéri de ses blessures, après quoi il le renvoya.

D'autre part Mr. d'Ogeron & les trois autres qui s'étoient sauvés avec lui, eurent beaucoup à souffrir sur mer. Ils étoient dans un canot sans vivres & sans provisions, n'ayant pour tout équipage que leurs chapeaux qui leur servoient de rames, & leurs chemises de voiles. En cet état ils arriverent à l'isle de Samana plus morts que vifs, en sorte qu'ils faisoient pitié à ceux entre les mains de qui ils tomberent, & qui n'épargnerent ni soins ni peines pour leur procurer du soulagement.

Mr. d'Ogeron se trouvant rétabli,

aſſembla quatorze à quinze cens Aventuriers, & il alla à Porto Ricco redemander les François que l'on y retenoit priſonniers. Les Eſpagnols n'étoient plus en état de les rendre, ils les avoient tous tués, & n'oſoient l'avouer aux Aventuriers. Pour les mieux tromper ils envoyerent des religieux faire de leur part toutes les ſoumiſſions imaginables; ils promirent de rendre tous ceux qu'on leur demandoit; mais ils aſſurerent qu'ils étoient diſperſés çà & là, & ils ne demanderent que le temps de les raſſembler pour pouvoir les renvoyer. Cependant ils aſſembloient des troupes pour faire tête aux Aventuriers.

Mr. d'Ogeron indigné de cet artifice, ſe mit à courir l'iſle avec ſon monde, brûlant, ravageant, & paſſant au fil de l'épée tout ce qui ſe trouva ſous ſes mains, pourſuivant même les fuyards juſqu'aux portes de la ville de Porto Ricco ſans que les Eſpagnols oſaſſent paroître pour s'oppoſer à ſes efforts, tant ils redoutoient la valeur des Aventuriers. C'étoit un étrangé ſpectacle de voir la deſtruction des Hatos, des Eſpagnols; on ne rencontroit de tous côtés que bœufs qui avoient les jarrets coupés, que porcs tués, & que

membres sanglans d'une infinité d'autres animaux confusément épars dans l'étendue de cette contrée ravagée. A la fin les Aventuriers ne trouvant plus rien à saccager ni à brûler, ne penserent plus qu'à leur retour.

Sur ces entrefaites ils donnerent dans une embuscade de six mille Espagnols qui s'étoient cachés dans un bois après s'être tous enivrés d'une boisson appellée Guilledine, faite avec du jus de canne à sucre, & beaucoup plus forte que notre eau-de-vie; car ils n'osent jamais attaquer de sang froid les Aventuriers. Le combat commença sur les deux heures du matin, & dura le reste du jour sans que les Espagnols pussent interrompre la marche de ceux-ci, qui continuerent toujours leur route, jusqu'à une grande prairie, où ils camperent & firent bonne garde toute la nuit. Le lendemain matin ils poursuivirent leur chemin sans rencontrer qui que ce fût, qui s'opposât à leur passage, & regagnerent ainsi leurs bâtimens. Toute cette expédition s'est faite sans que les Aventuriers aient perdu plus de quinze hommes; encore s'étoient-ils écartés pour tuer des sangliers, en sorte qu'ils furent enveloppés tout-à-coup

par un grand nombre d'Eſpagnols.

Après cela M. d'Ogeron retourna à la Tortue où il a gouverné aſſez tranquillement, & ayant enfin repaſſé en France il y eſt mort. Mr. de Poincy ſon neveu, dont j'ai déja parlé, lui a ſuccédé. Tous les habitans ſont très-ſatisfaits de lui, & vivent aujourd'hui fort contens ſous ſon gouvernement.

CHAPITRE VI.

Deſcription générale de l'iſle Eſpagnole appellée St. Domingue.

L'Isle Eſpagnole eſt ſituée en ſa longueur du levant au Ponant depuis le dix-ſeptieme degré trente minutes de latitude ſeptentrionale. Elle peut avoir trois cens lieues de circuit, cent cinquante de long, & cinquante à ſoixante de large. Chacun ſait qu'en 1492, Ferdinand le catholique, roi d'Eſpagne, envoya aux iſles de l'Amérique Chriſtophe Colomb, qui découvrit celle-ci, & lui donna le nom d'Eſpagnola, qu'elle conſerve encore parmi ceux de cette nation.

Découverte de C. Colomb.

Le terroir en eſt admirable, on y

voit de grandes forêts, & quantité de beaux arbres fruitiers, qui produiſent en abondance toutes ſortes de fruits pour la ſubſiſtance des habitans.

Ses prairies, que les Eſpagnols nomment *Savanas*, & qui en font une des principales richeſſes, ſont arroſées d'un grand nombre de rivieres, dont quelques-unes ſont capables de porter batteau. On y trouve pluſieurs mines d'or, d'argent & de fer. Un jour un Eſpagnol fouillant la terre, rencontra du vif argent, & ne ſachant ce que c'étoit, il en mit dans ſa poche pour le faire voir à d'autres; mais peu de temps après il fut bien ſurpris de n'y trouver rien, & on ſe moqua de lui. J'ai vu de l'or qui croît là ſur une montagne que l'on rencontre près de la ville de St. Jago Cavallero; quand il a bien plu, les eaux qui en deſcendent charrient dans les rivieres des paillettes d'or, que les eſclaves vont chercher dès que les torrens ſont diſſipés. On en trouve qui peſent juſqu'à un demi écu d'or.

Mines qui ſe trouvent dans l'iſle de St. Domingue.

L'hiſtoire de l'expédition des Eſpagnols, écrite par un Eſpagnol même, nous apprend qu'ils ont été les premiers chrétiens qui aient découvert & habité cette iſle, après en avoir exter-

miné plusieurs nations d'Indiens. On y trouve encore aujourd'hui sous quelques rochers, des cavernes voûtées toutes remplies des ossemens de ces peuples massacrés. Ce qui fait connoître que les Espagnols ont exercé de grandes cruautés dans ce pays-là, & qu'ils n'en sont pas demeurés maîtres sans beaucoup de peines.

En effet, quelques auteurs dignes de foi rapportent que les anciens habitans de ces lieux étoient des hommes aussi sauvages que barbares, qu'ils vivoient brutalement, allant tous nuds, se nourrissant de racines, dormant par les montagnes ou derriere les buissons. Les femmes même suivoient leurs maris à la chasse, elles laissoient leurs enfans suspendus aux branches d'un arbre dans un petit panier de jonc, & ne les allaitoient qu'après leur retour. Ces peuples ne connoissoient ni Dieu, ni supérieur, ni loi, ni coutume; ainsi il étoit difficile de les reduire par adresse, encore plus par la force, combattre contr'eux c'étoit proprement chasser aux bêtes sauvages, qui se cachent dans les lieux les plus inaccessibles. Ces gens ayant une fois perdu la crainte des chevaux & des fusils, qui d'abord les avoit fort étonnés en les

renversant, & s'appercevant que les Espagnols tomboient aussi-bien que les autres hommes d'un coup de pierre ou de fleche, reprirent bientôt courage, & ne craignirent plus de s'exposer eux-mêmes à une mort certaine, pourvû qu'ils pussent arracher la vie à leurs bourreaux. Un d'entr'eux se trouvant un jour pressé dans un lieu étroit, & voyant un de ses compagnons tué à côté de lui, la pique d'un Espagnol prête à lui percer le flanc, s'enferra lui-même sans hésiter, & se jetta tout furieux sur son ennemi, qu'il fendit d'un coup de sabre, en sorte qu'ils tomberent tous deux baignés dans leur sang en même temps & à la même place.

Par-là on peut juger de la difficulté qu'il y a eu à les vaincre, & sur-tout à les convertir à la Foi, parce qu'il falloit leur apprendre à être hommes avant que de leur apprendre à être Chrêtiens, & sans doute l'un étoit aussi difficile que l'autre. Aussi les Espagnols ne se sont-ils établis dans l'isle qu'après les avoir totalement détruits. Ils l'ont peuplée de beaucoup d'animaux à quatre pieds qui n'y étoient point auparavant, comme bœufs, chevaux & sangliers, ensuite ils y ont bâti des Villes, des Bourgs, & de très-belles habitations, dont on ne

voit plus que les vestiges ; parce que les Hollandois en ont ruiné la plus grande partie : Et comme les Espagnols faisoient tous les jours de nouvelles découvertes dans cette partie du nouveau monde, plusieurs ont quitté l'isle de St. Domingue pour aller s'établir en terre ferme, où ils ont bâti des villes aussi belles & aussi grandes que celles qu'ils possedent en Espagne.

Les François étant venus dans la même isle, s'y sont tellement accrus, qu'aujourd'hui ils sont plus en état d'en chasser les Espagnols, que les Espagnols d'en chasser les François. Ils en occupent plus de la moitié, & c'est un excellent fonds de terre ; mais ils n'ont aucune forteresse.

Description de la ville de St. Domingue & des lieux que les Espagnols occupent dans l'isle.

La ville capitale de l'isle se nomme St. Domingue. Colomb y étant descendu un jour de Dimanche, & trouvant la place commode, y fit bâtir cette ville qu'il nomma *Santo Domingo* ; c'est-à-dire, le saint jour du Dimanche. Elle est toute entourée de murailles, & il y a un fort qui défend l'embouchure de la riviere sur le bord de laquelle elle est bâtie. On voit aux environs de très-beaux jardins & de riches habitations. A l'égard de la police, elle est

gouvernée par le capitaine général de l'isle. Il y a présidial, grande audience, Chancellerie royale & un archevêché qui a plusieurs évêchés suffragans. Il y a aussi une Université, & plusieurs Couvens de religieux de divers ordres.

Le port de St. Domingue peut contenir des flottes considérables qui n'y craignent que le vent du sud. C'est le seul port de toute l'isle où les Espagnols puissent négocier. Il y en a beaucoup d'autres; mais ils n'en sont pas les maîtres, & ils n'oseroient y entrer, à cause des Aventuriers. Cette ville fournit les places que les Espagnols ont dans cette isle, des choses nécessaires à la vie, & de toutes sortes de marchandises, & les habitans des autres villes y apportent les leurs afin de les vendre sur le lieu, ou les embarquer pour être transportées en Espagne ou ailleurs.

A vingt lieues de St. Domingo, vers l'orient de l'isle, il y a une petite ville champêtre nommée *St. Jago Cavallero*, qui n'est point fortifiée. Ses habitans, excepté quelques marchands, sont tous chasseurs. Leur commerce consiste en cuirs de bœuf, & en suifs, qu'ils portent vendre à St. Domingue. On voit

Commerce des Boucaniers.

quantité de bétail dans les prairies qui ſont autour de cette Ville. Vers ſon midi, au bord de la mer, on trouve un gros bourg nommé le *Cotui*, où les habitans ne font autre choſe que de planter du tabac & du cacao dont on fait le chocolat. Ces habitans navigent de là à une petite iſle déſerte nommée *Sarna*, qui n'en eſt éloignée que de cinq à ſix lieues. Le terrain en eſt ſablonneux, & ne produit point d'autre bois que du Gayac. Il n'y a point d'eau, & on eſt obligé de creuſer des puits pour en avoir. Les Eſpagnols l'avoient autrefois peuplée de bêtes à cornes; mais les Aventuriers y étant venus, les ont entiérement détruites, en ſorte que cette nation n'y vient plus qu'en paſſant pour y pêcher.

Du côté du ponant de St. Domingue, au midi de l'iſle, s'ouvre la baye d'*Ocoa*, qui peut contenir grand nombre de vaiſſeaux. Sur cette baye eſt ſitué le bourg d'*Aſſo*. Ceux qui y demeurent ne font trafic que de cuirs & de tabac. On y voit pluſieurs *Hattos*; c'eſt-à-dire, en Eſpagnol, des maiſons de campagne où ſe retirent les chaſſeurs, & où on nourrit quantité de bêtes privées. Ces *Hattos* appartiennent à des

Seigneurs qui y laiſſent leurs Eſclaves pour les garder. Près du bourg d'*Aſſo* il y en a un autre nommé *St. Jean de Goave*, lequel eſt bâti au bord d'une grande prairie, que les Eſpagnols nomment *la Savana grande de St. Juan*, & les François, *le grand Fonds*. Ces deux nations ſe ſont ſouvent eſcarmouchées dans cette prairie, comme je le dirai au chapitre de la vie des Boucaniers. Le bourg de St. Jean de Goave n'eſt habité que par des *Mulatos*; c'eſt-à-dire, des gens de ſang mêlé. Il faut expliquer ce que c'eſt que *Mulatos*, & combien il y en a de ſortes.

Hattos maiſons de campagne.

Lorſqu'un homme blanc ſe mêle avec une femme noire, les enfants qui en proviennent ſont demi-noirs; les Eſpagnols les nomment *Mulatos*, & les François *Mulâtres*. Quand un homme blanc ſe mêle avec une femme Mulâtre, les enfants qui en proviennent ſont nommés *Quarteronnes* par les Eſpagnols, & par les François *Mulâtres*. Ils ont le fond des yeux jaune, ſont hideux à voir, de mauvaiſe humeur, traîtres, & capables des plus grands crimes. On voit aujourd'hui pluſieurs endroits dans l'Amérique uniquement peuplés de ces gens-là. En général c'eſt

Mulâtres, Quarteronues.

une race d'Espagnols & de Portugais, qui sont fort adonnés aux femmes noires Indiennes. Ce n'est pas que les François & les autres peuples ne s'y abandonnent aussi ; mais on n'en voit pas tant de leur espece, à cause qu'ils n'y sont pas en si grand nombre.

Le bourg de St. Jean de Goave n'est donc peuplé que de ces mulâtres ou quarteronnes, la plupart esclaves des marchands de St. Domingue. C'est-là tout ce qui appartient aux Espagnols dans cette isle. Il ne reste plus qu'à décrire ce que les François possedent.

Descri-ption de la partie de St. Domingue occupée par les François.

Les François tiennent sous leur domination le terrain qui s'étend depuis le cap de *Lobos*, où le cap de *la Beata*, au midi de l'isle, vers le ponant jusqu'au cap de *Samana*, au nord vers le levant. Ces lieux ne sont pas peuplés par-tout, parce que le terrain pourroit contenir dans son étendue autant de monde que deux des principales provinces de France.

Il contient de belles prairies arrosées de grandes rivieres, & je sais par expérience qu'on pourroit y faire des sucreries à peu de frais. Depuis le cap de Lobos, qui est au midi de l'isle, jusqu'au cap de Tribon, qui est la

pointe du ponant, on ne voit que des chasseurs. Il y a eu autrefois quelques habitans; mais comme les navires marchands ne vouloient pas aller charger chez eux, parce que ce lieu étoit trop éloigné, ils ont quitté leurs habitations.

Depuis le cap de *Lobos* jusqu'au cap de *Tibron*, il y a de fort beaux havres, dont le fond est de bonne tenue, où l'on met facilement des flottes à l'abri de tous les vents, où enfin on ne peut rien souhaiter, pour la sureté des vaisseaux, que la nature n'ait fait; outre qu'ils reçoivent de grandes rivieres fort poissonneuses. Les noms de ces ports sont *Jaquemel*, où les Espagnols ont eu autrefois un fort; *Jaquin*, *la Baye de St. Georges*, *la Baye aux Haments*, *& le port Congon*, qui est entouré de plusieurs isles, entre lesquelles il y en a une nommée par les Espagnols *Ybaca*, & par les François l'*isle à Vache*. Cette isle est située le long de la grande isle, elle peut avoir trois à quatre lieues de long, & huit de circuit. Le terroir en est bon, & consiste en beaucoup de prairies. Les Espagnols y ont mis des bœufs & des vaches, que les Boucaniers ont détruites. La terre y est basse

en divers endroits, & il s'y trouve quelques marécages pleins de crocodilles, nommés *Cayamans*, qui ont aussi détruit une partie de ces animaux. Je parlerai de la subtilité de ces crocodilles dans le chapitre des Reptiles.

On ne peut guères demeurer sur cette isle, à cause des Moucherons qui y sont extrêmement incommodes. Depuis le port Congon jusqu'au cap de Tibron, il n'y a point de ports ; mais une côte agréable & unie, d'où sortent plusieurs rivieres.

Le cap de Tibron a une grande rade dont le fonds est bon, & il ne manque pas de rivieres, abondantes en poisson. Les Aventuriers, tant Anglois que François y viennent prendre de l'eau & du bois. Vers ce cap il s'éleve une haute montagne, de laquelle on découvre celle de Ste. Marthe qui est en terre ferme, éloignée de cent vingt lieues de celle-ci, & l'on voit encore les isles de *Cuba*, & de la Jamaïque. De l'autre côté qui est le septentrion de l'isle, en montant vers l'orient environ vingt lieues, on trouve le cap *Dona Maria*, enrichi d'un beau port, de plusieurs rivieres, & de plaines que l'on peut cultiver. De là suivant la même route, on

Rade où les Aventuriers abordent.

on va à la *Grande Anſe*, habitée par les François, dont les maiſons ſituées ſur le bord d'une très-belle riviere, rendent cet endroit extrêmement agréable. Fort près de là, vers l'Orient, paroiſſent pluſieurs petites iſles, que les Eſpagnols nomment *Cayemittes*, parce qu'elles reſſemblent à un fruit qui porte ce nom. Les Habitans y vont pêcher des Tortues, qui ſervent à leur nourriture. De ces iſles allant le long de la côte, on trouve encore deux quartiers nommés, l'un *la riviere de Nipes*; *l'autre*, *le Rochelois*, à cauſe qu'un Rochelois en a été le premier Habitant. Ils appartiennent aux François. De là on va aux trois plus célebres contrées que cette nation poſſede dans l'iſle : le petit *Goave*, le grand *Goave*, & *Léau-Ganne*. Ce dernier mot eſt dérivé du nom Eſpagnol *Liguana*, qui ſignifie en François Léſard, parce que cette Contrée a une pointe de terre fort baſſe, qui reſſemble à un bec de Léſard. Ce furent les Habitans de ces lieux qui ſe révolterent contre M. d'Ogeron. Deſcription Géographique.

Au ſortir de cet endroit on va au fond d'une grande Baye dont l'embouchure a bien cinquante lieues de large. Devant cette Baye il y a une iſle qui a

plus de sept à huit lieues de tour, qu'on nomme *Gonave*; elle n'est point habitée, & ne mérite pas de l'être. Du fond de cette baye, que les François nomment *Cul de sac*, on va le long de la côte au septentrion, jusqu'au cap *St. Nicolas*, formant une pointe qui avance au nord, où il y-a un port qui pourroit contenir beaucoup de vaisseaux. Ensuite montant le long de la côte vers l'orient, on trouve le port de *Moustiques*, que les François occupent encore avec *les deux ports de Paix*, grand & petit, baignés de trois rivieres, qui sont quelquefois si grosses, qu'elles donnent de l'eau douce à deux lieues de leur embouchure en pleine mer. De là, le long de la même côte, on rencontre plusieurs endroits où les François se sont étendus, entr'autres *l'Orterie* & *le Massacre*, ainsi appellé, à cause que les Espagnols, par surprise, y ont autrefois massacré quelques François qui étoient venus de la Tortue pour tuer des sangliers. Après le massacre on passe la petite riviere qui est au port Margot, dont j'ai déja parlé.

Salines de l'Amérique

Il y a encore plusieurs autres endroits que les François habitent; mais ils n'y font point d'autre commerce que celui

du tabac. Par cette raiſon toutes leurs demeures ſont ſituées ſur le bord ou le plus près qu'ils peuvent de la mer, afin de n'avoir pas tant de peine à porter leur tabac pour l'embarquer, & auſſi à cauſe qu'ils ont beſoin de l'eau de la mer pour le tordre.

Il y a dans l'iſle de ſaint Domingue de très-belles ſalines, qui ſans être cultivées donnent du ſel auſſi blanc que la neige, & étant cultivées en pourroient fournir plus que toutes les ſalines de France, de Portugal, & d'Eſpagne. On rencontre ces ſalines dans la baye d'*Ocoa*, dans le cul de ſac à un lieu nommé *Coridon*, à *Caracol*, à *Limonade*, à *Montecriſto*, & en pluſieurs autres lieux ; car ce ne ſont là que les principales. L'on trouve auſſi dans les montagnes des mines de ſel, qu'on appelle ici ſel Gemmé, & qui eſt auſſi beau & auſſi bon que le ſel marin. Je l'ai éprouvé moi-même, & je l'ai trouvé beaucoup meilleur que le premier.

Paſſons à l'hiſtoire des Boucaniers.

CHAPITRE VII.

Des Boucaniers François & Eſpagnols, & de leur origine.

LEs Caraïbes, Indiens naturels des Antilles, ont coutume de couper en pieces leurs priſonniers de guerre, & de les mettre ſur des manieres de clayes, ſous leſquelles ils font du feu. Ils nomment ces clayes, *Barbacoa*; le lieu où elles ſont, *Boucan*; & l'action, *Boucaner*, pour dire rôtir & fumer tout enſemble. C'eſt de là que nos Boucaniers ont pris leur nom, avec cette différence qu'ils font aux animaux ce que les Indiens font aux hommes. Les premiers qui ont commencé à ſe faire Boucaniers étoient habitans de ces iſles, & avoient converſé avec les Sauvages. Ainſi par habitude, lorſqu'ils ſe ſont établis pour chaſſer, & qu'ils ont fait fumer de la viande, ils ont dit *boucaner* de la viande : ils ont conſervé au lieu dont ils ſe ſervoient pour cet uſage, le nom de *Boucan*, & en ont retenu celui de *Boucaniers*. Les Eſpagnols appellent les leurs, *Maradotes de Tores*, & le

lieu, *Materia*; c'est-à-dire, *Tueurs de Taureaux* & *Tuerie.* Ils les appellent aussi, *Monteros*, mot qui signifie *coureurs de bois.* Les Anglois nomment les leurs *Coulierdiers*; c'est-à-dire, *Tueurs de Vaches.* Je ne répéterai point ici de quelle maniere, ni quand les François sont venus sur cette isle, je l'ai déja dit dans la description de la Tortue.

Les Boucaniers ne font point d'autre métier que celui de chasser. Il y en a de deux sortes : les uns ne chassent qu'aux bœufs pour en avoir les cuirs : les autres aux sangliers pour en avoir la viande, qu'ils salent & qu'ils vendent aux habitans. Les uns & les autres ont le même équipage, & la même maniere de vivre. Cependant, afin que les curieux soient informés de toutes les particularités qui les regardent, j'entrerai dans un plus grand détail. Emploi des Boucaniers.

Les Boucaniers qui chassent aux bœufs, sont ceux qu'on nomme véritablement Boucaniers; car ils veulent se distinguer des autres qu'ils appellent chasseurs. Leur équipage est une meute de vingt-cinq à trente chiens, dans laquelle ils ont un ou deux venteurs qui découvrent l'animal. Le prix des chiens est reglé entr'eux, ils se les vendent les Différentes sortes de Boucaniers.

uns aux autres six pieces de huit ou six écus. J'ai oui dire à ces gens, qu'un maître de navire de la Rochelle, y ayant voulu faire marchandise de chiens entr'eux, en apporta grand nombre dans son navire quand il retourna aux isles, croyant les vendre aux Boucaniers, & faire un gain considérable; mais ils se moquerent de lui, & il fut contraint de laisser aller ses chiens; il en retint le nom de *Marchand de chiens*, & il en eut un si grand dépit, que depuis ce temps-là il n'est pas revenu traiter avec les Boucaniers. Ils ont avec cette meute, de bons fusils, qu'ils font faire exprès en France. Un nommé Brachie à Dieppe, & Gelin à Nantes, ont été les meilleurs ouvriers pour ces armes; le canon a quatre pieds & demi de long, & la monture est autrement faite que celle des fusils ordinaires de chasse, dont on se sert en France. Aussi les appelle-t-on fusils de Boucanier. Ils sont tous d'un calibre, tirant une balle de seize à la livre. Ces gens portent ordinairement quinze ou vingt livres de poudre, & la meilleure vient de Cherbourg en basse Normandie : on l'appelle poudre de Boucanier. Ils la mettent dans des calebasses, bien

Armes de Boucaniers.

bouchées avec de la cire, de crainte qu'elles ne viennent à se mouiller ; car ils n'ont aucun lieu pour la tenir sechement.

Leurs habillemens, sont deux chemises, un haut de chausse, une casaque ; le tout de grosse toile, & un bonnet d'un cul de chapeau ou de drap, où il y a seulement un bord devant le visage, comme celui d'un Carapoux. Ils font leurs souliers de peau de porc & de bœuf ou de vache. Ils ont avec cela une petite tente de toile fine, afin qu'ils puissent la tordre facilement, & la porter avec eux en bandouliere ; car quand ils sont dans les bois, ils couchent où ils se trouvent. Cette tente leur sert pour se reposer & pour se garantir des moucherons dont j'ai parlé, car sans cela il leur seroit impossible de dormir. Lorsqu'ils sont ainsi équipés, ils se joignent toujours deux ensemble, & se nomment l'un & l'autre *Matelot*. Ils mettent en communauté ce qu'ils possedent, & ont des valets qu'ils font venir de France, dont ils paient le passage, & qu'ils obligent de les servir pendant trois ans.

Leurs habillemens.

Leur équipage.

Leur société.

Quand les Boucaniers partent de la Tortue, où ordinairement ils viennent

apporter leurs cuirs, & prendre en échange ce dont ils ont beſoin, ils s'aſſocient dix ou douze, avec chacun leurs valets, pour aller chaſſer enſemble en quelque contrée. Arrivés ſur le lieu, ils choiſiſſent les uns & les autres un quartier différent, & lorſqu'il y a du péril ils chaſſent tous enſemble. D'autres vont ſeuls avec leurs valets, qu'ils nomment *Engagés*.

Leurs coutumes.

Lorſqu'ils arrivent dans un lieu pour y demeurer quelque temps, ils bâtiſſent de petites loges que les Indiens nomment *Ajoupas :* ils les couvrent de *Taches* ou queues de Palmiſtes, & ils tendent leurs pavillons ſous ces loges. Le matin ils ſe levent dès que le jour commence à paroître, & font détendre les pavillons par leurs valets, s'ils n'eſperent pas revenir coucher là. S'ils y reviennent ils laiſſent un homme pour garder.

L'ordre qu'ils ſuivent en chaſſant.

Le Maître va devant, & les valets & les chiens le ſuivent ſans ſe détourner d'un pas, excepté le venteur ou brac qui va à la recherche du Taureau. Quand il en trouve un, il donne trois ou quatre coups d'aboi ; ſitôt que les autres chiens l'entendent, ils courent de leur mieux, le maître & les valets après, juſqu'à ce qu'ils ſoient venus à

l'animal. Alors ils s'approchent chacun d'un arbre, pour ſe garantir de ſa furie, en cas que le maître manquât de le tuer du premier coup; car ces animaux ſont extrêmement furieux, lorſqu'ils ſe ſentent bleſſés. Dès que le Taureau eſt à bas, celui qui en eſt le plus proche va promptement lui couper le jaret, de peur qu'il ne ſe releve. Après quoi le maître en tire les quatre gros os, qu'il caſſe, & en ſuce la moële toute chaude; cela lui ſert de déjeuner. Il donne un morceau de viande à ſon venteur, & laiſſe là un de ſes gens pour achever d'écorcher la bête, & emporter le cuir au lieu qu'il lui marque, qui eſt quelquefois l'endroit d'où ils ſont partis le matin; après quoi il pourſuit la chaſſe avec ſes compagnons. Mais pour entretenir le courage de ſes autres chiens, il ne leur donne rien à manger qu'après la chaſſe de la derniere bête. Quand la premiere qu'il tue eſt une vache, il donne ordre à celui qui demeure pour l'écorcher, de partir le premier, & de prendre de la viande pour la faire cuire, afin que les autres la trouvent prête à leur retour. Ils portent toujours avec eux une chaudiere pour cet uſage. Ils ne prennent ordinairement que les teti-

nes des vaches, & laiſſent la chair de bœuf & de taureau, parce qu'elle eſt trop dure.

Leurs manieres de vivre.

Le maître pourſuit la chaſſe juſqu'à ce qu'il ait chargé chacun de ſes valets d'un cuir, & que lui-même en ait un auſſi. S'il arrive qu'étant tous chargés, leurs chiens rencontrent encore quelque bête, ils poſent à terre leur charge; s'ils la tuent, ils l'écorchent, & en étendent le cuir ou le pendent à un arbre, de peur que les chiens ſauvages ne le prennent; & le lendemain ils retournent le chercher. A peine ſont-ils arrivés au *Boucan*, qu'avant que de ſe mettre à table, chacun va *brocheter* un cuir; c'eſt-à-dire, l'étendre ſur la terre, & l'attacher tout autour avec ſoixante quatre chevilles qui le tiennent étendu, le dedans de la peau en haut : enſuite ils le frottent de cendres & de ſel battus enſemble, afin qu'il ſeche plutôt, ce qui arrive en peu de jours. Ce travail fini ils vont ſouper. Celui qui avoit quitté la chaſſe le premier pour faire cuire la viande, la tire de la chaudiere au bout d'un morceau de bois pointu, & la poſe ſur une tache, qui ſert de plat; enſuite il ramaſſe la graiſſe qu'il met dans une calebaſſe, & on y preſſe le

jus de quelques limons que l'un d'eux aura apportés, y joignant un peu de piment qui lui donne le goût. C'est-là leur sausse ; & pour cette raison ils l'appellent *Pimentade*. Tout étant ainsi apprêté, on met la tache sur laquelle est la viande, à une belle place, la calebasse où est la pimentade, au milieu : chacun s'assied autour, armé de son couteau & d'une brochette de bois au lieu de fourchette, & tous mangent de bon appétit. Ce qui reste on le donne aux chiens.

Après le souper, s'il fait encore jour, les maîtres vont se promener en fumant leur pipe de tabac ; car dès qu'ils ont mangé ils fument. Ils vont voir aussi s'ils ne trouveroient point quelques *avenues*, c'est-à-dire, des chemins tracés que les taureaux font dans les bois. Ils se divertissent encore à tirer au blanc, pendant que leurs engagés hachent du tabac, ou étendent la peau des jambes des taureaux, dont ils se servent pour faire des souliers. Souvent ils choisissent des places où il y a des Orangers, & s'il s'en trouve quelqu'un proche de leur boucan, ils tirent à balle seule à qui abattra des Oranges sans les toucher, en coupant seulement la

Divertissement des Boucaniers.

queue avec la balle. Ces gens tirent parfaitement bien ; ils font auſſi exercer leurs valets, lorſqu'ils leur plaiſent, & qu'ils les aiment ; car il s'en trouve parmi eux qui les maltraitent.

Emploi des Boucaniers pénible.

Ce métier eſt à la vérité un des plus rudes qu'on puiſſe faire dans la vie. Lorſque le matin on donne à un homme un cuir qui peſe pour le moins cent ou ſix vingt livres, pour le porter quelquefois trois ou quatre lieues de chemin, dans des bois & des haliers pleins d'épines & de ronces, & que l'on eſt ſouvent plus de deux heures à faire un quart de lieue, cela ne peut être qu'une tâche extrêmement pénible à quiconque n'a jamais fait ce métier-là. Quelques-uns de ces Boucaniers ſont ſi barbares, qu'ils aſſomment de coups un garçon qui ne fait pas à leur gré. Il s'en trouve à la vérité de raiſonnables ; ils ne chaſſent point le Dimanche, & laiſſent repoſer leurs valets ; mais ils les envoyent le matin tuer un Sanglier, pour ſe régaler pendant la journée. Ils le fendent pour en ôter les entrailles, & le mettent rôtir tout entier à une broche ſoutenue ſur deux petites fourches, puis ils font du feu des deux côtés.

Un de ces Boucaniers avoit coutu-

me le Dimanche de faire porter ſes cuirs au bord de la mer, de peur que les Eſpagnols ne les priſſent & ne les brûlaſſent : car lorſque ceux-ci trouvent leurs boucans, ils coupent les cuirs en pieces, ou les brûlent. Un valet répréſenta un jour à ſon Maître, qu'il ne devoit pas le faire travailler le Dimanche, parce que Dieu avoit établi ce jour pour le repos, en diſant : *Tu travailleras ſix jours, & le ſeptieme tu te repoſeras.* Et moi, reprit le Boucanier, je dis que ſix jours tu tueras des Taureaux pour en avoir les cuirs, & que le ſeptieme tu les porteras au bord de la mer; & en lui faiſant ce commandement, il le lui imprima ſur le dos à coups de bâton. Il faut endurer; car il n'y a point où ſe ſauver, ce ne ſont que des bois & des montagnes : Et ſi quelqu'un s'échappe, & qu'il rencontre les Eſpagnols, il n'eſt pas ſûr de ſa vie; ceux-ci n'entendant point leur langue, le tuent avant qu'il puiſſe s'expliquer, & leur faire entendre qu'il eſt eſclave & fugitif.

Quand ils portent leurs cuirs au bord de la mer, ils font des charges réglées qui ſont d'un bœuf & de deux vaches, j'entends le cuir ſeulement : mais

ce sont leurs termes; ou bien trois cuirs de demi-taureaux; c'est-à-dire, qui sont encore jeunes : ils les nomment *Bouvarts*, ils mettent trois bouvarts pour deux bœufs, & deux vaches pour un bœuf. Ils plient ces cuirs en banette, pour n'en être point incommodés lorsqu'ils marchent dans les bois parmi les arbres, & vendent ces banettes aux marchands six pieces de huit. On ne compte là que par la monnoie qui a cours, & ce sont des pieces de huit Espagnoles; car on n'y voit point de monnoie Françoise. Il y a des Boucaniers si alegres, & qui courent avec tant de vîtesse, qu'ils attrapent les bœufs à la course, & leur coupent le jaret. Un Mulâtre, nommé Vincent des Rosiers a été le premier homme de son temps pour cela : on a remarqué que de cent cuirs qu'il envoyoit en France, il n'y en avoit pas dix qui fussent percés de balles.

Particularités des Boucaniers qui chassent aux sangliers.

Les Boucaniers, qui ne chassent qu'aux sangliers, ont leur équipage comme ceux dont je viens de parler. Ils chassent les sangliers de la même maniere que les autres chassent les bœufs, excepté qu'ils en accommodent la chair autrement. Lorsqu'ils

ſont arrivés le ſoir de la chaſſe, chacun écorche le ſanglier qu'il a apporté, & en ôte les os; il coupe la chair par éguillette longue d'une braſſe, ou plus, ſelon qu'elle ſe trouve, ou de même que les femmes font la pance des cochons en France, pour faire des andouilles. Quand cette viande eſt ainſi coupée, ils la mettent ſur des taches, & la ſaupoudrent de ſel battu fort menu; ils la laiſſent comme cela juſqu'au lendemain, quelquefois moins ſi elle a pris ſon ſel, & qu'elle jette ſa ſaumure; après quoi ils la mettent au boucan.

Ce boucan eſt une loge couverte de taches qui la ferment tout autour. Il y a vingt ou trente bâtons gros comme le poignet, & longs de ſept à huit pieds rangés ſur des travers, environ à demi-pied l'un de l'autre. On y met la viande, & on fait force fumée deſſous; les Boucaniers brûlent pour cela toutes les peaux des ſangliers qu'ils tuent, avec leurs oſſemens, afin de faire une fumée plus épaiſſe. A la vérité cela vaut mieux que du bois ſeul; car le ſel volatil qui eſt contenu dans la peau & dans les os de ces animaux, s'attache à la viande avec laquelle elle a bien plus

de sympathie que le sel volatil du bois, qui monte avec la fumée. Aussi cette viande a un goût si exquis, qu'on peut la manger en sortant du boucan, sans la faire cuire : & quand même on ne sauroit ce que c'est, l'envie prendroit d'en manger en la voyant, tant elle a bonne mine; car elle est vermeille comme la rose, & a une odeur admirable. Mais le mal est qu'elle ne dure que très-peu en cet état; six mois après avoir été boucanée ou fumée, elle n'a plus que le goût du sel.

Quand ces gens ont amassé une certaine quantité de viande, ils la mettent en paquet, ou en ballot, dans ces taches qui servent à l'emballer. Ils font les paquets de soixante livres de viande nette, & les vendent six pieces de huit chacune; ils fondent le saindoux du porc-sanglier, & le mettent dans des pots, pour les débiter aux habitans. Chaque *Potiche de Mantegue*, c'est ainsi qu'ils nomment cette graisse, vaut six pieces de huit.

Le plus mal-habile de la troupe demeure au boucan, pour apprêter à manger aux autres, & pour fumer la viande. Il y a des habitans qui envoyent en ces lieux leurs engagés, lorsqu'ils

ſont malades ; afin qu'en mangeant de la viande fraîche, qui eſt une meilleure nourriture, ils puiſſent rétablir leur ſanté.

Le travail étant fini, les maîtres vont ſe divertir de même que les autres Boucaniers, dont j'ai parlé. Cette vie n'eſt pas à beaucoup près ſi rude que celle des premiers, auſſi n'eſt-elle pas ſi profitable. Ces derniers font une grande deſtruction de Sangliers ; car ils n'employent pas tous ceux qu'ils tirent. Quand ils en ont tué un qui eſt un peu maigre, ils le laiſſent-là, en vont chercher un autre, & continuent de cette ſorte, juſqu'à ce qu'ils ayent fait leur charge : enſorte qu'ils tuent quelquefois cent Sangliers dans un jour, & qu'ils n'en rapportent que dix ou douze.

Ils ne ſont pas plus indulgens envers leurs ſerviteurs que les autres. L'un d'entr'eux voyant que ſon valet qui étoit nouvellement venu de France, ne pouvoit le ſuivre, lui donna dans ſa colere au travers de la tête, un coup de la croſſe de ſon fuſil qui le fit tomber en ſyncope. Le Boucanier crut l'avoir tué, le laiſſa là, & alla dire aux autres que ce garçon étoit *Maron*. C'eſt un mot qu'ils ont entr'eux, pour dire

que leurs domeſtiques ou leurs chiens ſe ſont ſauvés. Ce mot eſt Eſpagnol, & ſignifie bête fauve ou ſauvage.

Le maître n'étoit pas encore loin que ſon valet ſe releva, & tâcha de le ſuivre. Mais comme il n'avoit pas fréquenté ces bois, il ne put le trouver, & demeura quelques jours ſans pouvoir ſe reconnoître, ni trouver le bord de la mer. La faim commença à le preſſer, ce qui l'obligea de manger de la viande crue qu'il portoit ; car il n'avoit rien pour battre du feu, & ſon maître croyant qu'il étoit mort, lui avoit ôté ſon couteau, parce qu'il ne vouloit pas perdre une gaîne qu'il lui avoit donnée, dans laquelle étoient deux couteaux & une bayonnette que ces gens portent ordinairement à leur ceinture pour écorcher les bêtes qu'ils tuent. Ce pauvre garçon étoit au déſeſpoir ; l'induſtrie qu'un autre accoutumé à ce pays auroit pu avoir lui manquoit. Il avoit cependant pour compagnie un des chiens de ſon maître, qui ne l'abandonnoit point : il ne faiſoit qu'aller & revenir ſur ſes pas, il grimpoit ſur quelque montagne quand il en rencontroit, de là il découvroit la mer. Mais à peine étoit-il deſcendu,

& qu'il croioit en prendre le chemin, la moindre trace des bêtes qui s'offroit à lui, lui faisoit perdre sa route. En marchant, son chien que la faim pressoit aussi-bien que lui, quêtoit sans cesse. Quelquefois il trouvoit des truies qui avoient des petits : il se jettoit sur eux, & en étrangloit quelqu'un ; le Maître le secondant couroit aussi dessus, & quand ils avoient fait quelque capture, le chien & le maître mangeoient ensemble du même mets. Ayant ainsi passé quelque temps, & s'étant fait à manger de la viande crue qui ne lui manquoit plus, il s'accoutuma à cette chasse, & apprit à connoître les lieux où il devoit aller pour ne pas manquer son coup. Il trouva un jour des petits chiens sauvages ; il les éleva & leur apprit à chasser, il instruisit même par divertissement des sangliers qu'il avoit pris. Enfin au bout d'une année il se trouva inopinément au bord de la mer ; mais il n'y rencontra point son maître.

Comme il s'étoit fait une seconde nature de la vie qu'il menoit, il ne se donna plus de chagrin, jugeant que tôt ou tard il rencontreroit des hommes, soit Espagnols, soit François. En effet,

deux mois après il ſe trouva parmi une troupe de Boucaniers, avec leſquels il ſe mit, & il leur conta ſon hiſtoire. Ceux-ci crurent d'abord qu'il avoit paſſé du côté des Eſpagnols, parce que ſon maître leur avoit dit qu'il s'étoit fait *Maron*; mais l'état pitoyable où ils le virent, leur fit connoitre le contraire. Il n'avoit qu'un méchant haillon, reſté d'un caleçon & d'une chemiſe, dont il cachoit ſa nudité, avec un morceau de chair crue pendue à ſon côté; deux ſangliers & trois chiens qui le ſuivoient, s'étoient tellement accoutumés enſemble & avec lui, qu'ils ne voulurent jamais le quitter. Les Boucaniers le mirent en liberté; c'eſt-à-dire, qu'ils le dégagerent du ſervice de ſon maître; ils lui donnerent en même-temps des armes, de la poudre & du plomb pour chaſſer comme eux; en ſorte qu'il eſt devenu un des plus fameux Boucaniers de cette côte.

On a remarqué que ce garçon eut bien de la peine à reprendre l'uſage de la viande cuite. Lorſqu'il en mangeoit, outre qu'elle ne lui ſembloit pas bonne, elle lui faiſoit mal à l'eſtomac, ſi bien que quand il écorchoit un ſan-

glier, il ne pouvoit s'empêcher d'en manger un morceau tout crû.

La récompense que les Boucaniers donnent à leurs valets, lorsqu'ils les ont servi trois ans, consiste en un fusil, deux livres de poudre, six livres de plomb, deux chemises, deux caleçons & un bonnet. Alors ils deviennent leurs camarades, & vont chasser avec eux. Ils envoyent leurs cuirs en France. Quelquefois ils y vont eux-mêmes, & ramenent de là des valets, qu'ils n'épargnent non plus qu'on les a épargnés.

Les Boucaniers vivent fort librement les uns avec les autres, & se gardent une grande fidélité. Si quelqu'un trouve le coffre d'un autre, où est sa poudre, son plomb & sa toile, il ne fait point de difficulté d'en prendre selon son besoin; & lorsqu'il rencontre celui à qui le coffre appartient, il lui dit ce qu'il en a tiré, & le lui rend quand il en a la commodité. Ils se font cela les uns aux autres sans façon.

Maniere de vuiderleurs différends.

Autrefois quand deux Boucaniers avoient quelque différend, les autres les accommodoient. Si cela ne se pouvoit, & que les parties demeurassent trop opiniâtres, ils se faisoient raison

eux-mêmes, en vuidant leur querelle à coups de fuſil. Ils ſe mettoient à une certaine diſtance l'un de l'autre, & le ſort marquoit celui qui devoit tirer le premier. Si celui-ci manquoit ſon coup, l'autre tiroit s'il vouloit. Quand il y en avoit un de mort, les autres jugeoient s'il avoit été bien ou mal tué, s'il ne s'étoit point commis de lâcheté à ſon égard, ſi le coup êtoit donné par devant. Le chirurgien en faiſoit la viſite pour voir l'entrée de la balle; & s'il trouvoit qu'elle avoit pris par derriere, ou trop de côté, on imputoit le coup à perfidie, & on attachoit celui qui avoit fait l'aſſaſſinat à un arbre, où il avoit la tête caſſée d'un coup de fuſil. C'eſt ainſi qu'ils ſe faiſoient juſtice les uns aux autres. Mais à préſent qu'ils ont des gouverneurs, ils viennent devant eux pour terminer leurs différends.

Boucaniers Eſpagnols. Les Boucaniers Eſpagnols qui ſe nomment entr'eux, *Matadores*, ou *Monteros*, chaſſent autrement que les François. Ils ne ſe ſervent point d'armes à feu; mais de lances & de croiſſans. Ils ont des meutes comme les François, & ſe font ſuivre de deux ou trois valets qui animent leurs chiens. Quand ils ont trouvé un taureau, ils

le pouſſent dans une prairie, où le *Matadore*, qui s'y trouve à cheval, court lui couper le jaret, après quoi il le tue avec ſa lance. Cette chaſſe eſt très-plaiſante à voir; car outre que ces gens y ſont adroits, ils font autant de cérémonies & de détours, que s'ils vouloient courir le taureau devant le roi d'Eſpagne. Mais ces animaux étant en fougue, crevent les chevaux, bleſſent & tuent bien des hommes. En 1672, j'ai vu les *Matadores* chaſſer ſur cette iſle & ſur celle de *Cuba*, où un taureau creva 3 chevaux, avant que l'Eſpagnol qui lui donnoit la chaſſe pût le tuer. Auſſi fit-il un vœu à Notre-Dame de la Guadeloupe, qui l'avoit délivré de ce péril. Les chaſſeurs Eſpagnols ne ſe donnent pas tant de peine que les François. Ils font ſecher leurs cuirs comme eux; mais ils ſe ſervent de chevaux pour les porter ſur les lieux deſtinés à cet effet. Ils préparent leurs mets avec plus de délicateſſe, & ne mangent point leur viande ſans pain, ou caſſave, outre qu'ils ont toujours avec eux le régal de vin, d'eau-de-vie, ou de confitures. Ils ſont auſſi dans leurs habits infiniment plus propres, & fort curieux d'avoir du linge blanc.

Ces deux nations se font continuellement la guerre. Les Espagnols, dans le dessein de chasser les François, ont formé cinq compagnies de cent hommes chacune, qu'ils nomment *Lanceros*, à cause qu'ils n'ont pour armes que des lances. Il doit toujours y en avoir la moitié en campagne, pendant que l'autre se repose ; & quand il y a quelque grande entreprise, tout le corps est obligé de marcher. Ils sont à cheval, & n'ont que quelques Mulâtres à pied, pour découvrir où sont les François, & les surprendre, s'il se peut : car lorsque ceux-ci sont sur leur garde, les Espagnols n'osent pas s'exposer à leur feu.

Quand les Boucaniers François savent que cette cinquantaine est en campagne, ils s'avertissent tous, & le premier qui la découvre le fait savoir aux autres, afin de les attaquer s'il y a moyen. Les Espagnols de leur côté ne manquent pas de faire épier où les François ont leur boucan, & tâchent de les y surprendre de nuit & en temps pluvieux, afin de les massacrer sans qu'ils puissent se servir de leurs armes.

Un Boucanier François étant parti le matin avec son valet, pour aller chasser,

Aventures des Boucaniers.

ſer, ſe rencontra au milieu d'une troupe d'Eſpagnols à cheval avec leurs lances. Ils avoient ſi bien entouré ce Boucanier & ſon valet, que ni l'un ni l'autre ne pouvoit échapper. Cependant une généreuſe réſolution les tira d'affaire. Ils ſe mirent tous deux dos-à-dos, répandirent chacun leur poudre & leurs balles dans leur bonnet, & attendirent leurs ennemis de pied ferme. Les Eſpagnols, qui n'avoient que des lances, les tenoient enfermés dans un rond qu'ils avoient formé ſans approcher, leur criant de loin qu'ils ſe rendiſſent, qu'ils leur feroient bon quartier, qu'enfin ils ne vouloient point leur faire de mal; mais ſeulement exécuter l'ordre de leur général. Les deux François leur répondirent, qu'ils ne demandoient point de quartier, & qu'il en coûteroit cher aux premiers qui approcheroient. Aucun des Eſpagnols ne voulut hazarder. En effet, celui qui auroit avancé auroit payé pour les autres, & pas un ne voulut être le premier. Ainſi ils aimerent mieux laiſſer les deux Boucaniers, que d'eſſuyer leur décharge.

Un autre étant un jour ſeul à chaſſer, ſe trouva en pareille occaſion. Pendant qu'il traverſoit une prairie qu'on

nomme *la Savana*, il fut surpris par une troupe d'Espagnols à cheval. Voyant alors qu'il avoit beaucoup de chemin à faire avant que de pouvoir gagner le bois, & que les Espagnols seroient à lui avant qu'il y arrivât, il s'avisa de cette ruse. Il mit son fusil en état, & courut sur eux en criant, *à moi*, *à moi*, comme s'il avoit eu beaucoup de monde avec lui, & qu'il eût cherché les Espagnols. Ceux-ci le crurent & prirent la fuite à toute bride. Dès qu'il les vit partis, il coupa dans le bois pour s'échapper lui-même. Je pourrois faire un volume entier de ces sortes de rencontres entre les deux nations, depuis que les François sont en l'isle Saint Domingue; mais ces deux exemples suffiront au lecteur pour juger du reste.

Les Espagnols voyant qu'ils ne pouvoient avec leur cinquantaine détruire les François, ni leur faire abandonner l'isle, ou du moins la chasse, résolurent de détruire le bétail, afin d'obliger par ce moyen les Boucaniers à tout quitter. Ils dépeuplerent toute l'étendue de pays qui est depuis *Lamana*, *Monte-Christo*, *Baya-ha*, *Isabella*, *Limonada*, *Iapsi*, *Caracol*, le trou *Charle Morin*,

juſqu'*à l'Ancon de Louiſe* les *Gonait-tes*, & le *Cul de ſac* à la bande du ſud, où les François n'avoient jamais pénétré. Ils exécuterent leur entrepriſe ſans coup férir. Ils étoient ſoutenus de leur cinquantaine; il fallut céder à la force.

Cette deſtruction eſt cauſe que préſentement il y a très-peu de Boucaniers. Dès le temps que j'en partis, le nombre commençoit à diminuer. Les Eſpagnols cependant n'y ont rien gagné; car lorſqu'il n'y a plus eu de chaſſe, le nombre des habitans François s'eſt tellement augmenté, que le roi de France, ſans employer d'autres forces que celles de ſes ſujets, peut ſe rendre maître de tous les pays.

CHAPITRE VIII.

Des habitans des Iſles Eſpagnoles & de la Tortue : & de leurs engagés.

CEux qui ont habité les premiers l'iſle de St. Domingue & la Tortue, ſont venus des Antilles; & comme leur nombre s'eſt toujours accru, & que la Tortue leur ſembloit trop

petite, la plupart ayant éprouvé que le genre de vie d'habitans étoit plus doux que le métier de chaſſeur, réſolurent de faire des habitations. Ils allerent donc ſe placer à la *grande Anſe*, ſituée à l'Occident de l'iſle de St. Domingue. Ils choiſirent ce lieu, qui eſt éloigné de plus de cent cinquante lieues des Eſpagnols, pour n'en être point inquietés. Leur nombre augmentant tous les jours, ils ſe ſont enfin approchés de *l'Eaugane*, diſtante de *la grande Anſe*, de vingt à vingt-cinq lieues, & pendant vingt ans ou environ, ils n'ont point entrepris de ſe loger ailleurs: mais M. d'Ogeron, gouverneur de la Tortue, a tellement augmenté la Colonie, qu'elle a enfin peuplé les lieux les plus voiſins de cette iſle, nommés aujourd'hui *la grande Terre*, depuis le port de *Paix* juſqu'au port *Margot*, où il commença lui-même une habitation. Depuis ce temps-là, ces peuples ſe ſont tellement multipliés, qu'ils s'étendent juſques à *l'Ancon de Louiſe*, au *port François*, au *trou Charles Morin*, & juſqu'à *Limonada*, où ils ne craignent nullement les Eſpagnols.

Augmentation des Colonies Françoiſes.

Quand ils veulent commencer une habitation, ils s'aſſocient deux enſem-

ble, quelquefois trois, comme je l'ai dit des Boucaniers, & se nomment, *Matelots :* ils font un contrat, par lequel ils mettent en commun tout ce qu'ils ont, & ils le rompent quand ils le jugent à propos. Si pendant la société l'un des deux meurt, l'autre demeure possesseur de tout le bien au préjudice des héritiers qui pourroient venir de l'Europe le reclamer. Leurs conventions étant faites, ils demandent de la terre au gouverneur, qui envoye un officier du quartier leur mesurer une habitation. S'ils sont deux on leur donne ordinairement quatre cents pas Géométriques de large, & soixante de long. Pour profiter entiérement de cette place ils abattent les arbres de haute futaye, qui leur nuisent, & ils en coupent les branches qu'ils portent sécher avec le menu bois qui leur est resté de leur petit bâtiment, dans un endroit exposé au soleil, où quelque temps après ils mettent le feu. Comme les troncs & les souches de ces grands arbres coûteroient trop de temps à débiter, ils s'épargnent en les brûlant, la peine & les frais de les transporter plus loin.

Conditions de leur société.

Les sauvages font leurs habitations de la même maniere : ils abattent tout

d'un coup les arbres, les laissant tomber pêle-mêle, au bout de cinq ou six mois, lorsqu'ils sont secs, ils y mettent le feu, & tout se consume en un instant.

Les habitans commencent par couper six ou sept toises de bois en quarré ; ensuite ils amassent les feuilles, & plantent des légumes, & c'est ce qu'ils appellent *découvrir la terre*. D'abord ils sement des pois, ensuite des patates, du manioc dont ils font de la cassave, des bananiers & des figuiers, qui dans ces premiers commencemens leur servent de nourriture. Ils plantent ces derniers dans les lieux les plus bas & les plus humides, le long des rivieres & auprès des sources ; car il n'y a guere d'habitans qui n'ait sa demeure proche d'une riviere ou d'une source.

Après avoir pourvu à la nourriture, ils bâtissent une plus grande loge, qu'ils nomment *Case* à l'imitation des Espagnols ; ils en sont eux-mêmes, ou leurs voisins, les charpentiers & les entrepreneurs ; chacun y donne son avis. Pour cela ils taillent, en fourches, trois ou quatre arbres de quinze à seize pieds de haut, qu'ils enfoncent en terre ; & sur les fourchons ils mettent une

Construction de leurs Cases.

piece de bois, qui forme le *faite*. A ſix pieds de là ils en placent de chaque côté huit autres, qui n'ont que ſix à ſept pieds de hauteur, ſur les fourchons deſquels ils poſent pareillement des pieces de bois, qu'ils nomment *Filieres*. Enfin de deux en deux pieds, ils mettent des *Travers*; c'eſt-à-dire, de nouvelles pieces de bois, qui s'accrochent par le moyen d'une cheville ſur le faite, & qui viennent tomber par l'autre bout ſur les filieres.

Quand cela eſt fait, ils amaſſent quantité de feuilles de palmier, ou de roſeaux, ou de cannes de ſucre, pour couvrir le bâtiment, & les voiſins s'aident les uns les autres. En un jour la Caſe eſt couverte, ils la ferment enſuite tout au tour avec des roſeaux ou des planches de palmier, qu'ils nomment *Paliſſades*. Autour du bâtiment ils plantent quantité de petites fourches à la hauteur de deux ou trois pieds hors de terre, ſur leſquelles ils mettent des bâtons entrelaſſés en forme de claie. Ils jettent là-deſſus des paillaſſes remplies de feuilles de bananier, & chacun a la ſienne; car c'eſt-là où couchent tous les habitans de la Caſe. Chaque lit eſt couvert d'une tente de toile blan-

che, qu'ils nomment *Pavillon*, & le tout s'appelle une *Cabane.*

La case étant construite, le maître de l'habitation donne pour récompense à ceux qui lui ont aidé, quelques flacons d'eau de vie. S'il y en a dans le pays cela ne se refuse jamais. Auprès de la case principale, ils en font encore quelque petite qui leur sert de cuisine.

Soins & occupations des Habitans.

L'habitant ainsi accommodé, est au-dessus de ses affaires, il n'a plus qu'à cultiver les vivres qu'il a plantés, & à abattre du bois pour découvrir une place où il puisse pareillement planter du tabac. Il en abat suivant le monde qu'il a pour le cultiver; car on compte un homme pour 2000 pieds de tabac. Le lieu où on le plante veut être net de toute sorte d'ordure, ou d'herbes étrangeres, & pour cela, on est obligé de sarcler tous les huit jours.

Pendant que le tabac croît, les habitans bâtissent une ou deux cases pour le mettre, à mesure qu'ils le recueillent. Ils en bâtissent aussi une autre moins grande pour le tordre & pour le serrer, en attendant la commodité de l'embarquer.

Dès qu'ils en ont une certaine quantité, ils l'envoyent en France, où ils

l'échangent pour d'autres marchandiſes propres à cultiver leurs habitations, comme haches, houes, grattoirs, couteaux, toile pour faire des ſacs à manioc, & pour les habiller. A l'égard du vin & de l'eau de vie, c'eſt la premiere choſe que ces gens-là ſongent à acheter.

Il y en a qui paſſent en France lorſqu'ils ont gagné quelque choſe ; ils achetent eux-mêmes des marchandiſes, & engagent des hommes qu'ils amenent en ce pays-là pour les ſervir, comme je l'ai dit des Boucaniers. Comme ils ſont ordinairement deux aſſociés, l'un demeure ſur l'habitation pendant que l'autre voyage. Quand ils retournent de France, ils amenent avec eux cinq ou ſix hommes ou plus, ſelon qu'ils ont le moyen de payer leurs paſſages, qui eſt de cinquante-ſix livres pour chacun.

Commerce que l'on fait des engagés.

Ils n'ont pas plutôt mis pied à terre, qu'ils conduiſent ces nouveaux-venus à l'habitation, pour les faire travailler. Ils font commerce de ces hommes les uns avec les autres, ſe les vendent pour trois ans moyennant la ſomme dont ils conviennent, & les nomment *engagés*. Si un habitant a pluſieurs engagés, il

ne travaille point; il a un commandant pour faire travailler ses gens, auquel on donne deux mille livres de tabac par an, ou une part de ce qui se fait sur l'habitation.

Traitement qu'on leur fait.

Voici de quelle maniere ces engagés sont traités. Dès que le jour commence à paroître, le commandant sifle afin que ses gens se rendent à l'ordre, il permet à ceux qui fument d'allumer leur pipe, & il les mene au travail, qui consiste à abattre du bois, ou à cultiver le tabac. Il est là avec un bâton, qu'on nomme une *Lienne*; si quelqu'un d'eux s'arrête un moment sans agir, il frappe dessus comme un maître de galere sur des forçats; malades ou non, il faut qu'ils travaillent. J'en ai vu battre quelques-uns à un tel point, qu'ils n'en sont jamais relevés. On les met dans un trou à un coin de l'habitation, & on n'en parle point davantage.

J'ai connu un habitant qui avoit un engagé malade à mourir, il le fit lever afin de tourner une meule pour aiguiser sa hache; & ce pauvre malade ne tournant point à son gré, il lui donna un coup de hache entre les deux épaules, dont il mourut deux heures après. Voilà le traitement que ces habitans font

à leurs engagés ; cependant ils ne laissent pas de passer pour indulgents, en comparaison de ceux des Antilles.

Un habitant de St. Christophe, nommé Belle-tête, qui étoit de Dieppe, faisoit gloire d'assommer un engagé qui ne travailloit pas à son gré. J'ai entendu dire à ses parens, qu'il en avoit assommé plus de trois cens, & il publioit qu'ils étoient morts de paresse. Un saint religieux lui ayant fait quelque remontrance à ce sujet, il répondit brusquement, qu'il avoit été engagé, & qu'il n'avoit pas été épargné ; qu'il étoit venu aux isles pour gagner du bien, que pourvu qu'il en gagnât, & que ses enfans allassent en carrosse, il ne se mettoit pas en peine d'aller au Diable.

Un bon homme, extrêmement pauvre, ayant appris que son fils étoit richement établi à la Guadeloupe, s'engagea à un marchand qui avoit reçu de l'argent de ce fils pour lui acheter des gens. Le marchand s'imagina qu'il rendroit un bon office au fils en lui amenant son pere, & le pere crut être à la fin de ses peines : mais il fut trompé dans son attente, car ce fils dénaturé l'envoya travailler ; & comme il n'en

faiſoit pas autant que les autres, il n'oſa à la vérité le battre ; mais il le vendit à un autre habitant, qui ſachant ce qu'il ètoit, lui donna de quoi vivre & la liberté.

Il n'eſt pas beſoin que je cite d'autre aventure que celle qui m'eſt arrivée à moi-même, pour faire connoître leur barbarie. J'ai déja dit que lorſque Meſſieurs de la compagnie occidentale abandonnerent la Tortue, je fus expoſé en vente par leur commis général qui m'acheta. Au lieu de m'employer à ce qui regardoit ma profeſſion, comme j'en étois convenu avec la compagnie ; il me condamna aux emplois les plus bas & les plus ſerviles. J'offris de lui payer tous les jours deux écus, pourvu qu'il me permit de m'occuper de ma profeſſion, il ne voulut point m'accorder cette grace.

Ce qui arrive à l'auteur étant engagé.

Un an après mon arrivée je tombai malade, & après avoir beaucoup ſouffert, lorſque je me croyois ſur le point de mourir, une ſueur me tira d'affaire ; mais à peine fus-je délivré de ce mal, que j'en reſſentis un autre auſſi cruel. C'étoit la faim, & par malheur je n'avois ni de quoi manger, ni la permiſſion d'en aller chercher : En ſorte que

j'étois contraint de vivre d'oranges ameres, qui ne commençoient qu'à nouer.

La néceſſité fit que je deſcendis du fort de la Roche, où demeuroit mon maître, à la *Baſſeterre*. J'y rencontrai un Secrétaire de Mr. le Gouverneur, qui me mena à ſa maiſon & me donna à déjeûner, avec une bouteille de vin qu'il m'obligea d'emporter. Mon maître, qui avoit vu ce qui s'étoit paſſé avec une lunette d'approche, m'enleva mon vin dès que je fus arrivé, & me fit mettre dans une baſſe-foſſe, diſant qu'il m'y feroit périr en dépit de M. le Gouverneur.

Je fus enfermé trois jours les fers aux pieds dans ce cachot plein d'immondices. Le quatrieme jour on m'ouvrit la porte, & on voulut m'obliger de dire que Mr. le Gouverneur m'avoit demandé ce que faiſoit Mr. de la Vie. Je répondis que quand je devrois périr, je ne conviendrois jamais d'une choſe qui n'étoit pas.

On me laiſſa toutefois aller, & on me commanda de défricher une terre qui étoit autour du fort de la Roche. Comme je me vis ſeul, & que je n'étois point obſervé, je quittai tout, ré-

Bonté de Mr. Ogeron envers l'auteur.

solu d'aller me plaindre à Mr. le Gouverneur; mais avant que de le faire, j'allai consulter le R. P. Marc d'Angers, capucin, qui fut touché de me voir dans l'état déplorable où j'étois. Il me mena sur le champ chez le Gouverneur, qui ordonna aux gens de sa maison d'avoir soin de moi. On me donna un bon lit, on ne me laissa manquer de rien, & en peu de jours je fus rétabli. Il ne me restoit plus d'autre mal que la crainte de retourner chez mon maître; ce qui n'arriva pas. Mr. le Gouverneur me mit avec un chirurgien célebre dans le pays, ne trouvant pas à propos de me retenir auprès de lui, & fit rendre par les mains du chirurgien à Mr. de la Vie, l'argent qu'il avoit donné pour m'acheter. Je me tirai ainsi des mains de ce méchant maître, qui ayant depuis repassé en France, a eu le front de dire à mes parens qu'il m'avoit fait tous les biens imaginables.

Le lecteur me pardonnera cette digression au sujet des engagés. Je reviens au commandant qui les fait travailler.

Travail des engagés.

Lorsqu'ils vont le matin au travail, l'un d'entr'eux a le soin de donner à manger aux porcs; car les habitans

nourriſſent là toute ſorte de beſtiaux. Il leur porte des feuilles de patates ; enſuite il fait cuire des patates, & les ayant préparées avec de la ſauce de pimentade, il appelle ſes camarades qui ſont au travail, pour déjeûner. Quand ils ont mangé, ils allument leur pipe, & chacun retourne au travail.

Celui qui a la charge de la cuiſine, met cuire des pois avec de la viande & des patates hachées en guiſe de navets. Lorſque ſon pot eſt au feu, il va travailler avec les autres ; & quand il eſt temps de dîner, il revient pour l'aprêter. Dès qu'on a dîné on retourne travailler juſqu'au ſoir ; & on ſoupe comme on a dîné ; enſuite on s'occupe à éjamber du tabac, à fendre du mahot, qui eſt une écorce d'arbre propre à lier le tabac ; ou enfin à faire de petits liens pour le prendre, & dès que minuit ſonne il eſt permis d'aller prendre ſon ſommeil.

Les fêtes & les Dimanches ils peuvent aller ſe promener. Le mauvais traitement, le chagrin & le ſcorbut font mourir beaucoup d'engagés. Si l'on n'a de la réſolution, & qu'on ne faſſe quelque exercice, on devient comme inſenſé, & l'on piqueroit un hom-

me en cet état, qu'il ne le ſentiroit pas.

Les Anglois traitent leurs engagés encore plus mal que les François; ils les retiennent pour ſept ans, au bout deſquels ils leur préſentent de l'argent pour boire, & puis les revendent pour ſept autres années. J'en ai vu qui avoient ſervi juſqu'à vingt-huit ans. Cromvel a vendu plus de dix mille Ecoſſois & Irlandois, pour les envoyer à la Barbade. Il s'en ſauva un jour un navire plein, que le courant apporta à St. Domingue; les vivres leur manquant & ne ſachant pas où ils étoient, ils périrent tous par la faim. Leurs os ſe voyent encore proche du cap Tibron, en un lieu qu'on nomme *l'Anſe aux Ibernois.*

Cromvel vend dix mille hommes; ce qu'ils deviennent.

Si j'ai fait une deſcription particuliere de quelques endroits de l'Amérique, & ſi je me ſuis arrêté ſur certaines matieres intéreſſantes qui concernent ce pays, ce n'a été que pour préparer le lecteur à entendre mieux la ſuite de cette hiſtoire. En parlant des Boucaniers, par exemple, j'ai voulu montrer que les plus célebres Aventuriers ſe forment chez eux : de maniere qu'on peut dire qu'ils font leur apprentiſſage à la campagne, dans les bois & ſur les animaux, pour faire enſuite des coups de

maître ſur les mers, dans les villes, & contre les hommes.

Quelqu'un s'étonnera peut-être de ce que tant d'Auteurs ayant écrit de l'Amérique, j'aie cru devoir en écrire encore. Il devroit plutôt s'étonner de ce qu'ayant été engagé, habitant, & Boucanier, je n'en diſe pas davantage. Cependant je me ſuis contenté de rapporter ce que j'ai vû de plus ſingulier, étant perſuadé que dans un voyage il ne s'agit pas d'en dire beaucoup; mais de dire vrai.





HISTOIRE DES AVENTURIERS *FLIBUSTIERS*,

Qui ſe ſont ſignalés dans les Indes.

✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻

SECONDE PARTIE,

Contenant la vie & les mœurs des Aventutiers-Flibuſtiers, leurs expéditions ſur les côtes de l'Amérique ; & l'hiſtoire de leurs Commandans les plus fameux.

CHAPITRE PREMIER.

L'Auteur s'embarque avec les Aventuriers. Leurs entrepriſes.

APRES avoir été quelque temps avec le chirurgien dont j'ai parlé, je lui demandai permiſſion de me mettre ſur un vaiſſeau Aventurier qui étoit prêt d'al-

ler en courſe ; ce qu'il m'accorda volontiers. C'eſt ainſi que je me trouvai parmi les Aventuriers, & je vais maintenant décrire les plus mémorables actions que je leur ai vu faire.

Les François & les Anglois ne furent pas long-temps à s'appercevoir combien étoit avantageux aux Eſpagnols l'établiſſement de la puiſſante colonie qu'ils ont dans l'Amérique. Les François ſe gliſſerent parmi eux, entreprirent divers voyages dans ces iſles déja habitées ; & ne ſe contentant pas des profits qu'ils faiſoient, unis avec cette nation, ils s'en ſéparerent dans le deſſein d'en faire de plus grands par leur induſtrie, & d'être ſeuls à les partager.

Ainſi les François & les Anglois retournés chez eux, propoſerent bientôt à leurs marchands divers moyens de s'enrichir dans ces pays. Ces deux nations équiperent quelques vaiſſeaux pour faire le même commerce que les Eſpagnols : mais ceux-ci étant les plus forts, prirent leurs vaiſſeaux. Toutefois ils ne purent pas les empêcher de répandre les colonies dans quelques iſles, & la premiere, fut celle de Saint Chriſtophe dans les Antilles. Mais quoique les François & les Anglois

Les François & les Anglois coloniſent dans les Indes.

fuſſent joints enſemble, ils ne ſe trouverent pas néanmoins en état de réſiſter aux Eſpagnols, qui les chaſſerent deux ou trois fois de leurs établiſſemens, & s'attirerent ainſi une guerre continuelle avec ces deux Nations. De-là il eſt arrivé que les Eſpagnols ont défendu généralement à tous les étrangers l'entrée de leurs ports.

Soins du Cardinal de Richelieu.

Le Cardinal de Richelieu, qui étoit alors tout puiſſant en France, & qui ne tendoit qu'à l'agrandiſſement de cette Couronne, créa une compagnie, avec ordre de peupler ces iſles. Les Anglois de leur côté en firent autant ; en ſorte que les particuliers qui avoient commencé à s'établir dans ce pays pour commercer, voyant qu'il n'y avoit plus rien à faire, abandonnerent tout, & prirent le parti de courir le bon bord, cherchant par-tout les Eſpagnols pour les piller. On les nomma *Flibuſtiers* ou *Aventuriers*.

Pierre le Grand, premier Aventurier.

Le plus célebre de ce temps-là fut un nommé *Pierre le Grand*, natif de Dieppe ; lequel ayant été quelques mois en mer ſans pouvoir rien prendre, ſe trouva en fort mauvais état au cap Tibron, ſitué à la pointe occidentale de l'iſle de St. Domingue. Son

vaiſſeau, qui étoit monté de quatre petites pieces de canon & de vingt-huit hommes, faiſoit eau de tous côtés, il manquoit de vivres, & ne ſavoit où en prendre. Il avoit découvert quelques bâtiments Eſpagnols ; mais les voyant trop forts, ſon équipage n'avoit pu ſe déterminer à les attaquer.

En cet état, pendant qu'il tenoit conſeil, celui qui étoit au haut du mât pour découvrir en mer, cria qu'il voyoit un navire ; mais qu'il paroiſſoit fort grand. Tant mieux, répondit l'équipage, la priſe en ſera meilleure. Auſſi-tôt le conſeil ceſſa, & l'on ne ſongea plus qu'à faire voile, pour donner la chaſſe au bâtiment, dont ils s'approcherent en peu de temps. En effet il leur parut ſi grand, qu'ils commencerent à chanceler, oubliant ce qu'ils venoient de réſoudre. Mais le capitaine les raſſura en leur faiſant entendre qu'il étoit ſûr de ſon coup, pourvû qu'ils vouluſſent le ſeconder. Nous n'avons, dit-il, qu'à ſauter à bord, les Eſpagnols ne ſe doutant pas qu'un vaiſſeau auſſi petit que le nôtre ait formé le deſſein de les attaquer, ne ſe ſeront point précautionnés, & par ce moyen nous nous ſaiſirons de la cham-

Résolution hardie. bre du capitaine, & des soutes aux poudres, où il faudra mettre le feu, si nous ne voyons pas le moyen de nous en rendre maîtres autrement.

Tous lui promirent avec serment qu'ils le suivroient, & qu'ils exécuteroient ponctuellement ses ordres. Cependant il ne s'y fia pas trop; car il prit des mesures secrettes avec le chirurgien qui étoit son confident. Celui-ci devoit monter à bord, le dernier, & avant que d'y monter, il avoit ordre de crever la barque d'un coup de pince de fer, afin d'obliger par là ses gens à tout entreprendre pour vaincre.

Expédient de Pierre le Grand.

Avant que d'aborder ils s'armerent chacun de deux pistolets & d'un bon coutelas, & les Espagnols au lieu de leur défendre l'abordage, les regarderent entrer indifféremment. Aussi-tôt Pierre le Grand, suivi de dix des siens, entra dans la chambre du capitaine, lui mit le pistolet sous la gorge, & lui commanda de se rendre. Cependant le reste se saisit de la sainte Barbe & de toutes les munitions : ils firent descendre les Espagnols dans le fond de calle, & ceux-ci qui ne savoient ce que c'étoit voyant ces gens dans leur navire, sans appercevoir celui qui les

avoit amenés, parce qu'il étoit déja coulé à fond, les crurent tombés des nues. Dans leur ſurpriſe ils faiſoient de ſignes de croix, ſe diſant les uns aux autres : *Jeſus ſon demonios eſtos : ceux-ci ſont des diables.*

Etonnement des Eſpagnols

Ce n'eſt pas que pour prévenir le malheur, quelques matelots qui remarquoient que ce bâtiment avançoit toujours, n'euſſent averti le capitaine de ce qui pouvoit arriver : mais le capitaine n'en tint aucun compte, ne croyant pas qu'un ſi petit bâtiment oſât l'attaquer. Il retourna dans ſa chambre jouer aux cartes, comme ſi ce n'eût été rien. On alla lui dire une ſeconde fois que le bâtiment approchoit, & qu'il avoit l'apparence d'être à des Corſaires. On lui demanda enfin s'il ne vouloit pas du moins qu'on préparât deux pieces de canon. Non, non, dit-il, qu'on prépare ſeulement le palent, & nous les guinderons. Ce palent eſt une ſorte de poulie dont on ſe ſert dans les navires pour guinder les marchandiſes à bord.

Négligence & rodomontade du Capitaine Eſpagnol.

Ainſi le capitaine ne reconnut ſa faute que quand il ſe vit le piſtolet ſous la gorge, & qu'il fallut rendre ſon navire à ce miſérable qu'il prétendoit

guinder dans ſon bord. Le ſieur le Grand, & tous ſes compagnons de mer virent en peu de temps leur fortune bien changée; car au-lieu d'une méchante barque, qui couloit preſque à fond & manquoit de tout, ils ſe trouverent en poſſeſſion d'un navire de cinquante - quatre pieces de canon, dont la plupart étoient de bronze, avec quantité de vivres, de rafraîchiſſemens, de munitions & des richeſſes immenſes. C'étoit le Vice-Admiral des Galions d'Eſpagne, égaré de ſa flotte.

Dès que nos Aventuriers ſe furent rendus maîtres de ce vaiſſeau, ils mirent à terre ceux qui le montoient, dans l'iſle de St. Domingue dont ils étoient fort proches, & garderent ſeulement quelques matelots, qui leur étoient néceſſaires pour conduire ce bâtiment en Europe, où ils arriverent heureuſement, & où le ſieur le Grand eſt demeuré, ſans ſe ſoucier davantage de retourner en Amérique.

Cette belle & riche priſe fit grand bruit par-tout, & donna occaſion à pluſieurs particuliers d'équiper des vaiſſeaux pour faire des courſes. D'un autre côté les Eſpagnols ayant pris plus de ſoin de ſe tenir ſur leurs gardes, un

un assez petit nombre d'Aventuriers y gagnerent, plusieurs y perdirent, & furent obligés, comme je l'ai déja dit, de se réduire à la colonie; parce que leurs bâtimens devenant vieux, étoient de trop grand entretien, & qu'ils n'en pouvoient faire venir de France sans une dépense excessive, à quoi il leur étoit impossible de subvenir. D'autres qui ne pouvoient se passer de cette vie, chercherent le moyen d'avoir des bâtimens qui ne leur coûtassent rien.

Cet expédient leur a si bien réussi, & leur nombre s'est tellement augmenté avec leur valeur, qu'ils font tous les jours des exploits inouis contre les Espagnols. Comme ils sont braves, déterminés & intrépides, il n'y a ni fatigues, ni dangers qui les arrêtent dans leurs courses; au milieu du combat ils ne songent qu'aux ennemis & à la victoire, presque toujours pourtant dans l'espoir du gain, & rarement en vue de la gloire. Ils n'ont point de pays certain, leur patrie est le lieu où ils trouvent de quoi s'enrichir, leur valeur est leur héritage. Ils sont tout-à-fait singuliers dans leur piété; car ils prient Dieu avec autant de dévotion, lorsqu'ils vont ravir le bien

Caractere des Aventuriers en général.

d'autrui, que s'ils le prioient de conſerver le leur. Ce qu'il y a de plus précieux dans le monde ne leur coûte qu'à prendre, & quand ils l'ont pris, ils penſent qu'il leur appartient légitimement, & l'emploient auſſi mal qu'ils l'ont acquis; puiſqu'ils prennent avec violence, & répandent avec profuſion.

Le ſuccès de leurs entrepriſes ſemble juſtifier leur témérité; mais rien ne peut excuſer leur barbarie, & il ſeroit à ſouhaiter qu'ils fuſſent auſſi exacts à garder les loix qui maintiennent le bon ordre parmi les autres hommes, qu'ils ſont fideles à obſerver celles qu'ils établiſſent entr'eux. Cependant ils ne peuvent ſouffrir la miſere, & ne mettent point aſſez à profit leur bonheur. Ils s'abandonnent auſſi volontiers au travail qu'aux plaiſirs; également endurcis à l'un & ſenſibles à l'autre, ils paſſent en un moment dans les conditions les plus oppoſées: on les voit, tantôt riches, tantôt pauvres, tantôt maîtres, tantôt eſclaves, ſans ſe laiſſer abattre par leurs malheurs, ni ſavoir profiter de leur proſpérité.

Voilà en général ce que l'on peut dire des aventuriers. Voyons maintenant de quelle maniere ils ſe gouver-

nent en particulier, & des expédients dont ils ſe ſont ſervis, & ſe ſervent encore tous les jours pour avoir des bâtimens.

CHAPITRE II.

Particularités des Aventuriers ou Flibuſtiers dans leurs courſes : Côtes qu'ils fréquentent : Chaſſe-partie qu'ils font entr'eux : Leur maniere de vivre.

COMBIEN voit-on de perſonnes capables des plus hautes entrepriſes, languir dans l'oiſiveté faute d'avoir les choſes néceſſaires pour les exécuter. Il n'en eſt pas de même des Flibuſtiers, leur génie ſupplée au défaut de leurs facultés, ils ne manquent jamais d'inventions pour trouver des munitions de guerre & de bouche. Voici comment ils s'y prennent pour avoir des bâtimens.

Ils s'aſſocient quinze ou vingt enſemble, tous bien armés d'un fuſil de quatre pieds de canon, tirant une balle de ſeize à la livre, & ordinairement d'un piſtolet ou deux à la ceinture,

tirant une balle de vingt à vingt-quatre à la livre; avec cela ils ont un bon sabre ou coutelas. La société étant formée, ils choisissent un d'entr'eux pour chef, & s'embarquent sur un canot, qui est une petite nasselle d'une seule piece, faite du tronc d'un arbre, qu'ils achetent ensemble, à moins que celui qui est le chef ne l'achete lui seul, à condition que le premier bâtiment qu'ils prendront, sera à lui en propre. Ils amassent quelques vivres pour subsister depuis l'endroit d'où ils partent, jusqu'au lieu où ils savent qu'ils en trouveront, & ne portent pour toutes hardes qu'une chemise ou deux, & un caleçon. Dans cet équipage ils vont se présenter devant quelque riviere ou port Espagnol, d'où ils prévoyent qu'il doit sortir des barques, & dès qu'ils en découvrent quelques-unes, ils sautent à bord, & s'en rendent les maîtres. Ils n'en prennent point sans y trouver des vivres & des marchandises que les Espagnols négocient entr'eux, & moyennant cela ils s'accommodent, & trouvent de quoi se vêtir.

Moyen des Aventuriers pour avoir des Vaisseaux & des vivres.

Si la barque n'est pas en bon état, ils vont la carener dans quelque petite isle, qu'ils nomment *Caye*, & ils se-

ſervent des Eſpagnols qu'ils y trouvent pour faire cet ouvrage ; car ils ne travaillent que le moins qu'ils peuvent. Pendant que les Eſpagnols raccommodent la barque, les Flibuſtiers ſe réjouiſſent de ce qu'ils y ont trouvé, & en partagent les marchandiſes également. Lorſqu'elle eſt en état, ils laiſſent aller leurs priſonniers, & retiennent les Eſclaves s'il y en a. S'il n'y en a point, ils gardent un Eſpagnol pour faire la cuiſine ; après quoi ils aſſemblent leurs camarades, afin de fournir leur équipage & d'aller en courſe. Quand ils ſe trouvent trente ou quarante, ſelon le nombre qu'ils ont concerté & la grandeur de leur barque, ils penſent à l'avitailler, & ils le font ſans débourſer d'argent. Pour cela ils vont en certains lieux épier les Eſpagnols, qui ont des Coraux ou parcs pleins de porcs, ils forcent ceux qu'ils peuvent ſurprendre, à leur apporter deux ou trois cens porcs gras, plus ou moins, ſelon qu'ils en ont beſoin ; & ſur leur refus ils les pendent, après leur avoir fait ſouffrir mille cruautés.

Pendant que les uns ſalent ces porcs, les autres amaſſent du bois & de l'eau pour le voyage, & tous étant convenus

d'une commune voix du port où ils iront, ils font un accord, qu'ils nomment entr'eux *Chaſſe-partie* pour régler ce qui doit revenir au capitaine, au chirurgien & aux eſtropiés, chacun ſelon la grandeur de ſon mal. L'équipage choiſit cinq ou ſix des principaux avec le chef ou capitaine, pour faire cet accord, qui contient les articles ſuivans.

Chaſſe-partie entre les Flibuſtiers.

1. En cas que le bâtiment ſoit commun à tout l'équipage, on ſtipule qu'ils donneront au capitaine le premier bâtiment qui ſera pris, & ſon lot comme aux autres ; mais ſi le bâtiment appartient au capitaine, on ſpécifie qu'il aura le premier qui ſera pris, avec deux lots, & qu'il ſera obligé de brûler le plus méchant des deux, ou celui qu'il monte, ou celui qu'on aura pris ; & en cas que le bâtiment qui appartient à leur chef ſoit perdu, l'équipage ſera obligé de demeurer avec lui, auſſi longtemps qu'il faudra, pour en avoir un autre.

2. Le chirurgien a deux cens écus pour ſon coffre de médicamens, ſoit qu'on faſſe quelque priſe ou non, & outre cela ſi on en fait une, il a un lot comme les autres. Si on ne le ſatisfait

pas en argent, on lui donne deux esclaves.

3. Les autres officiers sont tous également partagés, à moins que quelqu'un ne se soit signalé : en ce cas on lui donne d'un commun consentement une récompense.

4. Celui qui découvre la prise qu'on fait a cent écus.

5. Pour la perte d'un œil, cent écus ou un esclave.

6. Pour la perte des deux, six cens écus ou six esclaves.

7. Pour la perte de la main droite ou du bras droit, deux cens écus ou deux esclaves.

8. Pour la perte des deux, six cens écus ou six esclaves.

9. Pour la perte d'un doigt ou d'une oreille, cent écus ou un esclave.

10. Pour la perte d'un pied ou d'une jambe, deux cens écus ou deux esclaves.

11. Pour la perte des deux, six cens écus ou six esclaves.

12. Lorsqu'un Flibustier a une plaie dans le corps, qui l'oblige de porter une canulle, on lui donne deux cens écus ou deux esclaves.

13. Si quelqu'un n'a pas perdu entiérement un membre, & qu'il soit sim-

plement privé de l'action, il ne laiſſe pas d'être recompenſé comme s'il l'avoit perdu tout-à-fait. Ajoutez à cela, qu'il eſt au choix des eſtropiés de prendre de l'argent ou des eſclaves, pourvu qu'il y en ait.

La chaſſe-partie étant ainſi arrêtée, elle eſt ſignée des capitaines & des principaux qui ont été choiſis pour la faire: Enſuite tous ceux de l'équipage s'aſſocient deux à deux, afin de ſe ſolliciter l'un l'autre, en cas qu'ils ſoient bleſſés ou qu'ils tombent malades. Pour cet effet ils paſſent un écrit ſous ſeing privé, en forme de teſtament, par lequel, s'il arrive que l'un des deux meure, il laiſſe à l'autre le pouvoir de s'emparer de tout ce qu'il a. Quelquefois ces accords durent toujours entr'eux, & quelquefois auſſi ce n'eſt que pour le temps du voyage.

Leur maniere de teſter.

Côtes qu'ils fréquentent.

Tout étant ainſi diſpoſé, ils partent; les côtes qu'ils fréquentent ordinairement, ſont celles de *Caraco*, de *Carthagene*, de *Nicarague*, &c. leſquelles ont pluſieurs ports où il vient ſouvent des navires Eſpagnoles. A *Caraco*, les ports où ils attendent l'occaſion ſont *Comana*, *Comanagote*, *Coro*, & *Maracaïbo*. A *Carthagene la Rancheria*, *Ste*.

Marthe & Porto bello. Et à la côte de *Nicarague*, l'entrée du *Lagon* du même nom. A celle de *Campêche*, la ville du même nom. A l'isle de *Cuba*, la ville de *St. Jago*, & celle de *St. Christophe de la Havana*, où il entre fort souvent des bâtimens. Pour ce qui est des *Honduras*, il n'y a qu'une saison de l'année où l'on puisse attendre la parache; mais comme ce n'est pas une chose bien sûre, ils n'y vont que rarement. Les plus riches prises qui se fassent en tous ces endroits, sont les bâtimens qui viennent de la nouvelle Espagne par Maracaïbo, où l'on trafique le cacao, dont se fait le chocolat. Si on les prend lorsqu'ils y vont, on leur enleve leur argent; si c'est à leur retour, on profite de tout leur cacao. Pour cela on les épie à la sortie du *cap de saint Antoine* & de celui de *Catoche*, ou au *cap de Corientes*, qu'ils sont toujours obligés de venir reconnoître.

A l'égard des prises qu'on fait à la côte de *Caraco*, ce sont des bâtimens qui viennent d'Espagne, chargés de toutes sortes de dentelles & d'autres manufactures.

Ceux qu'on prend au sortir de la *Havane* sont des bâtimens chargés d'ar-

gent & de marchandises pour l'Espagne, comme cuirs, bois de Campêche, cacao & tabac. Ceux qui partent de Carthagene sont ordinairement des vaisseaux qui vont négocier en plusieurs petites places, où ceux de la flotte d'Espagne ne touchent point.

Pendant que les Aventuriers sont en mer, ils vivent dans une grande amitié les uns avec les autres, & ils s'appellent tous, *Freres de la Côte*; ils nomment leur fusil leur *arme*. Quand deux d'entr'eux rencontrent une belle femme, pour éviter la contestation qu'elle feroit naitre, ils jettent à croix pile à qui l'épousera. Celui que le sort favorise l'épouse, ensuite ils couchent alternativement avec elle. Cela s'appelle *Matelotage*.

Maniere dont ils vivent entre eux.

Tant qu'ils ont de quoi, ils se traitent humainement, chacun fait son devoir sans murmurer, & sans dire j'en fais plus que celui-là. Le matin sur les dix heures, le cuisinier met la chaudiere sur le feu pour cuire de la viande salée, dans l'eau douce, ou au défaut de celle-ci, dans l'eau de mer. En même temps il fait bouillir du gros mil battu, jusqu'à ce qu'il devienne épais comme du ris cuit; il prend la graisse de la

chaudiere à la viande pour la mettre dans ce mil, & dès que cela eſt fait, il ſert le tout dans des plats. L'équipage s'aſſemble au nombre de ſept pour chaque plat. Le capitaine & le cuiſinier ſont ici ſujets à la loi générale ; c'eſt-à-dire, que s'il arrivoit qu'ils euſſent un plat meilleur que les autres, le premier venu eſt en droit de le prendre & de mettre le ſien à la place ; & il en eſt de même d'un officier. Cependant malgré cela, un capitaine Aventurier ſera plus conſidéré qu'aucun capitaine de guerre ſur navire du Roi.

Car les Aventuriers lui obéiſſent très-exactement, dès le moment qu'ils l'ont élu. Mais s'il arrive qu'il leur déplaiſe, ils conviennent entr'eux de le laiſſer dans une iſle déſerte, avec ſon arme, ſes piſtolets & ſon ſabre ; & ſept ou huit mois après, s'ils en ont beſoin, ils vont voir s'il eſt encore en vie.

On fait ordinairement deux repas par jour ſur les vaiſſeaux Aventuriers, quand il y a aſſez de vivres ; ſinon on n'en fait qu'un. On prie Dieu à l'entrée du repas. Les François, comme catholiques, diſent le cantique de Zacharie, le *Magnificat* & le *Miſerere*. Les Anglois, comme prétendus réformés,

lisent un chapitre de la Bible ou du Nouveau Testament, & récitent des Pseaumes.

Dans ce moment ils édifient; mais leur aveuglement est insupportable, comme nous l'allons voir dans la suite de leurs mœurs, quand ils demandent à Dieu le succès d'une entreprise qui l'offense.

CHAPITRE III.

Conduite des Aventuriers pour la prise d'un vaisseau. Partage du butin. Droit du Gouverneur qui leur a donné la commission. Isles où ils vont se carener.

LORSQUE les Aventuriers découvrent quelque vaisseau, il lui donnent aussitôt la chasse pour le reconnoître : On dispose le canon, chacun prépare ses armes & sa poudre, dont il est toujours le maître & le gardien. Pour ce qui est de la poudre à canon, elle s'achete aux dépens de tout l'équipage; quelquefois le capitaine l'avance, & si on l'a prise sur quelque vaisseau ennemi, l'équipage est exempt d'en rien

payer. Lors donc qu'ils découvrent quelque vaisseau, s'il est Espagnol, on fait la priere comme dans la plus juste guerre du monde, & on demande à Dieu avec ardeur de remporter la victoire, & de trouver de l'argent; après cela chacun se couche le ventre sur le tillac, & il n'y a que celui qui conduit le navire qui soit debout, & qui agisse avec deux ou trois autres pour gouverner les voiles. De cette maniere on se met à bord du navire Espagnol, sans se mettre en peine s'il tire ou non; desorte qu'en moins d'une heure on voit un batiment changer de maître.

Lorsque le bâtiment est rendu, on songe à solliciter les blessés des deux partis, & à mettre les ennemis à terre; & si le navire est riche & qu'il vaille la peine d'être conservé, on se rend dans le lieu ordinaire de retraite; qui est pour les Anglois l'isle de la Jamaïque, & pour les François celle de la Tortue. On met sur le vaisseau pris un tiers de l'Equipage, & personne n'a le privilege de commander à qui que ce soit d'y aller. On peut encore moins le faire de son propre chef; mais on tire au sort, & celui sur lequel il tombe ne peut s'en dispenser, quand même il y sentiroit de

la répugnance si ce n'est à cause de maladie ou d'incommodité, auquel cas son matelot ou son associé doit prendre sa place.

Quand on est arrivé au lieu de retraite, on paie les droits de la commission au gouverneur, ensuite le chirurgien, les estropiés & le capitaine, s'il a déboursé quelque chose pour l'équipage. Après quoi, avant que de rien partager, on oblige tous ceux de l'équipage d'apporter ce qu'ils auroient pu mettre de côté, jusqu'à la valeur de cinq sols; & pour cela on leur fait mettre la main sur le nouveau testament, & jurer qu'ils n'ont rien détourné. Si quelqu'un étoit surpris dans un faux serment, il perdroit son voyage, qui iroit au profit des autres, ou on en feroit un don à quelque chapelle. De plus on donne à chacun sa part de l'argent monnoyé; & pour celui qui est fabriqué aussi-bien que les pierreries, on les vend à l'encan au plus offrant, & l'argent qui en provient est encore partagé. On en fait autant à l'égard des hardes & des marchandises, ensuite on divise l'équipage en plusieurs classes de six ou de dix hommes, selon qu'il est plus ou moins nombreux. Après quoi

on fait autant de lots qu'il y a classes, & chaque classe, sans se faire connoître, donne sa marque à une personne qui les jette toutes indistinctement sur les différens lots. Enfin chaque lot est repartagé en autant d'autres lots qu'il y a d'hommes.

Le butin étant ainsi séparé, le capitaine garde son navire, s'il veut, & personne ne retourne que tout ne soit consumé ; ce qui ne dure que très-peu de temps, car le jeu, la bonne chere, & les autres débauches ne manquent point.

J'en rapporterai ici une histoire remarquable. Un nommé Vent-en-panne, François de nation, & fort adonné au jeu, perdit un jour tout son voyage, qui valoit environ cinq cens écus, sans compter près de cent pistoles qu'il avoit emprunté à ses camarades. Ceux-ci ne voulant plus lui prêter, le réduisirent à servir les joueurs. Ayant gagné à ce métier plus de cinquante écus, il recommença à jouer, & gagna environ douze mille écus. Il paya ses dettes, résolut de ne plus jouer, & s'embarqua sur un navire Anglois qui alloit à la Barbade, & de là en Angleterre. A la Barbade il se trouva avec un

riche Juif, & n'ayant pu résister à la tentation du jeu, il lui gagna treize cens écus en argent monnoyé, cent mille livres de sucre qui étoient déja embarquées dans un navire prêt à faire voile pour l'Angleterre. Outre cela il lui gagna un moulin à sucre, avec soixante esclaves. Le Juif ayant fait cette perte, le pria de lui permettre d'aller querir quelque argent qu'il avoit chez un ami; ce que Vent-en-pane lui accorda, plus par envie de jouer, que par générosité. Le Juif revint avec quinze cens Jacobus d'or, qui tenterent le malheureux Joueur, & lui firent reperdre tout ce qu'il avoit gagné; c'est-à-dire, bien près de cent mille écus, outre son habit, que le Juif lui rendit, lui donnant encore de quoi le conduire à l'isle de la Tortue; car avec son argent il perdit l'envie d'aller en Angleterre. Cependant il retourna en course, où il gagna encore six ou 7000. écus. Monsieur d'Ogeron l'envoya en France avec une lettre de change pour recouvrer cette somme. Il l'employa en marchandises; mais en repassant aux isles il fut tué dans le voyage, son vaisseau ayant été attaqué par deux frégates Ostendoises.

C'est ainsi que les Aventuriers passent

leur vie ; lorsqu'ils n'ont plus d'argent ils retournent en course, quelquefois à peine leur reste-t-il de quoi acheter de la poudre & du plomb : Il y en a beaucoup qui demeurent redevables aux cabaretiers. Quand il vient des navires de France, & parmi ces navires le vaisseau de quelque Aventurier, ils y trouvent leur profit, à cause de la dépense excessive de l'Aventurier, à qui rien ne coûte, jusqu'à ce qu'il n'ait plus d'argent ni de crédit ; car alors il se rembarque sans inquiétude, & il ne pense qu'à aller carener son bâtiment quelque part.

Isles où les Flibustiers vont carener leurs bâtimens.

Les lieux que les Flibustiers ont pour cela sont à la bande du sud de l'isle de Cuba, de petites isles que l'on nomme *les Cayes de sud.* Ils mettent le bâtiment à la côte, ils se divertissent & ne mangent que de la chair de Tortue, qui est très-bonne, & qui leur fait évacuer toutes les mauvaises humeurs qu'ils ont amassées pendant leurs débauches. S'ils n'arrêtent pas là, ils vont dans les Honduras, où ils trouvent tout à souhait, & entr'autres des femmes Indiennes tant qu'ils en veulent. Ils vont encore dans *Boca del Tauro*, à la côte de *Castilla del oro*,

ou dans l'isle d'or, à celle de *Carthagene*, de *St. Domingo*, à cent autres lieux trop longs à nommer, qu'on verra dans la carte que j'ai fait graver à la tête de ce volume, & à laquelle les navigateurs peuvent se fier en toute sûreté.

Après s'être bien divertis, & rétabli à loisir leur bâtiment & leur santé, ils se proposent un voyage, & l'exécutent de la maniere que je l'ai dit. Voilà ce que j'avois à dire touchant les mœurs & la conduite des Aventuriers. Il ne me reste plus qu'à parler de leurs actions en particulier, & je le ferai dans la suite le plus amplement qu'il me sera possible.

CHAPITRE IV.

Histoire de Pierre Franc & de Barthelemi, Aventuriers-Flibustiers.

PIERRE FRANC, natif de Dunkerque, ayant monté un petit Brigantin avec vingt-six de ses camarades, fut croiser devant *le cap de la Vella*, afin d'attendre quelques navires marchands qui devoient passer par-là, ve-

nant de *Maracaïbo*, & allant à *Campêche.* Il y fut plus long-temps qu'il ne s'étoit proposé, sans pouvoir rien prendre ; ensorte que le peu de vivres qu'il avoit étoit presque consommé, & son bâtiment incapable de tenir la mer.

Dessein de Pierre Franc, Aventurier.

Dans cet état il proposa à son équipage d'aller à la *Riviere de la Hache*, où il y a une pêcherie de perles, que les Espagnols appellent la *Rancheria.* Ils y viennent tous les ans de Carthagene avec dix ou douze barques accompagnées d'un navire de guerre, nommé *Armadilla*, qui porte 24 pieces de canon, & deux cens hommes. Cette pêcherie de perles se fait ordinairement depuis le mois d'octobre jusqu'au mois de mars ; car pendant ce temps les vents du nord qui causent de grands courans, ne sont pas si forts. Chaque barque de pêcheurs a deux ou trois Esclaves qui plongent pour pêcher les huitres où se trouvent les perles. Ces Esclaves ne durent que très-peu, à cause du grand effort qu'ils font en plongeant, demeurant quelquefois plus d'un quart-d'heure au fond de l'eau ; ce qui fait que la plus grande partie sont rompus, quoiqu'ils portent des bandages pour prévenir le mal. Entre

Barque perliere.

toutes les barques, il y en a une qu'on nomme *la Capitana*. Celle-ci est supérieure à toutes les autres, qui sont obligées d'apporter le soir ce qu'elles ont pêché pendant le jour, afin qu'il ne se fasse point de tromperie. Le navire de guerre n'a d'autre soin que de veiller à leur conservation contre les invasions des Aventuriers. C'étoient ces barques que Pierre-Franc avoit dessein d'attaquer : il vouloit se rendre maître de la Capitana, l'enlever même à la vue de toutes les autres.

Le matin il approcha de cette petite flotte, qui se mit sur ses gardes, jugeant bien que c'étoit un écumeur de mer. Mais comme il se tenoit toujours au large, ils crurent qu'il n'osoit approcher. Néanmoins on ne laissa pas d'envoyer de chaque barque trois hommes. de renfort sur la Capitana, ce que notre Aventurier remarqua : si bien que quand la nuit fut venue, il l'alla attaquer, & dans une demi-heure il s'en rendit le maître, & ne perdit que quatre hommes.

Pierre Franc se rend maître de la Capitane.

Il se voyoit bien maître de la barque & de cinquante hommes qui étoient dessus, dont une partie néanmoins étoient déja morts ou blessés ;

mais son bâtiment qui ne valoit rien étoit déja coulé à fond, parce qu'il ne l'avoit tenu sur l'eau qu'à force de pompes, & il ne voyoit aucun moyen de pouvoir disputer son bord encore une fois au navire de guerre qui vint fondre sur lui; car il ne lui restoit que 21 hommes. Il s'avisa donc d'une feinte pour tâcher d'échapper. La nuit étoit assez obscure, & le vent très-fort. Lorsqu'il vit que le navire Espagnol approchoit, il fit mettre tous ses Espagnols à bas, & leur défendit de rien dire sous peine de la vie, puis il commença à crier en Espagnol au navire de guerre : *Victoire, victoire, le Ladron qui avoit voulu nous prendre est pris*; car c'est ainsi qu'ils nomment les Aventuriers. Le navire de guerre entendant cette voix qui parloit fort bon Espagnol, accompagnée d'un hurlement, que notre Aventurier fit faire à ses gens qui crioient *Victoria, Victoria*, crut véritablement que la barque perliere avoit pris le Corsaire, il se contenta de dire, que dès qu'il seroit jour il enverroit querir ces voleurs, & qu'en attendant il falloit veiller sur eux toute la nuit. Pierre Franc répondit qu'il n'y avoit rien à craindre, que

Comment il s'échappe d'un Vaisseau de guerre, & en est pris à la fin.

ſes gens avoient preſque tout tué.

Le navire de guerre fut ſatisfait de cela. Cependant notre Aventurier mit à la voile le plus adroitement qu'il put. Mais il ne fut pas à demie-lieue de la flotte que le vent ceſſa, & qu'il fut pris du calme, qui le tint-là juſqu'au lendemain. Les Eſpagnols l'appercevant, mirent auſſi-tôt à la voile pour courir après lui. Comme le calme étoit grand, ils ne pouvoient pas faire diligence. Sur le ſoir le vent devint plus fort; il ſentit renaître ſon eſpérance, & pouſſa à toutes voiles pour échapper. Le navire de guerre le pourſuivit long-temps ſans gagner beaucoup d'avantage ſur lui : mais le vent redoublant, il mit autant de voiles qu'il en pouvoit porter. L'Aventurier laiſſa toutes celles qu'il avoit, & ne pouvant pas en ſoutenir autant que l'autre, ſon grand mât caſſa par la trop grande charge de ſon hunier. Malgré cela il ne perdit pas courage : Il avoit enfermé les Eſpagnols dans le fond de calle, & cloué les eſcoutilles. L'eſcoutille eſt une trape qui ferme les ouvertures des ponts d'un navire. Il fit mettre ſes gens en défenſe, croyant échapper à la faveur de la nuit; mais

enfin le grand navire l'approcha de ſi près, qu'il fut contraint de compoſer. Il ne ſe rendit qu'à condition qu'on lui donneroit quartier, à lui & aux ſiens, & qu'on ne leur feroit porter ni pierre, ni chaux ; car c'eſt ainſi que les Eſpagnols en uſent lorſqu'ils prennent ces ſortes de gens ; ils les tiennent deux ou trois ans dans les fortereſſes qu'ils bâtiſſent, & les employent au ſervice des maçons. Tout ce que Pierre-Franc demanda lui fut accordé.

Dès que les Eſpagnols furent maîtres des Aventuriers, ils oublierent ce qu'ils leur avoient promis, & les voulurent tous paſſer au fil de l'épée ; mais il s'en trouva de raiſonnables, qui repréſenterent qu'il étoit indigne d'un Eſpagnol de ne pas tenir ſa parole : en ſorte qu'on ſe contenta de les lier, & de les mettre à fond de calle, comme ils avoient mis les Eſpagnols dans la barque perliere. Lorſqu'ils furent arrivés à Carthagene, on mena les Aventuriers devant le Gouverneur, à qui quelques Eſpagnols trop paſſionnés repréſenterent qu'il falloit pendre ces gens-là, ſi on ne vouloit pas qu'ils ſe rendiſſent les maîtres du nouveau

monde. Ils ajouterent qu'ils avoient tué un Alferez qui valoit mieux que toute la France. Le gouverneur se contenta de les faire travailler au Bastion de *St. Francisco* de la ville de Carthagene.

Après avoir servi deux ans en qualité de manœuvres, sans autre paiement qu'un peu de nourriture, ils obtinrent enfin du gouverneur, qu'on les enverroit en Espagne, où, lorsqu'ils furent arrivés, ils chercherent l'occasion de repasser en France, & de là en Amérique, pour se dédommager sur les Espagnols de la perte de leur salaire

Une autre histoire que je vais rapporter n'est pas moins tragique, ni moins digne de remarque que les précédentes. *Barthelemi*, Portugais de nation, arma une petite barque à l'isle de la Jamaïque, & la monta lui-même. Il avoit trente hommes & quatre petites pieces de canon, tirant chacune trois livres de balle. Etant sorti du port de la Jamaïque avec un bon vent, & à dessein d'aller croiser devant le cap de *Corientes*, qui est une pointe au sud-ouest de l'isle de *Cuba*, que les navires qui viennent de Caraco ou de

de Carthagene, & qui veulent aller à Campêche, ou à la Havane, viennent ordinairement reconnoître. Il ne fut pas long-temps sans découvrir un navire qui avoit assez belle apparence, & qui paroissoit même être trop fort pour lui. Il consulta son équipage pour savoir ce qu'il y avoit à faire. Tous lui dirent qu'ils étoient résolus de faire ce qu'il voudroit, puisqu'il ne falloit point perdre d'occasion, & qu'il étoit impossible d'avoir quelque chose sans beaucoup risquer. Là dessus ils se préparerent tous, & donnerent la chasse à ce navire, qui n'en fut pas fort alarmé, car il les attendoit.

Barthelemi découvre un vaisseau, & lui donne la chasse.

Quand les navires Espagnols viennent en ce lieu-là, ils sont toujours sur leurs gardes, comme le sont les navires de l'Europe qui passent le cap de St. Vincent, à cause des Turcs qui y croisent ordinairement.

Notre Aventurier ne fut pas plutôt à la portée du canon de ce navire Espagnol, qu'il essuya toute sa volée, sans néanmoins en recevoir beaucoup de mal. Il n'y répondit rien; mais il fut tout d'un coup à bord. Les Espagnols qui étoient forts se défendirent, il fallut se battre. Comme les Aventu-

riers sont extrêmement adroits à tirer, ils quitterent les côtés du vaisseau ; se mirent derriere, & commencerent à faire feu : ils ne tirerent pas un coup sans tuer quelqu'un, si-bien qu'en quatre ou cinq heures ils mirent l'Espagnol hors d'état de résister.

Alors ils tenterent une seconde fois de monter à bord ; ce qui leur réussit. Ils se rendirent maîtres du navire avec perte de dix hommes seulement, & de quatre blessés ; en sorte qu'ils n'étoient plus que quinze avec le chirurgien, pour gouverner ce navire, qu'ils trouverent monté de vingt pieces de canon, & de soixante-dix hommes, dont il ne restoit plus que quarante en vie, la plus grande partie blessés & hors de combat. Ils jetterent les morts dans la mer, & mirent les sains & les blessés dans leur barque, qu'ils leur donnerent pour retourner chez eux ; après quoi ils se mirent à raccommoder les cordages & les voiles, & à compter le butin qu'ils avoient fait. Ils trouverent soixante-quinze mille écus, & cent vingt mille livres de cacao, qui pouvoient encore valoir cinquante mille écus.

Barthelemi attaqué

Après avoir mis le navire en état de

naviguer, ils firent route pour l'iſle de la Jamaïque ; mais un vent contraire, qui ne leur rendit pas le courant plus favorable, les obligea de relâcher au cap de ſaint Antoine, qui eſt la pointe occidentale de l'iſle de Cuba, où ils prirent de l'eau, dont ils avoient beſoin. Le mauvais tems paſſé, ils remirent à la voile.

par ttois vaiſſeaux.& mené à Campèche.

Quelque temps après ils apperçurent trois navires qui leur donnoient la chaſſe, & le leur extrêmement chargé ne put pas les ſauver du danger. C'étoit des navires Eſpagnols, armés moitié en guerre, & moitié en marchandiſe, & il fallut que notre Aventurier ſe rendît à eux ; il fut fait priſonnier lui & tous ſes gens.

Comme il parloit Eſpagnol, il s'adreſſa au capitaine du vaiſſeau ſur lequel on l'avoit mis. Il en fut fort bien traité ; on le mena avec tout ſon équipage & ſon butin, en la ville de Saint Franciſco de Campêche, qui eſt une ville maritime de la Peninſule de *Jucatan*, où chacun félicita le capitaine Eſpagnol d'avoir fait une ſi belle priſe. Mais un marchand qui étoit de ce nombre, ayant reconnu Barthelemi, le demanda pour le met-

tre entre les mains de la Justice, l'accusant d'avoir fait lui seul plus de mal aux Espagnols que tous les autres Aventuriers ensemble. Et sur le refus qu'en fit le capitaine, il alla au gouverneur, qui le demanda au nom du Roi. Le capitaine obligé de livrer son prisonnier, pria en sa faveur, mais inutilement : on se saisit de sa personne, & ne le croyant pas en sûreté dans la ville, parce qu'il étoit subtil, on l'envoya sur un navire les fers aux pieds & aux mains. Il y demeura quelque temps sans savoir ce qu'on vouloit faire de lui. Enfin quelques Espagnols lui dirent que le gouverneur avoit résolu de le faire pendre. Ce qui l'effraya tellement, qu'il imagina tous les moyens possibles pour échapper.

Il trouve le secret de rompre ses chaînes, & de se sauver.

Il trouva le secret de rompre ses fers, & prit deux gerres, qu'on nomme potiches, les boucha bien, & les attacha avec deux cordes à ses côtés; de cette sorte il se laissa doucement couler à l'eau, après avoir tué la sentinelle qui le gardoit; & comme la nuit étoit obscure il eut le temps de nager jusqu'à terre, où étant arrivé il alla se cacher dans le bois. Il eut la prudence de ne pas marcher dès qu'il fut à

terre, de peur d'être découvert : au contraire il monta une riviere qui étoit bordée de halliers fort épais, & ſe cacha dans l'eau trois jours & trois nuits; afin que ſi on venoit à le chaſſer avec des chiens, ſelon la coutume des Eſpagnols, il n'eût rien à craindre.

Quand il ſe crut hors de danger, il alla un ſoir vers le bord de la mer, & ſe mit en marche pour arriver au *Golphe de Triſte*, où toute l'année il ſe rencontre des Aventuriers. Cependant, il en étoit à trente lieues, & il ne pouvoit faire ce chemin par terre ſans un grand péril. Outre les bêtes ſauvages dont il pouvoit être attaqué, il falloit paſſer à la nage pluſieurs rivieres pleines de crocodiles & de requins. Pour éviter la rencontre de tous ces monſtres, lorſqu'il ſe préſentoit quelque riviere à traverſer, il jettoit auparavant quantité de pierres par terre ou dans l'eau, & de cette maniere il les épouvantoit. A moitié chemin il fut obligé de faire cinq ou ſix lieues ſur des arbres que l'on appelle *Mangles*, ſans mettre pied à terre. Enfin il arriva au golfe de *Triſte*, en douze jours, pendant leſquels il ne mangea que des coquillages crus, qu'il

Son arrivée à Triſte, & la rencontre qu'il y fait.

rencontroit sur le bord de la mer. Il fut encore assez heureux pour y trouver des Aventuriers de sa connoissance, François & Anglois, à qui il conta ce qui lui étoit arrivé, & leur proposa le moyen d'avoir un navire pour aller en course; car alors ils n'avoient que des canots.

Il leur dit qu'il falloit aller dix à douze hommes dans un de leurs canots, & de nuit le long de la côte, de crainte d'être découverts, quoiqu'il n'y eût pas grand danger; parce que les canots étoient fréquens à cause de la pêche, & qu'on y étoit accoutumé; que cependant il falloit bien prendre son temps pour ne pas manquer le coup, sur-tout lorsqu'il n'y avoit pas grand monde. Ce qui fut ponctuellement exécuté par ceux à qui il fit la proposition, & qui pour cet effet se mirent sous sa conduite. Ils étoient treize en tout, en comptant notre Aventurier, pour exécuter cette entreprise.

Ils tenterent de nouveau la fortune.

Sur l'heure de minuit ils aborderent un vaisseau, d'où la sentinelle demanda, *qui va là ?* Barthelemi, qui parloit bon Espagnol, répondit qu'ils étoient des leurs, venant de terre avec quelques marchandises qu'on leur

avoit données à porter à bord, pour ne point payer de douane. La sentinelle dans l'espérance d'avoir sa part du butin, ne fit point de bruit, & en laissa entrer trois ou quatre qui le tuerent aussi-tôt, & coururent à l'instant aux autres en faire autant, couperent le cable, & s'enfuirent avec le navire; avant qu'il fût jour ils étoient hors de la vue de Campêche. Ils allerent chercher le reste de leurs camarades qui étoient demeurés à Triste, & aussi-tôt pour pouvoir armer leur vaisseau, ils se mirent en devoir de gagner la Jamaïque.

Mais il semble que plus la fortune nous est contraire, plus elle se plaît à l'être; car ces pauvres gens se trouverent à la bande du sud de l'isle de Cuba, où ils furent pris d'un mauvais temps qui les jetta sur les Récisifs, qu'on nomme *les Jardins de l'isle de Pin*, où leur bâtiment fut perdu sans en pouvoir rien sauver. Ce fut une grande perte pour eux; car il étoit richement chargé de cacao. Tout ce qu'ils purent faire fut de se sauver avec leurs canots, & de gagner l'isle de la Jamaïque, où chacun chercha fortune.

Telle fut l'aventure de Barthelemi dans ce voyage. Il en eut depuis beaucoup d'autres, qui pourroient paſſer pour autant de Romans, ſi je les racontois. A la fin je l'ai vu mourir miſérable avant que de pouvoir paſſer en Europe, comme je le dirai dans la ſuite.

CHAPITRE V.

La vie & les actions du capitaine Roc. Hiſtoire de David.

ROc ſurnommé le Breſilian, eſt né à Groningue ville très-célébre de la Frize Orientale, & faiſant partie des Etats Généraux des Provinces Unies des Pays-Bas. Ses parens étoient Marchands de profeſſion. Les Hollandois ayant pris le Breſil ſur les Portugais, & s'en étant rendus paiſibles poſſeſſeurs, les parens de Roc vendirent ce qu'ils avoient en leur pays, pour y mener leur famille & s'y établir. Roc ne fut pas plutôt dans ce pays, qu'il s'appliqua à en étudier les mœurs, & particuliérement les langues, tant Indienne que Portugaiſe, qu'il parle

comme si elles lui étoient naturelles.

Lorsque les Portugais ont repris le Bresil sur les Hollandois, plusieurs familles Hollandoises, craignant que le gouvernement ne fût plus rude à supporter que celui de leur nation, résolurent de tout quitter; & Roc qui étoit déja un homme fait, & dont les parens étoient morts, fut un de ceux qui abandonnerent le pays. Il se retira dans les isles Antilles, qui appartiennent aux François, & où les Hollandois trafiquoient alors.

Il n'y fut pas long-temps sans parler la langue Françoise comme la sienne propre; mais ne s'accommodant pas aussi-bien avec les François qu'il se l'étoit imaginé, il résolut de chercher ailleurs un lieu & une nation qui lui fussent plus convenables.

Il passa à la Jamaïque avec les Anglois, dont la langue ne lui fut pas plus difficile à apprendre que les autres. Tenté d'éprouver la vie d'Aventurier il s'embarqua sur un vaisseau de ces gens-là, dont il fut fort bien reçu. Les Anglois vivoient en fort bonne intelligence avec lui, & lui avec eux; en sorte qu'il n'eut pas fait trois voyages comme compagnon de fortune,

Roc fait Aventurier, & prend un vaisseau Espagnol.

qu'un équipage s'étant révolté contre son capitaine, le prit pour chef, & lui donna un brigantin qu'il avoit.

Roc eut le bonheur de prendre un navire Espagnol assez riche, qu'il amena à la Jamaïque, où il fut reçu comme capitaine.

Portrait de Roc.

Cet homme s'est rendu si terrible, que les Espagnols ne peuvent seulement entendre prononcer son nom sans trembler. Il a l'air mâle, & le corps robuste, la taille médiocre; mais ferme & droite, le visage plus large que long, les sourcils & les yeux assez grands, le regard fier, & toutefois riant. Il est adroit à manier toutes les armes dont se servent les Indiens & les Européens, aussi bon pilote que brave soldat; mais terriblement emporté dans la débauche. Il marche toujours avec un sabre nud sur le bras; & si par malheur quelqu'un lui conteste la moindre chose, il ne fait point de difficulté de le couper par la moitié, ou de lui abattre la tête. Aussi est-il redoutable à toute la Jamaïque, & cependant l'on peut dire qu'on l'aime autant quand il est à jeun, qu'on le craint quand il a bu.

Il a une extrême aversion pour les

Eſpagnols, & il leur eſt ſi cruel, que quand il en prend quelques-uns, & qu'ils ne veulent pas lui dire où eſt leur argent, ni le mener dans leurs parcs où ils nourriſſent des ſangliers, il les fait mourir martyrs. Il a eu même la barbarie d'en embrocher pluſieurs, & de les faire rotir au feu. Beaucoup d'entr'eux croient qu'il eſt Eſpagnol, parce qu'il parle fort bien leur langue. Ils diſent que c'eſt un ſcélérat qui abhorre & déteſte ſa nation.

Il fait naufrage.

Un jour qu'il étoit au rivage de Campêche pour faire quelque priſe, il fut agité d'une tempête qui jetta ſon bâtiment à la côte, & le mit en pieces. Néanmoins il eut le temps de ſe ſauver lui, ſon monde, leurs armes & leurs munitions. On le voyoit déſolé d'être en pays ennemi, ſans avoir aucun moyen d'en ſortir : cependant comme il n'étoit pas homme à ſe laiſſer abattre aux revers de la fortune, qui ſont aſſez ordinaires aux Aventuriers, il encouragea les ſiens, leur promit de les tirer de là, & leur commanda de mettre leurs armes en état. Enſuite marchant à leur tête, ils prirent la route du golphe de Triſte, ne faiſant point de difficulté de ſuivre le grand chemin, comme s'ils

avoient été des gens à ne rien craindre, & qu'ils eussent réduit tout le pays. Quelques Indiens les ayant apperçus en avertirent les Espagnols, qui vinrent après eux au nombre de cent, bien montés & encore mieux armés.

Combat & intrépidité de Roc.

Quand Roc les vit, au lieu de témoigner la moindre appréhension, il dit à ceux qui l'accompagnoient : *Courage, mes freres, nous avons faim; nous ferons bientôt un bon repas, vous n'avez qu'à me suivre.* Dans ce moment il alla droit aux Espagnols qu'il défit entiérement, sans autre perte que de deux de ses gens qui furent tués, & deux blessés.

Nos Aventuriers prirent assez de chevaux pour achever le chemin qu'ils avoient à faire : Ils trouverent même des vivres, du vin & de l'eau-de-vie que les Espagnols avoient apporté avec eux ; ce qui leur donna des forces pour se battre tout de nouveau, contre deux fois autant de monde, s'ils y avoient été contraints.

Après s'être bien rafraîchis, ils monterent à cheval, & continuerent leur route. Au bout de deux jours ils apperçurent d'assez loin une barque sur le proche du bord de la mer; elle ap-

partenoit aux Espagnols qui étoient venus là couper du bois de Campêche, qui sert à la teinture. Le capitaine Roc fit cacher son monde, & alla lui sixieme à pied, proche de la barque pour la prendre; il passa la nuit caché dans un hallier, & le lendemain à la pointe du jour, lorsque les Espagnols descendoient à terre pour aller couper du bois, il les surprit & s'empara de la barque où il trouva fort peu de vivres; mais un paquet de sel de deux cent livres pesant, dont il fit saler une partie des meilleurs chevaux qu'on tua en attendant d'autres vivres. Il donna aux Espagnols les chevaux qui lui restoient, leur disant : *je ne vous fais point de tort; ces chevaux valent mieux que votre barque, & vous ne courez point risque d'être noyés.*

Roc s'empare d'une barque.

Notre Aventurier étant remonté de bâtiment, ne songea plus qu'à faire capture. Il avoit encore vingt-six hommes sains, il les mena devant la ville de Campêche, où il laissa son bâtiment au large, & descendit avec huit hommes dans son canot, pour enlever quelque bâtiment; mais cette tentative ne lui réussit pas, il fut pris par les Espagnols, & mené avec ses camarades au Gou-

verneur qui les voulut tous faire pendre.

Roc pris ; l'invention qu'il trouva pour éviter la mort.

Roc qui étoit aussi intrépide que subtil, s'avisa d'une feinte pour intimider le Gouverneur, & empêcher qu'il ne lui jouât quelque mauvais tour. Il avoit fait connoissance avec un esclave, qu'il pria de lui rendre service, lui promettant de le retirer d'esclavage. Cet esclave entendant parler de liberté, lui promit tout ce qu'il voulut. *Le Gouverneur ne te connoît point*, lui dit Roc : *Dis-lui que tu as été pris par des Aventuriers avec ton maître ; qu'ils t'ont mis à terre avec ordre de lui remettre cette lettre, & que pour cela ils t'ont donné la liberté ; après quoi retourne-t-en sans parler à personne.*

Il avoit écrit cette lettre comme si elle venoit de quelque fameux Aventurier, qui sachant que Roc étoit pris, menaçoit le gouverneur que s'il arrivoit mal à quelque personne que ce fût de leurs camarades qui étoient entre ses mains, il pouvoit s'assurer qu'autant d'Espagnols il prendroit, il ne leur donneroit point de quartier. A la vérité cette menace intimida le gouverneur, qui fit réfléxion sur ce que la ville de Campêche avoit déja été prise

par une troupe de ces gens-là, & manqué une ſeconde fois de l'être. Il ne parla donc plus de pendre Roc; au contraire il le fit mieux traiter, & par la premiere occaſion il l'envoya en Eſpagne, ſans ſe douter que ſon priſonnier ſût la raiſon qui l'obligeoit à lui faire tant de grace.

On le mene en Eſpagne.

Roc & ceux qu'on avoit pris avec lui furent embarqués ſur la flotte des galions du roi d'Eſpagne, & il ſe fit tellement aimer des Eſpagnols, que ſes compagnons furent auſſi très-bien traités à ſa conſidération. Les capitaines lui propoſerent de ſervir le roi d'Eſpagne, avec promeſſe de lui procurer tel emploi qu'il ſouhaiteroit; mais il ne voulut rien accepter. Il m'a dit qu'il gagna pendant ce voyage près de cinq cens écus, à harponner du poiſſon, ou à le tirer dans l'eau avec des fleches; & comme les Eſpagnols qui négocient aux iſles ont beaucoup d'argent, & qu'ils ſont délicats, ils ne font pas difficulté de donner vingt écus pour un poiſſon frais dans l'occaſion.

Son retour à la Jamaïque.

Dès que Roc fut en Eſpagne, il chercha l'occaſion de paſſer en Angleterre, d'où il retourna à la Jamaïque, en meilleur équipage qu'il n'en étoit parti. Mais

Nouvelle courſe de Roc.

il n'avoit point de bâtiment; ce qui fut cauſe qu'il ſe joignit avec deux François, dont le principal ſe nommoit *Tributor*, vieux Aventurier, & fort expérimenté dans les courſes. Ces deux Aventuriers s'aſſocierent enſemble pour aller faire une deſcente ſur la peninſule de *Jucatan*, & pour prendre la ville de *Merida*. Roc y ayant déja été, ſervoit de guide, avec quelques priſonniers Eſpagnols qui les y conduiſoient auſſi. Cependant ils ne purent ſi bien prendre leurs précautions, qu'avant que ſe mettre en chemin ils ne fuſſent découverts par des Indiens qui en avertirent les Eſpagnols, & leur donnerent le temps de faire venir du monde pour défendre la place. De ſorte que quand nos Aventuriers y arriverent, on les reçut d'une autre maniere qu'ils ne ſe l'étoient imaginé. Ils furent preſque tous taillés en pieces par les Eſpagnols, qui en firent beaucoup de priſonniers.

Roc évita de l'être, quoiqu'il ne fût pas celui qui s'expoſât le moins; car il ſe ſeroit regardé comme le plus lâche des hommes, ſi un autre avoit tiré ou donné un coup avant lui, ou s'il n'eût pas été le dernier dans un combat, lors même qu'il ſe voyoit le plus foible,

étant toujours plutôt prêt à se faire tuer qu'à céder. J'en parle avec certitude, pour m'être trouvé avec lui dans l'occasion. Malgré tout cela, il se tira de ce mauvais pas, & son camarade Tributor y demeura.

Les Espagnols voyant qu'ils recevoient tous les jours de nouvelles insultes des Aventuriers, n'oserent presque plus naviguer, & au lieu qu'auparavant ils avoient coutume de mettre quatre navires en mer, ils n'en mettoient plus qu'un. D'un autre côté, les Aventuriers accoutumés à vivre de butin, voyant qu'ils ne prenoient plus tant de navires, commencerent à s'associer plusieurs ensemble, à faire des descentes, & enfin prendre des petites villes & bourgades.

Aventuriers s'associent pour piller des villes.

Le premier qui fit ces sortes d'entreprises, fut *Louis Scot*, Anglois de nation, lequel avec ses associés prit la ville de Saint Francisco de Campêche, la pilla, la mit à rançon, & après l'avoir abandonnée, s'en retourna à la Jamaïque. Après lui Manweld y fit plusieurs descentes qui lui réussirent. Un jour il équipa une flotte avec laquelle il tenta de passer par le royaume de la nouvelle Grenade à la mer du sud, &

de piller en paſſant la ville de Carthagene : Mais il n'en put venir à bout à cauſe de la diſſenſion qui ſe mit entre ſes gens, Anglois & François. Ils étoient toujours en conteſtation pour les vivres.

Je ne parle point ici de ces fameux Aventuriers qui ont été en Amérique, & qui y ont fait des progrès ſi ſurprenans, comme ce célébre Hollandois qui prit une riche flotte ſur les Eſpagnols. On peut lire tout cela dans les hiſtoires qu'ont écrit divers Auteurs de l'Amérique. Je ne veux rien dire que ce que j'ai vu moi-même, & ce qui s'y eſt paſſé depuis 20 ans. J'ajouterai ſeulement quelques réflexions ſur l'état où ſe trouvent préſentement ces contrées. Mais continuons l'hiſtoire de nos Flibuſtiers.

Jean David, Hollandois, s'étant refugié à la Jamaïque a fait des actions aſſez hardies. Les places ordinaires où il alloit croiſer, étoient la côte de *Caraco*, de *Carthagene*, & *Boca del Tauro*, à deſſein d'attendre au paſſage les navires qui alloient à *Nicarague*.

Coup hardi de David ; quel en fut le ſuccès.

Un jour ayant manqué ſon coup, & long-temps battu la mer ſans avoir rien pris, il réſolut d'entreprendre une choſe aſſez périlleuſe avec ſon équipage, qui étoit en tout de quatre-vingt-

dix hommes. C'étoit d'aller dans le *Lagon de Nicarague*, & de piller la ville de *Grenada* qui eſt ſituée ſur ſes bords. Il avoit un Indien du pays qui promettoit de l'y mener, ſans courir riſque d'être découvert. Son équipage fut toujours prêt à le ſuivre, & à exécuter tout ce qu'il vouloit entreprendre.

Les choſes en cet état, il entra dans la riviere, & monta juſqu'à l'entrée du Lagon, qui peut être à trente lieues du bord de la mer. Là il cacha ſon navire à l'abri des grands arbres qui ſont ſur le bord de l'eau, il diſtribua quatre-vingt de ſes gens dans trois canots, ſe mit à leur tête, & laiſſa dix hommes pour garder le vaiſſeau. Son deſſein étoit de donner un aſſaut à la ville vers le milieu de la nuit, & il y réuſſit ; car en approchant, une ſentinelle demanda qui c'étoit ? Il répondit qu'ils étoient amis, & qu'ils venoient à la pêche. Deux des ſiens ayant ſauté à terre, tuerent la ſentinelle ; & comme le guide qu'ils avoient ſavoit le pays, il les mena par un petit chemin couvert, droit à la ville, pendant qu'un autre Indien mena les Canots à un lieu où ils devoient ſe raſſembler, & porter leur butin.

Lorsqu'ils furent arrivés dans la ville ils se séparerent, l'Indien alla frapper à la porte de quelques bourgeois; ils ouvrirent, on les saisit à la gorge, & on leur fit donner tout ce qu'ils avoient pour conserver leur vie. On alla ensuite éveiller les sacristains des principales églises, dont on prit les clefs, dont on pilla tout ce qu'on crut pouvoir emporter d'argenterie.

Ce pillage sourd duroit déja depuis deux heures, lorsque quelques domestiques échapés des mains des Aventuriers, publierent que l'ennemi étoit dans la ville, sonnerent les cloches & crierent aux armes. (Les Aventuriers sur cette alarme porterent promptement le butin dans leurs canots, & se retirerent sans songer davantage à piller. Les Espagnols les suivirent de près; mais ils ne purent leur faire aucun mal, au contraire les Aventuriers emmenerent dans leur navire quelques prisonniers, qui n'obtinrent leur liberté qu'au moyen de cinq cens vaches que les Flibustiers se firent apporter pour se ravitailler pendant leur retour. Les Espagnols voulurent les attaquer; mais ils furent contraints de se retirer.

Le butin se trouva monter, tant en

argent monnoyé que rompu, & quelques pierreries, à quarante mille écus, outre quelques meubles qu'ils avoient jetté dans leurs canots; car ils prirent tout ce qui se trouva sous leurs mains. Ce voyage ne dura que huit jours, & le butin ne dura guere davantage à être consumé à la Jamaïque.

C'étoit à la vérité une action bien hardie que d'aller avec si peu de monde à quarante lieues de chez soi attaquer une ville où il y avoit pour le moins huit cens hommes tous armés & capables de se défendre.

Peu de temps après ce même Aventurier s'associa encore avec deux ou trois autres, qui avoient leur équipage, pour croiser devant la ville de *Saint Christophe de la Havana*, sur *l'isle de Cuba*, afin d'y attendre la flotte de la nouvelle Espagne, & prendre quelque bon navire; mais elle se déroba à leur poursuite. Se voyant trompés dans leur attente ils prirent la petite ville de *Saint Augustin de la Florida*, gardée par un château qui ne put résister à leurs forces. Ils n'y firent pas grand butin, car les habitans de ce lieu sont fort pauvres.

CHAPITRE VI.

Histoire de l'Olonois, sixieme Aventurier.

L'OLONOIS, François de nation, est de Poitou, d'un lieu nommé les sables d'Olone, dont il a retenu le nom, sous lequel on le connoît dans toute l'Amérique. Il quitta la France dès sa jeunesse, & s'embarqua à la Rochelle, où il s'engagea à un habitant des isles de l'Amérique qui l'y emmena, & le fit servir trois ans en qualité d'engagé.

Pendant ce tems-là il entendoit souvent parler des Boucaniers de la côte de saint Domingue, & il fut tellement épris de ce genre de vie, que dès qu'il fut maître de lui il ne perdit pas la premiere occasion qu'il put trouver de les joindre, & se mit au service d'un Boucanier. Ensuite il le devint lui-même, & fut un des plus fameux.

Ayant mené cette vie quelque temps, il s'en ennuya, & voulut faire quelque course avec les Aventuriers François qui se retiroient à la Tortue. Il semble qu'il

étoit deſtiné pour ce métier; car dès ſon premier voyage il s'y montra ſi adroit, qu'il ſurpaſſoit tous les autres.

Il fit fort peu de voyages en qualité de compagnon, ſes camarades le choiſirent bien-tôt pour maître, & lui donnerent un bâtiment, avec lequel il fit quelques priſes. Cependant il perdit tout. Monſieur de la Place, Gouverneur de la Tortue, lui donna un autre bâtiment avec lequel il ne fut pas plus heureux; car après avoir fait quelque priſe de peu de valeur, il le perdit encore, & outre cela il eut le malheur d'être pris par les Eſpagnols, qui tuerent preſque tout ſon monde, & le bleſſerent lui-même. Ceux que les Eſpagnols épargnerent furent menés priſonniers à Campêche.

L'Olonois pour ſauver ſa vie, ſe barbouilla de ſang & ſe mit parmi les morts, lorſque les Eſpagnols furent partis il ſe leva, & alla ſe laver à une riviere, prit l'habit d'un Eſpagnol qui étoit mort, (car ils s'étoient battus) & s'approche de la ville, où il trouva moyen de débaucher quelques eſclaves; il leur promit de les mettre en liberté s'ils vouloient lui obéir, & ils l'accepterent.

Ils prirent donc le canot de leur maître, qu'ils emmenerent en un lieu où l'Olonois les attendoit pour se sauver, & en peu de jours ils arriverent à la Tortue. Cependant les Espagnols croyoient l'avoir tué. Ils en firent un feu de joie, tant ils étoient charmés de s'être défait d'un homme qui ne leur donnoit point de relâche.

L'Olonois étant arrivé à la Tortue, tint la promesse qu'il avoit faite aux esclaves de les mettre en liberté, & ne songea plus qu'à se venger de la cruauté que les Espagnols lui avoient faite, en massacrant des gens qui se sauvoient d'un naufrage. Le desir de faire fortune l'excitoit encore à la vengeance.

Résolution de l'Olonois.

Il résolut donc d'aller avec son canot à la côte du nord de l'isle de Cuba, devant le port de *la Beca de Caravelas*, où il vient des barques pour charger des cuirs, du sucre, de la viande & du tabac, & les porter à *la Havane*, ville capitale de cette isle, afin d'avitailler les flottes qu'on y entretient pour l'Espagne.

Quelques Aventuriers ayant été avertis de son dessein, s'assemblerent & le vinrent joindre au nombre de vingt-un hommes, sans compter le chirurgien.

Il

Il les fit embarquer avec autant de munitions qu'il en put amaſſer, & ils ſe rendirent tous en peu de jours à l'iſle de Cuba, où ils furent découverts par quelques canots de pêcheurs ; mais ils en prirent un qui leur ſervit à s'élargir. En ſorte que s'étant mis onze dans chacun, ils ſe retirerent dans de petites iſles qui ſont le long de cette côte, qu'on nomme *Cayes du Nord.*

Les deux canots s'écarterent à quelque diſtance l'un de l'autre : chaque canot étoit aſſez fort pour ſe rendre maître d'une de ces barques, qui ne portent ordinairement que quinze ou ſeize hommes ſans armes. Cependant ils furent là quelques mois ſans pouvoir rien prendre, quoique ce fût dans le fort de la ſaiſon où ces barques navigent.

A la fin, ils prirent un canot de pêcheurs, qui leur dit qu'on avoit eu le vent de leur marche, que c'étoit la raiſon pourquoi aucune barque n'oſoit ni ſortir, ni entrer ; qu'enfin les intéreſſés dans le commerce avoient été ſe plaindre au gouverneur de la *Havane*, & le prier de remédier au mal en détruiſant *los Ladrones*. En effet, ſur ces plaintes le gouverneur avoit envoyé une

frégate légere, armée de dix pieces de canon, & de quatre-vingts hommes des plus robuſtes qui fuſſent à la *Havane*, & qui jurerent en partant de ne faire aucun quartier. L'Olonois apprenant ces nouvelles, dit à ſes camarades : *bon, mes freres, nous ſerons bientôt montés.* Ils ſe tinrent ſur leurs gardes, & peu de jours après ils apperçurent le bâtiment.

Il vint mouiller dans une riviere d'eau ſalée, que les Eſpagnols nomment *Efferra*, & les François *Efferre.* La nuit même nos aventuriers reſolurent de l'attaquer : ils ſortirent le ſoir de l'endroit où ils étoient cachés, & ramerent fort doucement le long de la terre à l'abri des arbres qui bordoient la riviere. Dès la pointe du jour ils commencerent à charger les Eſpagnols des deux côtés, à coups de fuſil. Eux qui faiſoient bonne garde, leur rendirent la pareille quoiqu'ils ne les viſſent pas; car les Flibuſtiers avoient rangé leurs canots à terre ſous des arbres, qui les couvroient, & s'étoient retirés derriere, en ſorte que les canots leur ſervoient de gabions. Les Eſpagnols tiroient à cartouche, & faiſoient de grandes décharges de mouſqueterie, ſans pouvoir

tuer ni blesser aucun de leurs ennemis.

Ce combat avoit duré jusqu'à midi, & les Espagnols se sentant beaucoup affoiblis, faisoient déja mine de se retirer ; quand les Aventuriers voyant couler le sang par les étancheres ou les égouts du vaisseau, mirent au plus vîte leurs canots à l'eau pour aller à bord, & les Espagnols ne firent aucune résistance.

On les fit descendre à bas, & on tua tous ceux qui étoient blessés. Pendant le carnage un esclave vint se jetter aux pieds de l'Olonois, & s'écria en sa langue : *Senor Capitan, no me mateis, yo os dire la verdad.* L'Olonois qui entendoit l'Espagnol, crut qu'à ce mot de *verdad* il y avoit quelque mystere : il l'interrogea, mais cet esclave tout tremblant ne put jamais lui répondre, qu'il ne lui eût absolument promis quartier, ce qu'il fit. Alors l'esclave reprenant la parole : *Senor Capitan*, dit-il, *monsieur le gouverneur de la Havane ne doutant pas que cette frégate, armée comme elle l'étoit, ne fût capable de vaincre le plus fort de vos vaisseaux, m'a mis dessus pour servir de bourreau, & pour pendre tous les prisonniers que le capitaine feroit ; afin*

d'intimider de telle sorte votre nation, qu'elle n'osât désormais approcher de cette côte.

L'Olonois à ces mots de bourreau & de pendre, devint tout furieux, & ce fut un bonheur pour l'esclave, qu'il se fût donné du temps de lui dire : *Je te donne quartier, car je te l'ai promis, & même la liberté.* Dans ce moment il fit ouvrir l'Ecoutille, par laquelle il commanda aux Espagnols de monter un à un, & à mesure, qu'ils montoient, il leur coupoit la tête avec son sabre. Il fit ce carnage seul & jusques au dernier, qu'il garda en vie, & à qui il donna une lettre pour le gouverneur de la Havane, dans laquelle il lui mandoit, qu'il avoit fait de ses gens ce qu'il avoit ordonné qu'on fît de lui & des siens; qu'il étoit fort aise que cet ordre vînt de sa part, & qu'il pouvoit s'assurer qu'autant d'Espagnols qu'il prendroit il leur feroit le même traitement; que peut-être il l'éprouveroit lui-même; mais que pour lui il étoit résolu de se tuer plutôt dans le besoin, que de tomber entre leurs mains.

Etonnement du gouverneur.

Le gouverneur surpris à cette nouvelle, le fut encore davantage, quand il entendit dire que vingt-deux hom-

mes avec deux canots avoient fait ce coup. Cela l'irrita tellement, qu'il donna ordre qu'on allât par tous les ports des Indes, faire pendre les prisonniers François & Anglois, au lieu de les embarquer pour l'Espagne. Le peuple ayant appris cette résolution, lui fit représenter que pour un Anglois ou un François que les Espagnols prenoient, ces nations en prenoient cent des leurs, & qu'ils étoient obligés de naviger afin de gagner leur vie, qui leur étoit plus chere que leur bien, à quoi les Flibustiers en vouloient seulement, puisqu'ils leur donnoient quartier dans toutes les occasions ; que pour cette raison ils le supplioient de ne pas exécuter son dessein. On a sçu ceci par des Espagnols que les Aventuriers ont pris.

L'Olonois se voyant remonté, ne songea plus qu'à faire un bon équipage, & pour cet effet il se rendit avec sa prise à la Tortue, où il trouva Michel le Basque, un de ses camarades, qui avoit aussi fait une prise considérable sur les Espagnols. Deux François, qui se trouvoient avec ceux-ci, ayant long-temps demeuré avec eux, & pris même des femmes de leur nation dans les Indes, sçavoient les routes de ces cô-

tes. Comme ils avoient perdu tout leur bien en tombant entre leurs mains, ils donnerent des avis aux Aventuriers, pour faire une descente en terre ferme, & surprendre quelques villes Espagnoles. L'Olonois à qui ils s'adresserent, résolut l'entreprise avec le Basque son ami. Leur convention fut que l'Olonois seroit général de l'armée de mer, & que le Basque le seroit de celle de terre.

CHAPITRE VII.

Descente de l'Olonois en terre ferme. Prise de la ville de Marecaye & de Gibraltar.

L'Olonois, & le Basque étant convenus de leur entreprise, firent sçavoir à tous les Aventuriers, qu'ils avoient un dessein considérable, & que ceux qui voudroient être de la partie eussent à se rendre incessamment à l'isle de *la Tortue*, ou à *Baya-ha*, à la bande du nord de l'isle de St. Domingue.

L'Olonois avoit choisi ce lieu pour donner carene à ses bâtimens, & les fournir de vivres, à cause de la com-

modité de la chasse aux sangliers & aux taureaux. En peu de jours il se vit fort de quatre cens hommes, avec lesquels il s'en alla à *Baya-ha*, où étoit le rendez-vous, attendre encore quelques Aventuriers, & ceux qui pourroient venir de la Tortue joindre sa flotte.

Enfin cette flotte composée de cinq à six petits bâtimens, dont le plus grand étoit celui d'Olonois Amiral, qui portoit dix pieces de canon, mit à la voile, & fit route pour doubler la pointe de *l'Espada*, autrement dite *el cabo del Engano*, qui est la pointe orientale de l'isle de St. Domingue. La fortune donna dès ce moment à l'Olonois des marques de ses faveurs : Il sembloit même qu'elle prît plaisir à l'assurer d'un heureux succès, en le rendant maître de deux bâtimens qu'il rencontra, dont l'un étoit richement chargé, & tous les deux plus grands qu'aucun des siens. Le plus grand qui étoit chargé de Cacao, fut envoyé à la Tortue pour y être déchargé, & revenir au plutôt à l'isle de *Saone*, où l'Olonois l'attendoit, & où il avoit pris l'autre bâtiment chargé de munitions de guerre pour la ville de St. Domingue.

Il prend deux bâtimens Espagnols.

Il envoye un navire plein de Cacao à la Tortue, qui revient chargé d'Aventuriers.

Monsieur d'Ogeron qui gouvernoit pour lors à la Tortue, fut ravi de voir cette riche prise, qui valoit plus de cent quatre-vingt mille livres : il offroit ses magasins aux Aventuriers pour mettre la marchandise, & le navire, qu'on nomma depuis la *Cacaoyere*, fut bientôt prêt à retourner vers l'Olonois. Un bon nombre de braves gens nouvellement arrivés de France, voulurent être de la partie, & s'embarquerent sur ce vaisseau, s'imaginant qu'un seul voyage comme celui-là les rendroit riches à jamais. Mr. d'Ogeron même y envoya deux de ses neveux qui avoient fait leurs exercices en France, & qui promettoient beaucoup. Ce bâtiment si bien rempli de monde, fut bientôt auprès de l'Olonois, qui étoit au comble de sa joie de voir tant de belle jeunesse remplacer le nombre de quelques blessés qu'il avoit renvoyés à la Tortue ; car les bâtimens Espagnols ne s'étoient pas rendus sans bien disputer leur vie.

L'Olonois fait revue de sa flotte.

L'Olonois avant que de partir fit revue de sa flotte, & résolut de déclarer son dessein : il monta la fregate qu'il avoit prise, portant seize pieces de canon & six vingts hommes, & donna la sienne à *Moïse Vauclin*, son


CARTE de l'Embouchure du Lac de Maracaye jusques a Gilbraltar scitué a la hauteur depuis dix degres jusques a onze minutes de latitude Septentrionale 1686
MER OCEANE
Montagnes de Gilbraltar
Montagne de Merida
Coro
Sable
Pointe Cabrites
LAC DE MARECAYE
I. Borica
Vigie
I. de la vigia
LA VILLE DE MARACAIBO
Port de Marecaye
Cap de S. Romain
Baye de Venezuela
Cap Coquibacoa
I. des Pameri
Hato
Hato de la Croix
Rio de Indios
Maisons d'Indiens sur des Arbres
Barbacoa
Riviere de Barbacoa
Gilbraltar
Rio de Gilbraltar
Plantage de Cacao
Plantage de taba
Rio des Espines
Terre d'Indiens
non re

vice-amiral, montée de dix pieces de canon & de quatre-vingt-dix hommes. A. Dupuis son matelot, monta l'autre qui fut nommée la *Poudriere*, à cause de sa charge, qui n'étoit que de poudre, de munitions de guerre, & de quelque argent pour payer la garnison. Ce bâtiment portoit aussi dix pieces de canon & quatre-vingt-dix hommes. Pierre le Picard avoit un brigantin avec 40 hommes; Moyse en montoit aussi un autre qui en avoit autant, & deux petites barques qui portoient chacune trente hommes. Toute cette flotte consistoit en sept vaisseaux & quatre cens quarante hommes, armés chacun d'un bon fusil, de deux pistolets & d'un sable. Ajoûtez à cela que le cœur ni l'adresse ne leur manquoit pas.

La revue de la flotte étant faite, & les vaisseaux en état de naviger, l'Olonois découvrit son dessein, qui étoit d'aller à la ville de *Maracaïbo*, dans la province de *Venezuela*, sise sur le bord du lac du même nom, & de piller tous les bourgs qui sont sur le bord de ce lac : Et montrant les deux guides François qu'il avoit, dont l'un étoit pilote de *la Barre* qui est à l'entrée du lac de *Maracaïbo*, il leur dit : *Ces deux*

hommes répondront du succès de notre entreprise. Il n'y eut personne qui n'approuvât la proposition, & ne consentît à le suivre, ils prêterent même tous serment d'obéir à ses ordres, ou d'être privés, après le voyage, de leur part du butin. Ce qui fut spécifié dans la *chasse-partie* que l'on fit, où l'on marqua ce que les capitaines, les blessés & les guides, devoient avoir, outre leur part ordinaire. Mais afin que le lecteur puisse mieux suivre nos Aventuriers dans cette entreprise, je donnerai la description de la *baye de Maracaïbo*, & de toutes les places où elle a été exécutée.

Cette baye commence au *cap de St. Romain*, qui est entre le neuvieme & le dixieme dégré de latitude septentrionale, & finit au cap de *Coquibacao*, qui est le neuvieme degré de la même latitude. On la nomme *Baya de Venezuela*, ou *petite Venize*, qui est le nom de la province, ainsi appellée parce qu'elle est fort basse, & qu'elle ne se garantit de l'inondation que par des Dunes & par d'autres inventions de l'Art.

Cette baye est encore connue sous le nom de *la baye de Maracaïbo*. Les

Aventuriers corrompent le nom propre *Maracaïbo*, en celui de *Marecaye*. A dix ou douze lieues au large vis-à-vis de cette baye, sont les isles d'*Oruba* & *las Monges*. L'isle *d'Oruba* est peuplée d'Indiens, qui parlent Espagnol, & qui dépendoient autrefois de cette nation. Mais depuis que les états généraux des Provinces-Unies se sont emparés des isles *de Caraco*, *Boudere* & *Oruba*, ils se sont rendus maîtres de ces Indiens, & ont établi des gouverneurs dans chacune de leurs isles, leur laissant néanmoins la liberté de faire venir des Ecclésiastiques *de Caro*, ville voisine, pour leur administrer les Sacremens deux ou trois fois l'année.

Ces isles ne rapportent que quelques méchans pâturages, qui servent à nourrir des chevres & des chevaux, que ces Indiens ont en grand nombre, & dont ils vendent les peaux pour vivre. Les Hollandois les gardent parce qu'elles leur sont utiles pour le commerce des esclaves, qu'ils font avec les Espagnols. Ils y entretiennent garnison, pour empêcher que d'autres ne s'en emparent. La baye de *Venezuela* peut donc avoir depuis son embouchure jusqu'à son fonds, douze à quatorze

lieues. Dans ce fonds on rencontre deux petites isles, chacune d'une lieue de tour, entre lesquelles passe le grand lac *de Maracaïbo*, pour se décharger dans la mer. Son courant forme entre ces isles un canal de la profondeur de vingt-quatre à vingt-cinq palmes; & s'affoiblissant peu-à-peu, il entre dans la mer, où il forme un banc de sable, que les Espagnols nomment *la Barre*. Il y a toujours des pilotes pour faire entrer les vaisseaux par-dessus cette Barre.

Sur une de ces petites isles on voit une vigie élevée, dont elle retient le nom, & sur l'autre nommée *l'isle des Ramiers*, il y a un fort situé sur le bord du canal par où les navires entrent, sans oser en approcher que de la portée d'un pistolet. L'entrée du lac est comme une gorge qui s'élargit beaucoup; car il a plus de trente lieues de largeur, & plus de 60. de longueur. Il est composé de plus de soixante & dix rivieres, dont quelques-unes peuvent porter vaisseau. Tout le côté du levant de ce lac, est terre basse, & presque toujours noyée, fort fertile néanmoins, mais mal-saine, à cause de l'humidité.

De ce même côté, fort près de ſon embouchure, il y a un lieu nommé *Pointe de la Brite*, où l'on voit quantité de ramiers, & pluſieurs habitations. Environ à vingt lieues de là eſt un lieu nommé *Barbacoa*, où l'on trouve des Indiens qui pêchent, qui ont leurs maiſons ſur des arbres, à cauſe que le pays eſt preſque toujours inondé. Les moucherons nommés *Moſquitos* les incommodent extrêmement.

A quelques lieues de là il y a un beau bourg nommé *Gibraltar*, bâti ſur le bord du lac. Proche de ce bourg, ſont quantité de belles habitations où l'on fait le tabac tant eſtimé en Eſpagne, qu'on nomme tabac de Maracaïbo. On y fait auſſi quantité de cacao, & c'eſt le meilleur qui croiſſe aux Indes du Roi d'Eſpagne. Il s'y fait auſſi aſſez de ſucre pour entretenir le pays, où il s'en conſume une grande quantité. Ce bourg a communication avec pluſieurs villes qui ſont au-delà d'une chaîne de hautes montagnes toujours couvertes de neiges, & qu'on nomme *Montes de Gibraltar*. La ville qui a le plus de commerce avec ce bourg, eſt *Meridia*, dont le Gouverneur commande auſſi au

bourg. On y met un Lieutenant.

Tout le pays des environs eſt plat & arroſé de très-belles rivieres. Ce terroir produit les plus beaux arbres du monde. J'y ai vu des cédres, que les Sauvages des Indes nomment *Acajoux*, du tronc deſquels on fait des vaiſſeaux d'une ſeule piece, qui pourroient porter en mer vingt-cinq à trente tonneaux. Et ce qui eſt de plus beau & de plus commode, c'eſt que ces arbres ne ſont pas rares en ce pays là. Il y a de toutes les eſpeces d'arbres qu'on trouve dans les Indes; comme les Eſpagnols ont ſoin de les cultiver, ils fourniſſent toute l'année diverſes ſortes de fruits, ſuivant le beſoin qu'ils en ont. Le poiſſon & la viande n'y manquent non plus que les autres choſes que la terre produit, & qui ſont néceſſaires à la vie des hommes. Ce qu'il y a de plus incommode dans ce pays, c'eſt qu'au temps des pluies l'air y eſt mal-ſain & fiévreux; auſſi n'y reſte-t-il que les gens de travail propres à cultiver la terre. Tous les marchands ſe retirent ou à *Merida*, ou à *Maracaïbo*.

Arbres dont on fait des Vaiſſeaux d'une piece.

A ſix lieues de ce bourg il y a une fort belle riviere, nommée *la riviere*

des Epines, qui peut porter des vaiſſeaux de cinquante tonneaux, plus de ſix lieues avant dans les terres. Le pays qu'elle arroſe n'eſt point différent de celui de *Gibraltar*; on y fait quantité de tabac; les lieux plus éloignés ſont noyés & remplis de grandes forêts. Je n'y ai jamais été; mais un vieux Eſpagnol naturel du pays m'a raconté qu'il y avoit vu de certaines gens qui montoient aux arbres comme des chats, n'ayant aucun poil, mais une peau d'un brun jaunâtre; & que lorſqu'on leur tiroit un coup de lance, ils ſçavoient ſe ramaſſer de telle ſorte, qu'on ne pouvoit les percer. De plus, ajoutoit-il, ils ſont de forme humaine, & fort âpres à violer les femmes, quand ils peuvent en attraper; & quand ils tiennent des hommes, ſoit blancs, ſoit noirs, ils les portent ſur les arbres, & ils les précipitent de haut en bas pour les tuer. Il me rapporta beaucoup d'autres particularités, qui me parurent ſi peu de choſe que je ne veux pas les raconter. Je me figure que ce ſont de gros Singes, & ce qui me confirme dans cette penſée, c'eſt que j'en ai vû beaucoup dans ce pays; mais aucun

Gens qui grimpent aux arbres.

de cette façon ni de cette grosseur.

En faisant le tour du lac, on trouve au sud-est, une nation d'Indiens qui ne sont point encore réduits, & que les Espagnols, qui n'y ont aucun accès, nomment *Indios bravos*. En tirant vers l'occident, on trouve une contrée seche & aride, qui ne produit que de petits arbres, lesquels faute de nourriture ne croissent pas plus de dix à douze pieds de haut. Ce pays rapporte aussi quantité de figuiers d'Inde, qu'on nomme de *Raquettes* ou *Torches*, & qui sont très-dangereux à traverser, parce qu'ils ont des épines si subtiles, qu'elles percent au travers des habits qui ne sont en ce pays que de toile ou de soye. Cependant comme il y a du paturage, les Espagnols ne laissent pas de s'y accommoder; leurs *hatos* ou maisons de campagne sont remplies de cabris, de moutons, de bœufs, & de vaches qu'ils y entretiennent toujours en très-grand nombre. Ils ne profitent que des cuirs & du suif de ces animaux; car il n'y a pas assez de monde pour en consommer la chair, quoiqu'elle ne s'y perde pas. Certains oiseaux que l'on nomme *Marchands*, la mangent.

Oiseaux appellés Marchands.

Ils ont la figure d'une de nos poules l'Inde ; mais ils ne sont pas si gros.

Un jour je fus le plus trompé du monde, j'en tuai six que j'apportai à nos gens, croyant que c'étoit des poulets d'Inde ; mais on se moqua le moi, & on me fit remarquer qu'ils entoient la charogne. Ces oiseaux ont si carnaciers, qu'ils mangeroient in bœuf assez puissant en un jour à quatre ou cinq. Ils rendent à mesure qu'ils mangent, ce qui fait connoître que leur estomac est fort chaud. S'ils savent bien manger, ils savent bien eûner aussi ; car ils demeureront huit ours perchés sur un arbre sans rien prendre. Ils sont si craintifs, que le moindre oiseau gros comme un moineau les fait fuir & changer de place. Aussi les Espagnols les ont-ils nommés *Gallinaces*, donnant le nom de *Poule*, & peut-être de *François* par une misérable allusion au mot latin *Gallus*) à tout ce qui est craintif. Il y en a dans toutes les villes de la terre ferme de l'Amérique, & ils y font grand bien : ils nettoyent les campagnes de toute charogne & de toute autre immondice capable de corrompre l'air.

Du même côté, à six lieues de l'em-

Deſcription de la Ville de Maracaïbo.

bouchure du Lac ; on trouve la petite Ville de *Maracaïbo*, qui eſt bâtie à la moderne, ſur le bord de l'eau. On y voit quantité de maiſons fort régulieres, & ornées de balcons qui regardent ſur ce Lac, que l'on prendroit pour une mer, à cauſe de ſa vaſte étendue. Il eſt couvert de pluſieurs Barques qui viennent prendre les Marchandiſes que l'on fabrique aux environs, & qui les apportent à *Maracaïbo*, afin de les charger ſur les Navires qui viennent d'Eſpagne pour les acheter. Cette Ville peut avoir quatre mille Habitans, & huit cens hommes capables de porter les armes. Il y a un Gouverneur dépendant de *Caraco*. On y voit une grande Egliſe Paroiſſiale, un Hôpital, & quatre Couvens tant d'hommes que de femmes, dont le plus beau eſt celui des Cordeliers. Elle eſt remplie de bons Marchands & de Bourgeois très-riches, qui ont leurs terres à Gibraltar, & qui ne ſe retirent là que parce que ce lieu eſt plus ſain que l'autre. Les Eſpagnols y bâtiſſent auſſi des Navires, qu'ils envoyent négocier par toutes les Indes, & même en Eſpagne, la commodité du port y étant la meilleure du monde.

Retournons à nos Aventuriers, & voyons ce qu'ils ont fait à la Marecaye.

L'Olonois arrive à l'iſle d'Aruba.

L'Olonois d'accord avec ſes gens mit à la voile ; peu de jours après il deſcendit à l'Iſle d'*Aruba*, où il prit quelques rafraîchiſſemens. Il en uſa ainſi, à cauſe qu'il ne vouloit arriver devant la barre du Lac qu'à la pointe du jour ; afin que n'étant point obligé d'y reſter long-temps, les Eſpagnols n'euſſent pas le loiſir de ſe préparer. Le ſoir il leva l'ancre de l'iſle d'*Aruba*, fit voile toute la nuit, & approcha à *la ſonde* juſques devant *la Barra*, où il fut apperçu de la Vigie, qui fit auſſi-tôt un ſignal au Fort, d'où l'on tira du canon pour avertir ceux de la ville que les ennemis étoient proche.

Attaque du Fort.

L'Olonois fit au plus vîte deſcendre ſon monde à terre, & Michel le Baſque ſe mit à la tête pour les commander. L'Olonois qui vouloit partager le péril, y alla auſſi, & ſans prendre d'autres meſures ils attaquerent le Fort, qui n'étoit que de gabions faits de pieux & de terre, derriere leſquels les Eſpagnols avoient quatorze pieces de canon, & deux cens cin-

quante hommes. Le combat fut rude, les deux partis s'étant fort opiniâtrés : mais comme les Aventuriers tiroient plus juſte que les Eſpagnols, ils les affoiblirent tellement, qu'ils gagnerent malgré eux les embraſures, entrerent dans le fort, en maſſacrerent une partie, & firent l'autre priſonniere.

Dès que les gabions furent gagnés, l'Olonois les fit abattre, & enclouer le canon, & ſans perdre de temps il alla à Maracaïbo. Mais quoiqu'il n'y eût que ſix lieues, les Eſpagnols ſachant que leur Fort n'étoit pas capable de réſiſter, avoient au premier coup de canon qu'ils ouirent, embarqué leurs meilleurs effets, leur or & leur argent, & s'étoient ſauvés à *Gibraltar*, ne croyant pas que les Aventuriers les pourſuivroient juſques-là ; ou s'imaginant du moins qu'ils s'arrêteroient à piller ce qui reſtoit dans la Ville. Ce qui arriva ; car l'Olonois étant venu à *Marecaye*, & n'y trouvant que des magaſins pleins de marchandiſes, & des caves remplies de toute ſorte de vins, il s'amuſa à faire bonne chere lui & ſes gens, & à aller en parti autour de la Ville, où il ne fit pas grand butin. Il ne prit que

Eſpagnols ſe ſauvent à Gibraltar.

quantité de pauvres gens qui n'avoient pas eu moyen de ſe ſauver ſur l'eau, & qui leur dirent que les riches étoient à *Gibraltar*.

L'Olonois les pourſuit

Il ne demeura que quinze jours à *Marecaye*, après quoi il réſolut d'aller à *Gibraltar*. Il avoit des priſonniers qui lui promettoient de l'y mener; mais ils l'avertirent que les Eſpagnols ſe feroient fortifiés. *N'importe*, dit-il, *la priſe en ſera meilleure*. Il y arriva trois jours après ſon départ de Marecaye. Il y a là un petit Fort en façon de terraſſe, ſur lequel on peut mettre ſix pieces de front en batterie. Les Eſpagnols outre cela avoient fait des gabions le long du rivage, & s'étant retranchés derriere ils ſe moquoient des Aventuriers, montroient ſeulement leurs pavillons de ſoye, & tiroient du canon.

Nonobſtant tout cela l'Olonois mit ſon monde à terre, & chercha le moyen d'aller dans les bois, pour ſurprendre les Eſpagnols par derriere. Mais ils s'étoient précautionnés contre toute ſorte d'attaques ou de ſurpriſe; ils avoient même abattu de grands arbres pour boucher les avenues. D'ailleurs, preſque tous le pays étoit noyé, on

n'y pouvoit marcher sans enfoncer dans la boue jusqu'aux genoux.

Brave résolution de l'Olonois & des siens

Quand l'Olonois vit qu'il ne lui restoit pour avancer, qu'un seul chemin que les Espagnols lui avoient laissé, & où on pouvoit marcher six de front: *Courage*, *mes freres*, dit-il, *il faut avoir ces gens-là*, *ou périr*; *suivez-moi*, *& si je succombe*, *ne vous rallentissez pas*. A ces mots il fondit tête baissée sur les Espagnols, suivi de tous ses gens aussi braves que lui. Lorsqu'ils se virent à la portée du pistolet du retranchement ils enfoncerent jusqu'au genou dans la vase; & les Espagnols commencerent à tirer sur eux une batterie de vingt pieces de canon chargées à cartouches. A la vérité il en tomba beaucoup; mais les dernieres paroles de ceux qui tomboient ne faisoient que ranimer le courage des autres: *Courage*, disoient-ils, *ne vous épouvantez pas*, *vous aurez la victoire*. En effet après bien des efforts ils franchirent enfin le retranchement.

J'oubliois de dire, que pour les franchir plus facilement, ils avoient coupé des branches d'arbres dont ils comblerent le chemin, & que de cette maniere applanissant la voye, ils s'é-

toient ouvert un paſſage. Ayant forcé les Eſpagnols dans leur premier retranchement, ils les pouſſerent encore juſques dans un autre, où ils les réduiſirent à demander quartier. De ſix cents qu'ils étoient, il en demeura quatre cens ſur la place, & cent de bleſſés. Les Aventuriers perdirent de leur côté cent hommes, tant tués que bleſſés. Les Officiers Eſpagnols périrent preſque tous dans cette occaſion, le plus ſignalé d'entr'eux fut le Gouverneur de *Merida*, grand Capitaine, qui avoit bien ſervi le Roi Catholique en Flandre. L'Olonois & le Baſque eurent le bonheur de n'être point bleſſés; mais ils eurent le chagrin de perdre pluſieurs braves compagnons : Ce qui fut cauſe que pour venger leur mort, ils firent un plus grand carnage des ennemis qu'ils n'auroient fait.

L'Olonois après cette victoire ayant donné ordre à tout, ne ſongea plus qu'à amaſſer le butin. Il envoya des partis aux environs de Gibraltar chercher & l'or & l'argent que les Eſpagnols avoient caché dans les bois, & on donnoit la queſtion à ceux qu'on enlevoit, ou qu'on faiſoit priſonniers, pour leur faire déclarer où étoient leurs tréſors.

L'Olonois envoye ſes gens en parti, met Gibraltar & ſes priſonniers à rançon.

L'Olonois, non content de cet avantage, voulut encore pouſſer par terre juſqu'à *Merida*, qui eſt à quarante lieues de là ; mais ſes gens n'étant pas de ſon avis, il n'inſiſta pas davantage.

Les Aventuriers demeurerent là environ ſix ſemaines, & voyant qu'ils ne trouvoient plus rien à piller ils réſolurent de ſe retirer; ce qu'ils auroient été obligés de faire tôt ou tard, parce qu'ils commençoient à ſe reſſentir du mauvais air qu'exhaloient le ſang répandu & les corps morts qui n'étoient qu'à demi enterrés : encore n'avoit-on pris ce ſoin que pour ceux qui étoient trop près d'eux ; car ils avoient laiſſé les autres en proie aux oiſeaux & aux mouches.

Les ſoldats qui n'étoient pas bien guéris de leurs bleſſures, furent attaqués de la fiévre, leurs plaies ſe rouvrirent, ils mouroient ſubitement. La maladie détermina donc l'Olonois à partir plutôt qu'il n'auroit fait. Mais avant ſon départ il fit ſavoir aux principaux priſonniers, qu'ils euſſent à lui payer rançon pour ce Bourg, ou qu'il alloit le réduire en cendres. Les Eſpagnols conſulterent là-deſſus, quelques-uns opinérent qu'il ne falloit rien payer, parce

parce que ce seroit accoutumer ces gens là à leur faire tous les jours de nouvelles hostilités ; les autres étoient d'un sentiment contraire. Pendant qu'ils contestoient entr'eux, l'Olonois fit embarquer ses gens & tout le butin, après quoi il insista toujours sur la rançon. Enfin voyant que les Espagnols n'avoient rien résolu, il fit mettre le feu aux quatre coins du bourg, & en moins de six heures il fut consumé. Ensuite il signifia aux prisonniers, que s'ils ne faisoient venir au plutôt leur rançon dans le lieu où il alloit les mener, ils devoient s'attendre à recevoir eux-mêmes un pareil traitement. Ils le prierent de laisser aller l'un d'entr'eux pour traiter de cette affaire, pendant que les autres demeureroient en ôtage auprès de lui ; ce qu'il leur accorda.

Il fait brûler Gibraltar.

Peu de jours après l'Olonois rentra dans *Marecaye*, où il fit commandement à ses prisonniers de lui faire apporter cinq cens vaches grasses, afin de ravitailler ses vaisseaux. Ce que les Espagnols firent promptement, croyant en être quitte pour cela : mais ce fut bien autre chose, quand il leur demanda encore la rançon de la ville, & qu'il ne leur donna que huit jours pour

la lui payer, faute de quoi il jura de la réduire en cendres, comme il avoit fait Gibraltar.

Pendant que les Espagnols tâchoient d'amasser la rançon que l'Olonois demandoit pour leur ville, les Aventuriers démolissoient les églises, & en embarquoient les ornemens, les tableaux, les images, les sculptures, les cloches; jusqu'aux croix qui étoient sur les clochers, pour porter dans l'isle de la Tortue, afin d'y bâtir une chapelle. Le temps que l'Olonois avoit donné aux Espagnols pour la rançon n'étoit pas expiré, qu'ils l'apporterent, tant ils étoient ennuyés d'avoir de tels hôtes chez eux.

Démolition des Eglises de Marecaye.

La rançon de la ville payée, & les Aventuriers ne voyant plus rien à prendre, à piller, ou à rompre, résolurent enfin de s'en retourner: & en peu de jours ils se rendirent à l'isle à Vache, où ils parlerent de partager leur butin. Mais comme tous n'en étoient pas d'accord, ils ne firent ce partage qu'aux *Gonaïves* dans l'isle de Saint Domingue.

Les Aventuriers partagent leur butin.

Chacun s'assembla, l'Olonois & les capitaines firent serment, selon la coutume, qu'ils n'avoient rien détourné;

qu'au contraire ils apportoient tout sans réserve, pour être partagé aux Aventuriers qui avoient également risqué leur vie pour la cause commune. Le reste de la flotte, jusqu'aux garçons de quinze ans, tous furent obligés d'en faire autant.

Tout ayant été ramassé, on trouva qu'en comptant les joyaux, l'argent rompu, prisé à dix écus la livre, il y avoit deux cens soixante mille écus, sans le pillage, qui en valoit bien encore cent mille; outre le dégât, qui montoit à plus d'un million d'écus, tant en églises ruinées, que meubles rompus; navires brûlés, & un entr'autres chargé de tabac, qu'ils avoient pris & emmené avec eux, que l'Olonois montoit, & qui valoit pour le moins cent mille livres.

Avant le partage on donna les récompenses promises aux blessés, aux estropiés & aux chirurgiens. Les esclaves qui faisoient partie du butin, furent vendus à l'encan, & l'argent qui en provint fut encore partagé entre chaque équipage; de maniere que tout le monde se trouva content. Ensuite on fit voile & on arriva à la Tortue.

Réjouissances des Aventuriers.

Tant que cet argent dura, nos Aventuriers firent bonne chere ; on ne voyoit parmi eux que danses, que festins, que réjouissances, que protestations mutuelles d'amitié. Quelques-uns heureux au jeu, gagnerent encore de nouvelles sommes considérables, & allerent en France dans le dessein d'acheter quelques marchandises, & de les négocier au retour, comme beaucoup d'autres qu'ils avoient vu profiter sur leurs camarades, en leur vendant du vin & de l'eau-de-vie ; liqueurs que ces gens aiment passionnément, & pour lesquelles ils donneroient ce qu'ils ont de plus cher. Si bien que les cabaretiers, & les femmes par le travail de leurs mains, en eurent la meilleure part. Le gouverneur eut aussi la sienne, parce qu'il acheta la charge de cacao, avec le vaisseau que l'Olonois avoit pris, qu'il fit recharger de la même marchandise, & qu'il envoya en France, sur quoi il gagna cent vingt mille livres, tous frais faits. Il méritoit ce gain mieux que qui que ce soit ; car il avoit risqué tout son bien, & fait des pertes considérables pour maintenir la colonie. D'ailleurs il aimoit les honnê-

tes gens, les obligeoit sans cesse, & ne les laissoit jamais manquer de rien.

CHAPITRE VIII.

Nouveau dessein de l'Olonois, son voyage aux Honduras.

L'OLONOIS après un si grand butin, devoit être satisfait ; & penser enfin à une honnête retraite : Cependant comme il étoit obligé de faire sans cesse une forte dépense, qu'il ne possédoit aucun fonds, & que depuis long-temps il n'avoit point fait de prise, il se trouva redevable de plusieurs sommes si considérables, que tout l'argent qu'il avoit apporté de Marecaye n'auroit pas suffi pour les payer. Afin de remédier à ce malheur, il médita une nouvelle entreprise, où il se flattoit de faire de plus grands progrès qu'il n'avoit encore fait.

Il en parla à ses Camarades, à qui il tardoit déja qu'il ne se présentât une occasion de retourner, leur argent ayant manqué, & se voyant réduit à l'ordinaire d'un Habitant, qui

Nouveau projet de l'Olonois.

est peu de chose pour des gens accoutumés à la bonne chere. Ils approuverent le dessein de l'Olonois, & ne manquerent pas de le publier partout. L'argent de Marecaye avoit fait ouvrir les yeux à plusieurs ; de sorte qu'un grand nombre d'Habitans, qui n'avoient jamais planté que du tabac, jetterent là le piquet pour aller en course.

Nouveau projet de l'Olonois.

Ainsi l'Olonois trouva beaucoup plus de monde qu'il n'avoit de Bâtimens. Il fit accommoder une grande flute qu'il avoit amenée de Marecaye, sur laquelle il monta avec trois cens hommes, & il en mit encore trois cens dans cinq petits vaisseaux. Avec cet Equipage il fit voile à *Baya-ha*, lieu commode pour caréner les Bâtimens, & les ravitailler. Il ne fut-là que très-peu de temps, & on vit aussitôt sa flotte en état.

On sait que *caréner* signifie le travail que les Charpentiers sont obligés de faire pour remettre un Vaisseau en état de naviger.

Il communique son dessein à sa Flotte.

Il communiqua donc son dessein à tous ses gens, & leur montra un Indien né vers le lac de *Nicaragua*, où il vouloit aller pour piller les Villes des

environs. Il aſſura qu'on y trouveroit des richeſſes immenſes, parce que les Aventuriers n'y avoient jamais fait de grandes deſcentes : & il ajoûta qu'ayant un bon guide, il ne manqueroit pas de ſurprendre les Eſpagnols ; qu'enfin il ne leur donneroit pas le temps d'emporter leurs richeſſes.

On fut ravi de l'entendre, & on fit ſerment de lui obéïr & de le ſeconder en tout. La Chaſſe-partie étant faite à l'ordinaire, il mit à la voile avec ſa Flotte, & donna rendez-vous, en cas que quelqu'un s'écartât, à *Mata-mano*, qui eſt à la bande du Sud de l'Iſle de *Cuba.* Il avoit choiſi ce lieu, à cauſe qu'il y a quantité de gens qui y pêchent des Tortues. On les nomme *Vareurs* chez les François, & *Variadores* chez les Eſpagnols. L'Olonois alloit donc là pour prendre des Canots, à deſſein d'y mettre ſon monde quand il ſeroit à l'embouchure de la riviere qui conduit au lac de *Nicaragua*, afin de pouvoir monter où les Bâtimens ne peuvent aller faute d'eau. Lorſqu'il fut à *Mata-mano*, il prit tous les canots de ces pauvres Pêcheürs, qu'il mit dans ſes vaiſſeaux, & de là fit route pour le Cap *Gracia dios* en terre ferme.

Le Lecteur peut voir ce trajet dans la Carte que j'en ai faite, & qui eſt fort exacte. Pendant ce trajet les Flibuſtiers furent pris du calme, & le Courant qui coule toujours à l'Oueſt, les fit dériver dans le Golfe des *Honduras*, dont ils ne purent ſe tirer, quelque effort qu'ils fiſſent. Les petits Bâtimens étant maniables, bons voiliers, & pouvant mieux tenir le vent que celui de l'Olonois, ſe ſeroient bien retirés ; mais comme le Bâtiment de l'Olonois étoit le principal, ils furent obligés de l'attendre, parce qu'ils ne pouvoient rien faire ſans lui.

Ils employerent près d'un mois, & toujours inutilement, à vouloir remonter ; car ce qu'ils gagnoient en deux jours, ils le reperdoient en une heure ; & comme leurs Bâtimens n'étoient pas des mieux ravitaillés, ils furent contraints de relâcher dans le premier port. Ils envoyerent leurs canots avec quelques perſonnes qui avoient couru autrefois cette côte, & qui monterent dans une riviere, ſur le bord de laquelle demeurent quelques Indiens que les Aventuriers nomment *Grandes Oreilles*, à cauſe qu'ils les ont extraordinairement grandes.

Ces Indiens ont été aſſujettis par les Eſpagnols, à qui ils obéiſſent comme tributaires. Quoiqu'ils ſoient éloignés les uns des autres, ils ne manquent pas de ſe tranſporter tous les ans ſur les lieux, pour tirer le tribut de ces Indiens, & ils amenent un Prêtre qui leur adminiſtre les Sacremens. Ces peuples payent en cacao, poules, pite, ou maïs, enfin en d'autres pareilles denrées dont les Eſpagnols s'accommodent; car ils ne poſſedent point d'argent. Quelquefois les Eſpagnols viennent traiter avec eux. Ils leur apportent des bracelets de Raſſade, des couteaux, des miroirs, des aiguilles, des épingles qu'ils échangent contre du Cacao. Indiens à grandes oreilles.

Nos Aventuriers ne cherchoient qu'à manger; ils pillerent les habitations des Indiens, ils prirent leurs volailles & leurs maïs, qui eſt ce gros millet qu'on nomme *Blé de Turquie*; non contens de cela, ils firent ravage, & chargerent leurs canots de tout ce qu'ils purent prendre, enſuite ils rejoignirent leurs camarades qui les attendoient avec impatience.

Cette capture ne ſuffiſoit pas pour tant de monde; cependant on la parta-

gea à tous les vaisseaux, & on tint conseil pour savoir si on suivroit la route avec si peu de vivres. Les plus expérimentés trouverent à propos de laisser passer cette saison, qui ne dure que trois ou quatre mois; & cependant de piller les villages & les petites villes qui étoient dans le Golphe des *Honduras*, appartenant aux Espagnols. Chacun fut de cet avis, on quitta la riviere de *Zague*, & on fit voile le long de la côte jusqu'à *Puerto Cavallo*, où la flotte arriva en peu de jours. Les Flibustiers y trouverent un Navire Espagnol de 24. pieces de canon & douze Berges qu'ils prirent; mais ils n'y trouverent que quelques marchandises qui devoient rester au bord de la mer, pour traiter avec les Indiens de ce pays, les autres ayant été déchargées & enlevées dans les terres.

Le *Puerto Cavallo* est un lieu où les Navires Espagnols qui négocient dans les *Honduras* viennent ordinairement mouiller, & il y a des Magazins dans lesquels on met les marchandises qui descendent de la Province de *Guatimala*, comme de la Cochenille, de l'Indigo, des Cuirs, de la Salsepareille, du Jalap & du Mecoachan. L'Olonois des-

cendit à terre ſans trouver de réſiſtance, ni de marchandiſes dans les Magazins, il les brûla, prit quelques Eſpagnols à qui il fit donner la gêne pour ſavoir où étoit leur argent. S'ils ne lui enſeignoient pas le chemin à ſon gré, ou les endroits où les plus riches s'étoient réfugiés, il les fendoit avec ſon ſabre. Il fit ſouffrir à un Mulâtre les plus cruels tourmens qui ſe puiſſent imaginer, & enſuite il le fit jetter pieds & mains liées, tout en vie dans la mer, afin de donner de la terreur à deux de ſes camarades qui étoient préſens, & auxquels il jura qu'il en feroit autant & même davantage, s'ils ne lui montroient le chemin de *San Pedro*, petite Ville qu'il vouloit prendre. Ces deux miſérables voyant leur Camarade ainſi traité, dirent qu'ils l'y meneroient. Il envoya quelques-uns de ſes bâtimens croiſer le long de la côte, & il emmena avec lui environ 300. hommes, à qui il dit réſolument, qu'en quelque occaſion que ce fût il marcheroit à leur tête; mais que le premier qui reculeroit, il le tueroit lui-même.

L'Olonois ſe mit donc en chemin. Il n'avoit pas encore fait trois lieues qu'il rencontra une embuſcade d'Eſpagnols

Il rencontre une embuſcade.

retranchés derriere quelques gabions, dans un défilé qu'il étoit impoſſible d'éviter, à cauſe de l'épaiſſeur des bois & des halliers tout remplis d'épines. Cela ne l'étonna pas, il tua premiérement ſes deux guides, & donna lui & ſes gens ſur les Eſpagnols avec tant d'impétuoſité, qu'il les contraignit de prendre la fuite, non ſans laiſſer la plus grande partie de leurs gens ſur la place.

Il y eut beaucoup de priſonniers, ſans les bleſſés qu'on acheva de tuer. Les priſonniers interrogés, répondirent à l'Olonois, que quelques eſclaves fugitifs ayant répandu le bruit de ſa deſcente, les Eſpagnols avoient jugé qu'on les viendroit attaquer à Saint Pierre, & qu'ils s'étoient mis en défenſe. Ils ajouterent qu'outre cette embuſcade il y en avoit encore deux autres plus fortes à paſſer, avant que d'arriver à la Ville. On les interrogea tous ſéparément, & l'Olonois connut par leurs réponſes qu'il trouveroit de la réſiſtance, ce qui l'obligea à les maſſacrer, n'en gardant que deux ou trois, à qui il demanda s'il n'y avoit pas moyen d'éviter ce chemin? Ils répondirent que non. Il en fit attacher un à un arbre, à qui il ouvrit le ventre, & dit aux autres qu'il leur en

Cruauté de l'Olonois.

feroit autant, s'ils ne lui enſeignoient un autre chemin. Mais quand il vit qu'il n'y en avoit point, il réſolut avec ſa troupe de le ſuivre, & de ſe donner de garde de ces embuſcades, autant qu'il ſeroit poſſible.

Ces miſérables priſonniers cherchant à ſauver leur vie, voulurent néanmoins lui enſeigner un autre chemin; mais il étoit ſi mauvais, qu'il trouva plus à propos de ſuivre la grande route; où ſur le ſoir il rencontra une ſeconde embuſcade, qui ne put non-plus tenir que la premiere. Les Eſpagnols voyant cela, jugerent qu'il valoit bien mieux joindre le gros que de ſe faire tuer par des gens déterminés comme ces Aventuriers; ils lâcherent pied, & allerent ſe retrancher dans la derniere embuſcade, environ à deux lieues de la ville.

Fuite & retranchement des Eſpagnols.

Les Flibuſtiers fatigués du chemin, de la faim & de la ſoif, avoient peine à marcher, & furent obligés de coucher dans le bois, où ils firent bonne garde toute la nuit. Le lendemain ils pourſuivirent leur chemin ſans rencontrer la derniere embuſcade.

Enfin y étant arrivés, ils firent alte, puis marcherent généreuſement dans le

deſſein de l'emporter, ou d'y périr. Ils chercherent néanmoins les moyens de paſſer par un autre lieu, que celui où les Eſpagnols bien retranchés les attendoient. Mais il n'y en avoit aucun; car toute la ville étoit environnée de raquettes & de torches épineuſes, en ſorte qu'il étoit impoſſible d'y paſſer, ſur-tout à des gens qui étoient nuds pieds, & qui n'avoient qu'une chemiſe & un caleçon. Ces épines ſont plus dangereuſes que les chauſſe-trapes dont on ſe ſert à l'armée pour gâter les pieds des chevaux, ou pour empêcher les ſoldats de monter à l'aſſaut.

L'Olonois défait les Eſpagnols dans leurs derniers retranchemens.

Toutes ces difficultés ne firent qu'augmenter le courage de l'Olonois: comme il ſe vit réduit à forcer les Eſpagnols, s'il vouloit être maître de la ville, ou à s'en retourner ſans rien entreprendre (ce qu'il étoit bien réſolu de ne pas faire) il anima ſes gens, & leur dit: *Mes freres, point de quartier, plus nous en tuerons ici, moins nous en trouverons à la ville.* Enſuite il les mena au combat dans le deſſein de vaincre ou de périr. Dès que les Eſpagnols les apperçurent, ils tirerent leur canon chargé à cartouches; & après les avoir ainſi ſalués, ils rechargerent à la faveur

de leurs mousquets qu'ils tirerent aussi. L'Olonois & ses gens à cet abord se coucherent tous sur le ventre, si bien qu'ils virent faire cette décharge sur eux sans en recevoir la moindre incommodité ; & dès qu'elle fut faite, ils commencerent la leur sur les Espagnols qu'ils ne pouvoient presque découvrir. Mais comme ils n'avoient pas beaucoup de poudre, ils ne tiroient point qu'ils ne vissent quelqu'un.

Ce combat dura environ quatre heures, & fut fort opiniâtre de part & d'autre : à la fin les Aventuriers se lasserent, & résolus de tout risquer, ils donnerent sur les Espagnols, qui voyant cette grande fermeté prirent l'épouvante. L'Olonois y perdit environ trente hommes, & en eut bien vingt de blessés. Sa victoire ne ralentit point son ardeur. Après avoir séjourné environ quinze jours dans cette petite ville, il proposa à ses gens d'aller querir du renfort au bord de la mer, & d'attaquer la ville de *Guatimale*. Mais tous regarderent ce dessein comme une témérité ; car sans compter la longueur & la difficulté du chemin, ils n'étoient en tout que cinq cens hommes, & cette ville avoit plus de quatre mille combattans.

L'Olonois prend la ville de St. Pedro.

L'Olonois voyant donc que perſonne n'étoit de ſon avis, ſe contenta de piller la petite ville de *St. Pedro*, où il ne fit pas grand butin; car les habitans, tous gens pauvres, ne font que de l'indigo, qui eſt le commerce de ce pays. Cependant ſi l'Olonois avoit voulu ſe charger de cet indigo, il en auroit eu pour plus de 40000 écus; mais il ne cherchoit que de l'argent. J'ai vu les Flibuſtiers laiſſer quantité de marchandiſes qui leur auroient valu beaucoup. Leur pareſſe, & la répugnance qu'ils ont à rien faire les uns pour les autres, en eſt cauſe. D'ailleurs, quand ils ont apporté de la marchandiſe dans leur pays, on ne veut pas leur en donner ce qu'elle vaut. Ils négligent donc d'en apporter, & il arrive, comme je l'ai vu pluſieurs fois, que quand ils prennent un bâtiment où il y en a, & dont ils ne peuvent pas ſe ſervir, ils la jettent & la gâtent, plutôt que de la porter où ils pourroient le faire commodément.

Principal ſoin des Eſpagnols, quand on les attaque.

Ce n'eſt pas que la priſe de la ville de *St. Pedro* ne pût être avantageuſe aux Flibuſtiers; mais les Eſpagnols ont toujours la prévoyance de cacher ce qu'ils poſſedent de plus précieux, avant que de ſonger à ſe défendre, comme

s'ils étoient sûrs de succomber & d'être vaincus. Quand l'Olonois fut prêt à partir, il demanda aux prisonniers qui étoient entre ses mains, s'ils vouloient payer la rançon pour leur ville, sans quoi il leur signifia qu'il y mettroit le feu. Ils répondirent résolument qu'on leur avoit tout ôté, qu'ainsi ils n'avoient plus rien à donner, qu'il pouvoit faire tout ce qu'il lui plairoit : mais que pour eux ils n'étoient capables de rien. A cette réponse il fit mettre le feu à la ville, la laissa brûler, & se retira avec ses gens au bord de la mer ; où ceux qu'il y avoit laissés lui dirent sur le rapport de quelques Indiens qu'ils avoient pris, qu'on attendoit dans la grande riviere de *Guatimale* une hourque, c'est-à-dire, un navire de 7. à 800 tonneaux, qui va ordinairement tous les ans d'Espagne aux *Honduras*, pour y apporter tout ce dont la province de *Guatimale* a besoin. Cette province n'ayant que très-peu de communication avec les Gallions du roi catholique, quelques marchands d'Espagne ont obtenu du Roi & de la maison des Indes, la permission d'y envoyer tous les ans un bâtiment. Les marchandises, qui se portent-là, sont, du fer, de l'acier, du papier pour im-

primer ou écrire, du vin, des toiles, des draps fins, des étoffes de ſoye, du ſaffran, & de l'huile. Le retour eſt ordinairement chargé de cuirs, de ſalſepareille, d'indigo, de cochenille, de jalap, & de Mecoachan.

CHAPITRE IX.

L'Olonois prend la Hourque de Honduras ; il eſt abandonné d'une partie des ſiens. Son naufrage. Sa mort.

L'Olonois, pour mieux ſurprendre la Hourque, ſe retira dans de petites iſles qui ſont au fond du golfe, & laiſſa deux canots à l'embouchure de la riviere de *Guatimale*, pour épier l'heure à laquelle ce bâtiment arriveroit. Chaque équipage de la flotte prit ſon poſte dans ces iſles, & un nom tel qu'il voulut, comme ils ont coûtume de faire en pareille occaſion ; enſuite ayant déſagréé, c'eſt-à-dire, ôté tout l'appareil de leurs vaiſſeaux pour les raccommoder, une partie s'occupa à faire des filets pour pêcher. Il y a en ce lieu quantité de tortues, que ces gens ſçavent prendre avec des filets, qu'ils nom-

ment *folles*. Ils les font avec l'écorce d'un arbre qu'on appelle Mahot. Cette écorce est aussi maniable que le chanvre, & on en feroit des cordages aussi bons que ceux de chanvre, s'ils étoient travaillés de même.

Les Flibustiers passoient le temps assez doucement, en attendant l'occasion de sortir du golfe, où le courant étoit si fort, qu'ils ne pouvoient en aucune façon remonter. Leur emploi étoit de pêcher de la tortue qui leur servoit de nourriture. J'entends ici la franche ; parce qu'on ne mange des autres que par grande nécessité, à cause qu'elles sont de mauvais goût, que les franches au-contraire, sont excellentes, fort saines, pénétrant tout le corps & n'y souffrant aucune impureté. De sorte que si quelqu'un étoit infecté du mal vénérien, cette nourriture le purifieroit mieux que le mercure. On en voit quantité dans ces petites isles, parcequ'il y a de grands fonds d'herbes dont ces animaux vivent, & que le courant les y transporte, comme beaucoup d'autres choses qui n'ont point de vie. On trouve quelquefois sur le rivage de ces isles, des choses que la mer y apporte de plus de quatre ou cinq cens lieues,

Occupations des Aventuriers en attendant fortune.

Souverain remede au plus grand mal.

comme des canots de la façon des Sauvages, nommés Araogues, qui ſont fort éloignés de-là.

Nos Aventuriers n'étant pas toujours occupés, alloient quelquefois ſe promener dans leurs canots vers les petites iſles de *Sambales*, qui tiennent preſque à la péninſule de *Jucatan*, ſur leſquelles on trouve de l'ambre gris auſſi bon que celui qu'on nous apporte d'Orient. Quelques Indiens tributaires des Eſpagnols, viennent l'y pêcher pour le leur vendre, & voici la maniere dont ils le pêchent. Quand la mer eſt agitée d'une tempête, les vagues jettent l'ambre gris ſur le rivage, & les Indiens y viennent lorſque la tourmente commence, afin de prévenir les oiſeaux, qui dès que le vent eſt appaiſé ne manquent pas de chercher auſſi l'ambre & de le manger.

Ambre gris ; induſtrie de quelques Indiens à le pêcher.

Ces gens vont contre le vent, juſqu'à ce qu'ils ayent l'odeur de l'ambre, qui lorſqu'il eſt encore récent s'exhale en abondance. Quand ils ont l'odeur ils ne courent plus ſi fort, ils vont doucement juſqu'à ce qu'ils l'aient perdue, & enſuite ils retournent ſur leurs pas. Ayant manqué l'endroit, ils cherchent dans le ſable ; quelquefois les oiſeaux en piquant leur enſeignent où il eſt.

Lorſqu'ils l'ont trouvé, ils l'amaſſent, & l'emportent ſur la Péninſule de Jucatan, qui eſt leur pays naturel, & où ils ont leurs habitations.

Le lecteur ſera peut-être bien aiſe de voir la deſcription de cette Péninſule, d'autant plus que j'en ai une entiere connoiſſance, & que j'ai ſéjourné aſſez de temps pour y remarquer ce qu'il y a de plus curieux.

Deſcription de la Péninſule de Jucatan.

Elle eſt ſituée depuis le ſeizieme degré de latitude Septentrionale jusqu'au vingt-deuxieme, depuis le golfe de *Gonajos* jusqu'au golfe de *Triſte*. Du côté du ſud-oueſt elle eſt attachée au continent, & ſon autre pointe nommée *le cap Catoche*, eſt au nord-eſt. Les Indiens y ont eu autrefois de beaux édifices, dont on voit encore les ruines ſur une petite iſle voiſine, nommée *Caya de Muieris*. Du côté de l'oueſt ou ponant, les Eſpagnols y ont une belle ville nommée *Saint Franciſco de Campêche*, & au milieu une autre nommée *Merida*, où il ſe fait un grand commerce avec les Indiens. Mais *Campêche* étant un port de mer, en a un bien plus conſidérable. Il y a eu beaucoup d'autres villes & de bourgs ſur cette Péninſule; mais depuis que les étrangers ont

fait la guerre aux Eſpagnols dans ce pays, tout eſt dépeuplé & réduit preſque à rien. Les Eſpagnols occupent la partie occidentale, & les Indiens, l'orientale qui eſt du côté des *Honduras*.

Quant à l'étymologie de *Jucatan*, voici ce qu'on en débite. La premiere fois que les Eſpagnols aborderent en cette Péninſule, ils demanderent aux Indiens le nom du pays. Ceux-ci qui ne les entendoient pas, leur répondirent, *Jucatan*, qui ſignifie en leur langue, *Que dites-vous?* Ce qui fit que les Eſpagnols l'appellerent *Jucatan*, ſoit que ne ſçachant pas le langage de cette contrée, ils cruſſent que c'étoit ſon véritable nom, ou qu'en effet ils lui ayent laiſſé ce même nom en mémoire de ce qui s'étoit paſſé.

Gouvernement des Eſpagnols dans cette Peninſule.

Cette péninſule eſt très-fertile en tout ce que l'Amérique produit. Autrefois elle a été fort peuplée d'Indiens; mais les Eſpagnols les ont tellement détruit, qu'il n'y en a aujourd'hui que très-peu; & ils ſont leurs tributaires, ou pour mieux dire leurs eſclaves, car ils n'ont aucune liberté. Ceux qui ſont voiſins des Eſpagnols les ſervent preſque pour rien. Ceux de l'autre bord ſont obligés de recevoir en certains temps de l'année

un Ecclésiastique Espagnol qu'on leur envoye pour les convertir. Lorsqu'il arrive chez eux, le Cacique, (c'est le nom qu'ils donnent à leurs chefs qui sont comme leurs gouverneurs) est obligé de lui donner azile, ou de lui en chercher un parmi ses gens. Tant que le prêtre est en ce lieu, ils n'oseroient exercer leur religion, car ces peuples sont idolâtres. A peine est-il parti, qu'ils recommencent comme auparavant. Ce que j'en ai appris de ceux de la nation, qui parloient Espagnol, c'est que chacun d'eux a son Dieu particulier. Ils ont pourtant des lieux où ils s'assemblent pour les adorer en commun, & qui leur servent d'église quand les prêtres Espagnols y sont. Lorsqu'un enfant vient de naître, ils le portent dans cette église où il doit passer la nuit, exposé tout nud sur une petite place qu'ils ont parsemée de cendres passées dans un tamis fait d'écorce d'arbre. Le lendemain ils y retournent, & remarquent les vestiges de l'animal qui s'est approché de l'enfant. S'il y en a eu deux, ils les prennent tous deux pour patrons. S'il n'y en a eu qu'un, ils ne prennent que celui-là. Ensuite ils élevent l'en-

Habitans idolâtres, genre de leur idolâtrie.

Cérémonies de leurs baptêmes & de leurs mariages

fant jusques à ce qu'il ait connoissance de leur religion. Quand il la connoît & qu'il est devenu grand, les parens lui nomment son patron; & soit fourmi, soit rat, souris, chat ou serpent, il doit l'adorer comme son Dieu. Ils ne le reclament jamais que dans l'adversité; c'est-à-dire, lorsqu'ils ont perdu quelque chose, ou qu'on leur a fait quelque déplaisir.

Pour cela ils vont dans une maison destinée à cet usage, & offrent une gomme nommée *Copal*, comme nous offrons l'encens. Après cela, quelque chimere qui leur passe par la tête, soit desir de se venger de quelque affront prétendu, soit toute autre pensée, ils croyent que c'est leur patron qui la leur inspire, & ils ne manquent point de l'exécuter.

Quelques Espagnols m'ont dit, que quand c'étoient des femmes, & qu'elles avoient de grands animaux pour patrons, le diable venoit sous cette figure se joindre avec elles. Y a-t-il rien de plus chimérique?

Dans leurs mariages ils observent de certaines cérémonies, & ne prennent qu'une femme. Quand quelqu'un veut se marier, il convient avec le pere & la mere de la fille, ensuite on s'assemble, on

on se réjouit, & le lendemain des noces la fille vient se présenter devant sa mere, se jette par terre, & rompt un petit chapeau de verdure que les vierges portent ordinairement; enfin elle fait plusieurs gémissemens, pour témoigner le regret qu'elle a d'avoir perdu sa virginité.

Habileté de certains Indiens.

Ces Indiens sont laborieux & fort éloignés de la paresse des autres. Leur génie s'exerce à faire mille petits ouvrages jolis; mais peu utiles. Il se trouve dans leur pays quantité de bois qui leur fournit de très-belles teintures : celui dont nous nous servons pour le noir & pour le violet vient de-là; c'est pourquoi on l'appelle bois de Campêche. Leurs habitations sont belles, & ils n'y plantent que des choses nécessaires à la vie. Les femmes filent du coton, dont ils font de hamacs, qui sont une maniere de lits très-beaux. On ne les voit jamais en guerre avec les autres indiens; parce qu'ils en sont fort éloignés, & qu'ils n'ont que les Espagnols pour voisins. Leur plus grand voyage se termine aux isles qui sont dans le golfe des Honduras, où ils demeurent quelquefois; mais pour l'ordinaire ils retournent en terre ferme.

Après cette digreſſion, je reviens à nos Aventuriers que nous avons laiſſés ſur les petites iſles. Quand ils y eurent ſéjourné environ trois mois, l'Olonois eut nouvelle que la Hourque dont nous avons parlé approchoit. Il donna ordre qu'on appareillât les vaiſſeaux, de peur qu'elle n'eût le temps de ſe décharger. Quelques-uns repréſenterent qu'il valoit mieux attendre ſon retour, parce qu'elle auroit de l'argent, que de la prendre ainſi lorſqu'elle n'avoit que des marchandiſes. Cet avis fut ſuivi; les Flibuſtiers ne laiſſerent pas d'envoyer des canots pour l'obſerver: mais ceux qui le montoient, ayant appris qu'ils étoient à cette côte, ſe contenterent de débarquer les marchandiſes, & ne précipiterent point leur retour.

L'Olonois apprend des nouvelles de la Hourque.

L'Olonois & ſes gens ennuyés d'attendre, eurent quelque ſoupçon que ce vaiſſeau leur pourroit échapper, ils réſolurent de l'aller attaquer, ne ſçachant pas ſi à meſure qu'on en déchargeoit les marchandiſes on en embarquoit de nouvelles.

Il attaque le Vaiſſeau ſuccès du combat.

Dans cette incertitude ils allerent à ſon bord; mais les Eſpagnols qui avoient été avertis, s'étoient déja précautionnés, ayant préparé leur canon,

& débâclé leur navire; c'est-à-dire, ôté tout ce qui leur pourroit nuire pendant le combat. Leur canon étoit en batterie au nombre de cinquante-six pieces outre beaucoup de grenades, de pots-à-feu, de torches, de saucissons qu'ils avoient sur les châteaux d'avant & d'arriere.

Quand nos Aventuriers approcherent, ils s'apperçurent bien qu'ils étoient découverts & qu'on les attendoit; cependant ils ne laisserent pas d'attaquer. Les Espagnols se mirent en défense, & quoiqu'inférieurs en nombre, ils leur donnerent bien de l'exercice. Mais après avoir combattu presque un jour entier, comme ils n'étoient guéres plus de soixante hommes, ils se lasserent; & les Aventuriers voyant que leur feu diminuoit, les aborderent & se rendirent maîtres de la Hourque.

Sur le champ l'Olonois envoya quelques petits bâtimens dans la riviere, afin de prendre la patache, qui venoit, disoit-on, chargée de cochenille, d'indigo & d'argent. Mais les Espagnols ayant sçu la prise de la Hourque, ne firent pas descendre la patache, & se retrancherent si bien sur la riviere, que les Aventuriers n'oserent rien entre-

prendre. *Patache* signifie un petit vaisseau de guerre qui mouille à l'entrée d'un port pour connoître les navires qui viennent ranger la côte.

Imprudence des Aventuriers.

L'Olonois ne fit pas un grand butin en prenant ce bâtiment, comme il se l'étoit imaginé; s'il l'eût pris lorsqu'il arriva, il auroit eu toute sa charge, qui valoit plus d'un million: & en cela il manqua de conduite; car il pouvoit bien juger, que découvert comme il l'étoit, ayant demeuré près de six mois à cette côte, ce bâtiment ne chargeroit jamais à sa vue.

On ne trouva dans la Hourque qu'environ vingt mille rames de papier, & cent tonneaux de fer en barre qui servoit de lest au vaisseau. On y trouva aussi quelques ballots de marchandises, mais de peu de valeur: ce n'étoit que des toiles, serges, draps & rubans de fil en grande quantité. Tout cela ne laissoit pas de valoir de l'argent, & cependant les Aventuriers n'en profiterent presque point; car ayant partagé ce qui pouvoit être à leur usage, ils dissiperent le reste, comme le papier qu'ils employerent à faire des serviettes, & mille autres bagatelles. Quelques huiles d'olive & d'a-

mande furent conſumées inutilement.

Un aſſez grand nombre de ces Aventuriers nouveaux venus de France, qui n'avoient entrepris ce voyage avec l'Olonois que parce qu'ils l'avoient vu revenir de Marecaye comblé de biens, ennuyés de cette miſerable vie, commencerent à ſe plaindre, & à dire hautement qu'ils vouloient retourner à la Tortue. Les vieux Aventuriers accoûtumés aux murmures, ſe moquerent d'eux, diſant qu'ils aimoient mieux périr que de s'en retourner ſans argent. Enfin ils ſe liguerent les uns contre les autres. Les plus expérimentés d'entr'eux voyant que le voyage de Nicarague, ne réuſſiſſoit point, s'embarquerent la plupart en ſecret ſur le bâtiment que montoit Moyſe Vauclin, qu'on avoit pris au port de *Cavallo*, & qui alloit fort bien à la voile.

La plûpart des Aventuriers abandonnent l'Olonois : ce qui leur arrive.

Leur parti étoit pris de quitter l'Olonois, d'aller à la Tortue raccommoder leur bâtiment, & enſuite de retourner en courſe : mais lorſqu'ils voulurent ſortir ils échouerent ſur un Recif, & leur deſſein échoua avec eux. Si ce bâtiment n'eût pas péri de la ſorte, il auroit fait bien du mal aux Eſpagnols; car c'étoit le meilleur Voilier qu'on eût

vû depuis cinquante ans dans toute l'Amerique.

Moyse Vauclin se voyant sans vaisseau, chercha l'occasion d'en recouvrer un autre : il trouva fort à propos le chevalier du Plessis qui venoit de France, exprès pour croiser sur les Espagnols ; & comme Vauclin connoissoit le pays, & les lieux que les Espagnols fréquentent, il fut bien reçu du chevalier, qui lui promit la premiere prise qu'il feroit, en cas qu'il se retirât en France. Mais il ne put accomplir sa promesse ; car en combattant contre un navire Espagnol de trente-six pieces de canon, il fut tué, & Moyse déclaré Capitaine de son vaisseau, avec lequel il fit une prise devant la *Havane* chargée de *Cacao*, qui valoit plus de cent cinquante mille livres.

L'Olonois qui étoit dans les *Honduras* conçut tant de dépit contre Moyse qui l'avoit quitté, qu'il jura de s'en venger si jamais il le rencontroit. Un nommé le Picard l'abandonna aussi ; mais au lieu de retourner à la Tortue, il alla le long de la côte de *Costa-rica*, où il croisa devant la riviere de *Chagre*, afin de prendre le premier Bâtiment qui se présenteroit. Ennuyé d'être là sans

rien faire, il résolut avec son Equipage de quatre-vingts hommes ou environ, de descendre dans la riviere de *Veragua*, & de piller le bourg de même nom, qui est sur cette riviere. Il exécuta son entreprise assez facilement, & sans grande résistance ; mais aussi sans trouver beaucoup de choses, parce-qu'il ne demeure dans ce bourg que des esclaves qui vont fouiller la terre sur les montagnes voisines.

Ils mettent cette terre dans des sacs pour la laver ensuite, & ils y trouvent des paillettes d'or très-pur & très-fin. Ils appartiennent à des bourgeois & à des marchands de la ville de *Nata*, située sur la mer du Sud à vingt lieues de leur bourg, qui n'est bâti sur cette riviere que pour y occuper des esclaves, & quelques bandits Espagnols qui s'y sont venus refugier.

Le Picard ne demeura pas là long-temps ; les Espagnols, qui s'étoient assemblés de *Nata* & de *Panama*, le contraignirent de décamper au plus vîte : ce qu'il ne put faire sans se battre en retraite le mieux qu'il put ; mais non sans y laisser plusieurs des siens, tant morts que blessés, outre quelques prisonniers qui étoient demeurés derriere

dans un petit canot. Ils n'eurent pas même le loisir de prendre tout leur butin, & n'emporterent qu'environ trois ou quatre livres d'or qu'ils trouverent dans des flacons ; si bien que le Picard alla courir le bon bord pour trouver une meilleure fortune.

Course & naufrage de l'Olonois.

L'Olonois étoit fort en peine, ayant un grand vaisseau équipé de 300 hommes, sans vivres ; ensorte qu'ils étoient contraints d'aller tous les jours à terre pour pourvoir à leur nourriture. Ils tuoient tout ce qu'ils rencontroient, & le plus souvent des oiseaux & des singes. Voilà ce qu'ils faisoient de jour. La nuit avec vent de terre, ils tâchoient de sortir & d'avancer chemin. Après beaucoup de peine ils gagnerent le Cap *Gracia à dios*, & allerent jusqu'aux isles *de Las Perlas*, & de *Carneland*.

L'Olonois avoit encore quelque espérance de descendre à *Nicaragua*, d'y laisser son Navire, & de gagner la riviere de *Saint Jean* avec les Canots qu'il avoit. C'étoit par cette riviere qu'il se proposoit d'entrer dans le Lac de *Nicaragua*. En effet, il y laissa son Navire ; mais non pas comme il le croyoit ; car ce vaisseau tirant beaucoup d'eau, il voulut l'approcher de la côte, & le

mit sur un Récif, d'où il ne put jamais le retirer. Il eut beau mettre ses canots à terre, & décharger le canon, tout cela fut inutile. Comme il n'y avoit point de remede, ses gens allerent à terre, où ils firent des *Ajoupas*, qui sont de petites Loges semblables à des baraques, en attendant qu'il passât quelque bâtiment pour les tirer de-là.

Cependant l'Olonois accoutumé aux traverses, ne prit aucun chagrin de tout ceci, du moins n'en fit-il point paroître; au contraire il conjura ses gens de ne point perdre courage, les assurant qu'il avoit trouvé le moyen de sortir de ce lieu, & de faire fortune avant que de retourner à l'isle de la Tortue. Il en occupa une partie à planter des vivres sur cette isle; c'est-à-dire des pois que l'on recueille, & qui sont bons à manger au bout de six semaines: quelques-uns à aller à la chasse & à la pêche; d'autres à dépecer le bâtiment, pour en tirer autant de bois & de cloux qu'ils pourroient, & en faire une barque longue: enfin avec leurs canots ils espéroient encore entrer dans le Lac de *Nicaragua*. Pendant qu'ils feront leur barque, je donnerai ici une petite description des isles de *Carneland*.

Expédient de l'Olonois après son naufrage.

Elles ſont voiſines de quantité d'autres ſituées ſous le douzieme degré cinquante minutes de latitude Septentrionale, environ à quarante lieues du cap de *Gracia à Dios*, & habitées par une ſorte d'Indiens de terre ferme, qui y viennent quelquefois paſſer une partie de l'année. L'une de ces iſles eſt plus grande que l'autre; la plus grande peut avoir quatre à cinq lieues de tour; & l'autre, trois. Le terroir en eſt très-bon & fort fertile; on y voit de grands bois; & on pourroit y demeurer; mais il faut y creuſer des puits pour avoir de l'eau, & cette eau eſt moitié douce & moitié ſalée.

Mauvais Indiens de terre ferme.

Les Aventuriers y viennent ſouvent; car ils n'oſent aller en terre ferme, où les Indiens ſont méchans & ne veulent ſouffrir aucune nation, étant eux-mêmes ſans demeure fixe, & toujours errans dans les bois. Les Aventuriers n'avoient jamais pu en découvrir aucun; mais lorſque l'Olonois parut ſur les iſles, ceux d'entr'eux qui étoient marqués pour la chaſſe, en trouverent trois qui prirent auſſi-tôt la fuite. On les pourſuivit ſi vivement, qu'on les vit entrer dans une taniere ſous terre, où ſans rien craindre on entra après eux,

Les Aventuriers en prennent trois à la chaſſe.

on les prit, & on les amena au quartier de l'Olonois, ſans leur faire aucun mal. Ils étoient trois, ſavoir deux femmes & un homme.

Nos Aventuriers s'imaginerent que cette capture étoit un coup de fortune pour eux ; ils penſoient faire amitié avec ces Sauvages afin de pouvoir enſuite entrer dans leur pays, mais ils furent bien trompés dans leur attente. Après leur avoir fait toutes les careſſes du monde, ils donnerent aux deux femmes quantité de petits miroirs, & d'autres choſes de cette nature qu'on préſente ordinairement aux femmes ; ils firent auſſi préſent aux hommes de haches, de couteaux, & d'inſtrumens pour la pêche. Mais au-lieu que les autres Indiens eſtiment toutes ces choſes, ceux-ci les mépriſerent & ne daignerent pas ſeulement les regarder. Pendant tout le temps qu'ils furent avec les Aventuriers ils ne ſe parlerent jamais : On leur préſenta à manger des fruits, & des choſes qu'ils connoiſſent bien ; ils en mangerent. Après cela on les mit en liberté, & on leur fit ſigne de s'en aller avec leurs camarades, & de leur porter ces choſes que les Aventuriers leur avoient données ; mais ils n'en

Préſens que les Indiens mépriſent.

voulurent rien faire. Cependant l'homme prit quelques couteaux, & ſur le champ ils ſe ſauverent, ſans que depuis on les ait vû reparoître. Dès le lendemain un des Aventuriers s'étant émancipé d'aller ſeul à la chaſſe, tomba entre leurs mains, & fut roti & mangé, à ce qu'on a pu conjecturer; car trois jours après on trouva un pied & une main de ce miſérable, qui étoient brûlés.

Deſtinée d'un Aventurier pris par les Indiens.

Un jour un Aventurier de la Jamaïque vint mouiller à ces iſles. La nuit ils vinrent ſous l'eau, lui emporterent ſon ancre qui pouvoit peſer ſix cens livres, & attacherent le cable à un rocher. Il y a le long de cette côte de très-méchans Indiens que les Eſpagnols n'ont jamais pu aſſujettir. J'en rapporterai encore dans la ſuite quelques hiſtoires aſſez curieuſes.

L'Olonois vint enfin à bout de ſon deſſein, & dans l'eſpace de dix mois qu'il demeura ſur ces iſles avec ſon monde, il bâtit une barque longue, capable de porter la plus grande partie de ſes gens qu'il mit deſſus, & le reſte dans ſes canots. En cet équipage il entra dans la riviere de St. Jean, nommée par les Eſpagnols *Deſaguadera.* Comme il la remontoit, il fut décou-

L'Olonois découvert par les Indiens.

vert par les Indiens qui appartenoient aux Espagnols, & qui en avertirent promptement leurs maîtres. Ceux-ci envoyerent au devant de lui une troupe d'Indiens qui l'empêcherent d'aller plus avant, & l'obligerent à se retirer avec perte de beaucoup de ses gens.

Désolation des Aventuriers.

Nos Aventuriers étoient désolés de ne pouvoir ni faire quelque prise, ni retourner à l'isle de la Tortue; car ils n'avoient point de vaisseaux. Ils se séparerent donc, de peur de s'affamer les uns les autres, & chacun alla à son bord; une partie se rendit au cap de *Gracia à dios*, où elle demeura avec une nation d'Indiens qui souffrent les Aventuriers chez eux, & même qui les aiment. L'autre partie alla à *Boca del Toro*, où il arrive souvent des Aventuriers cherchant de la tortue pour ravitailler leurs vaisseaux. Ceux-ci avoient en vue lorsqu'il en arriveroit quelques-uns, de s'embarquer avec eux.

Ils descendirent en un lieu nommé *la Pointe à Diegue*, à cause qu'il y a là de l'eau bonne à boire. Ayant tiré leurs canots à terre, ils dresserent un Fort: c'est-à-dire, un retranchement de pieux, afin de se garantir des Indiens, qui y sont fort à craindre. L'Olonois avec sa

L'Olonois croisant devant Carthagene, sa mort.

Barque avoit dessein de croiser devant Carthagene, en passant les *Bayes Barou*, qui sont près du Golfe *Del Darien*, il fut obligé d'aller à terre, & de chercher quelque bourgade, soit d'Indiens soit d'Espagnols, à piller pour avoir des vivres; mais cette entreprise ne lui réussit pas mieux que les autres fois; au contraire il eut le malheur d'être pris par les Sauvages que les Espagnols appellent *Indios bravos*, ils le hacherent par quartiers, le firent rotir & le mangerent.

Telle fut la vie & la fin de l'Olonois; ses camarades qui échapperent, arriverent à la Tortue avec leur barque; n'ayant jamais fait de course plus funeste que celle-là. J'oubliois de dire qu'une partie du monde de l'Olonois, qui s'étoit retirée sur une isle le long de la côte de Carthagene, nommée *l'isle Forte*, y trouverent des Anglois Aventuriers, qui avoient dessein de faire descente en terme ferme, & que cette occasion se présenta fort à propos pour les délivrer. Dans l'espérance de faire quelque butin, ils dirent aux Anglois, qu'ils avoient encore de leurs camarades en beaucoup de lieux le long de la côte. Les Anglois réjouis d'apprendre

cette nouvelle, les chercherent, & les prirent dans leurs vaisseaux. Leur dessein étoit de monter la riviere de *Moustique*, qui est au cap de *Gracia à Dios*, & de trouver quelque Ville Espagnole à piller; parce que personne n'y avoit encore été. Un des leurs les avoit assurés qu'il y avoit communication entre cette riviere & le lac *Nicaragua*. Sur cette espérance les Aventuriers s'embarquerent au nombre de cinq cens dans des canots pour monter la riviere : mais après avoir tenté la fortune quinze jours durant sans trouver autre chose, que de petits lieux où les Indiens se retiroient, & qui étoient entiérement dénués de vivres, ils chercherent divers moyens pour sortir de cet embarras.

Enfin voyant qu'ils ne gagnoient rien, ils allerent au travers des bois pour chercher un chemin. Mais après avoir employé quelques jours à courir de côté & d'autre, ils ne purent découvrir aucune route, ni faire quelque prisonnier qui leur servît de guide. Ils s'en retournerent donc sans avoir rien fait. La faim qui les pressoit extrêmement, précipitoit encore leur retour, & s'ils avoient trouvé des Sauvages,

Extrêmité où sont réduits les gens de l'Olonois.

ils étoient résolus d'en tuer quelqu'un pour se nourrir; car ils ne mangeoient que de l'herbe & des feuilles d'arbres. Ils regagnerent pourtant peu-à-peu le bord de la mer, où ils trouverent les Indiens du cap de *Gracia à dios*, qui leur donnerent des vivres; & ils demeurerent quelque temps dans ce lieu avant que de se rembarquer. Ils auroient même entrepris encore quelque chose, mais la nécessité fut cause que la dissension se mit entr'eux. Toutefois ils se séparent sans autre disgrace que la faim qu'ils avoient endurée.

CHAPITRE X.

Aventure d'Alexandre surnommé Bras de fer.

Réflexion de l'Auteur sur quelques événemens de son Histoire.

LORSQUE je fais réflexion à ce que j'ai déja dit des Aventuriers, & à ce qui me reste à en dire, je ne doute point que parmi ceux qui liront leur histoire, il ne s'en trouve quelques-uns de difficile croyance, & qui, sur le moindre récit de quelque aventure singuliere, ne soient tentés de prendre l'Historien pour un Roman-

cier. Je ne conseille pas à ces messieurs de lire la vie des Flibustiers, où tout est extraordinaire.

En effet comme ils sont presque toujours sur mer, & que cet élément est sans cesse agité de furieuses tempêtes, ils font souvent naufrage, & ces naufrages les jettent en des périls aussi surprenans que terribles. Comme ils forment des entreprises hardies & difficiles, l'exécution de ces entreprises les expose à tout moment à des aventures également étonnantes & incroyables.

Ainsi que peut-on penser quand on voit Pierre le Grand avec un petit vaisseau monté de quatre légéres pieces de canon, de vingt hommes, se rendre maître presque en un instant du vice-amiral des galions du roi d'Espagne, & s'en retourner en Europe riche à jamais ?

Que peut-on s'imaginer lorsqu'on apprend que Roc, après son naufrage, marche en victorieux dans un pays ennemi ; qu'il défait, en chemin faisant, les Espagnols, s'empare de leurs chevaux, se saisit d'une barque, & se tire enfin d'un grand péril, sans autre perte que de deux de ses gens blessés, & deux tués ?

Que peut-on croire enfin en lisant que l'Olonois découvert par les ennemis, accompagné d'un petit nombre des siens, ait attaqué & pris une frégate armée de dix pieces de canon, & de quatre-vingts hommes de la plus belle & de la plus vigoureuse jeunesse de la *Havana*, & qu'il ait fait ensuite tout ce que nous avons vu?

Certainement ces choses sont extraordinaires : mais aussi pour peu qu'on soit de bon sens & sans prévention, il est aisé de voir qu'elles sont accompagnées de circonstances si originales & si naturelles, qu'il est malaisé d'en douter, puisqu'enfin elles respirent par-tout la vérité. D'ailleurs, tout extraordinaires qu'elles soient, je puis bien assurer que je les ai vues moi-même; & si mon témoignage ne suffit pas pour en accréditer le récit, je suis encore en état de le confirmer par celui de quantité de gens de considération, qui sont encore pleins de vie, & que je nommerois volontiers, si ce n'est qu'occupant maintenant des postes avantageux, ils seroient peut-être fâchés qu'on sût qu'ils ont été Flibustiers, quoiqu'exerçant ce métier ils aient fait mille belles actions qui

Témoignages pour la vérité de cette histoire.

méritéroient d'être rapportées. Je pense toutefois qu'ils ne se soucient guere qu'on les rapporte, puisque depuis ce temps-là ils en ont fait d'aussi belles, mais plus glorieuses pour eux, & plus utiles pour leur patrie, n'ayant plus tiré l'épée que pour le service de leur prince.

Pour revenir à ceux qui donnent le nom de Roman à tout ce qui leur cause quelque surprise, que diroient-ils, si on leur rapportoit les expéditions d'Alexandre surnommé *Bras de fer*, à cause de la force de son poignet. On peut dire que ce nouvel Alexandre a autant signalé son nom entre les Aventuriers, que l'ancien Alexandre a distingué le sien entre les conquérans. On ne doit pas trouver la comparaison étrange; car enfin Alexandre le grand, tout Alexandre qu'il étoit, étoit-il autre chose qu'un Aventurier, mais un Aventurier de famille royale? & celui dont je vais parler, étoit de condition.

Alexandre surnommé *Bras de fer*.

Il étoit beau de visage, robuste de corps; j'en puis parler pour l'avoir vu de près; parce que je l'ai pansé & guéri d'une blessure considérable. Ma fortune étoit faite après cette cure, s'il avoit

été auſſi libéral qu'Alexandre ; mais par malheur pour moi il ne l'étoit pas. Il avoit beaucoup de tête quand il s'agiſſoit d'entreprendre, & un grand courage lorſqu'il falloit exécuter.

Bien différent des autres Aventuriers, qui vont en courſe avec des flottes entieres, il n'y alloit jamais qu'avec un ſeul vaiſſeau nommé le *Phœnix*, rempli de gens d'élite & de réſolution comme lui. Je ne dirai qu'un ſeul incident de ſa vie ; il me l'a récité lui-même en Eſpagnol, & je le rapporte ici en François.

Un jour qu'il étoit en mer pour l'exécution d'un deſſein de conſéquence, qu'il eſt inutile de dire puiſqu'il ne réuſſit pas, après un long calme il fut tout-à-coup ſurpris d'un grand orage accompagné de vents & de tonnerres furieux. Les vents lui briſerent ſes mâts, & le tonnerre mit le feu à la ſoute aux poudres, qui firent ſauter toute la partie du vaiſſeau qu'elles occupoient, avec ceux qui étoient deſſus, & qui furent tués avant que de tomber dans l'eau. Ceux de l'autre partie du Vaiſſeau ſe trouverent tout-à-coup dans la mer ; mais comme ils étoient fort près de terre, il s'en ſauva pour

Naufrage d'Alexandre Aventurier. Comme il ſe ſauve avec ſes gens.

le moins trente ou quarante à la nage, & notre Alexandre ne fut pas des derniers. Ils aborderent dans quelques isles aux environs de *Boca del Drago*, habitées par des Indiens qu'on n'a pu encore réduire, & dont je ne dis rien ici, parce que j'en parlerai ailleurs.

Ils parcoururent quelque temps les bords de la mer, pour recueillir ce qu'ils pourroient du débris de leur naufrage. Ils songerent à se garantir des insultes des Indiens, qui sont terribles dans ces contrées; à reconnoître les lieux, de peur de surprise; enfin à observer quand il passeroit quelque bâtiment, pour les tirer de cet endroit. Dans ce dessein ils ne quittoient guere le bord de la mer.

Un jour qu'ils erroient à leur ordinaire, une troupe d'Indiens vint les assaillir, ils en tuerent un bon nombre, & en firent quelques-uns prisonniers. Alexandre crut que pour leur ôter l'envie de venir désormais les attaquer, il falloit leur inspirer de la crainte. Avant que de renvoyer les prisonniers, il fit attacher un bouclier de cuir fort épais aux ossemens d'une baleine, qui se trouverent là par hazard. On fit entendre par signe à ces barbares de

tirer leurs fleches contre le bouclier. Ce que quelques-uns des plus robuſtes firent avec beaucoup d'adreſſe ; mais les fleches ſe briſerent, & à peine purent-elles effleurer le poil du bouclier. Ce fut une eſpece de merveille qui les ſurprit ; car leurs fleches ſont ſi aiguës & ſi pénétrantes, qu'elles percent d'outre en outre toutes ſortes d'animaux. On leur demanda par ſigne s'ils vouloient voir quelle étoit la force des armes des Aventuriers ; parce qu'ils s'imaginoient, comme ils le firent entendre, que l'arquebuſe étoit une eſpece d'arc, & la baguette la fleche, & afin de leur faire connoître quelle étoit la force de l'arquebuſe, Alexandre donna ordre à un Flibuſtier de tirer la ſienne contre le bouclier. Ce Flibuſtier s'étant éloigné de ſix pas plus qu'eux ; déchargea ſon fuſil, & perça non ſeulement le cuir du bouclier ; mais encore l'os de la baleine auquel il étoit attaché. Les Barbares étonnés s'approcherent de plus près pour voir le coup, & demanderent une balle, dans l'eſpérance d'en faire autant. On leur en donna une, ils la mirent au bout d'un dard, & ſoufflerent enſuite de toute leur force, croyant que ce ſouffle étoit la

cause du grand bruit qu'ils avoient entendu ; mais dès qu'ils eurent lâché la balle, elle tomba à leurs pieds, & ils en furent si étonnés, qu'Alexandre les ayant renvoyés, non seulement il n'en a eu depuis aucune nouvelle, mais il n'a même vu qui que ce soit qui ait osé l'attaquer.

Nos Aventuriers commençoient à s'ennuyer d'être si long-temps dans cet endroit, lorsqu'ils apperçurent d'assez loin un vaisseau en mer, qui tiroit droit où ils étoient. Ils se cacherent, se doutant bien que ce vaisseau n'approcheroit pas s'ils se montroient. Les uns étoient d'avis qu'on priât le chef du vaisseau de les prendre dans leur bord : les autres au contraire opinoient à se défendre, craignant qu'on ne leur ôtat la liberté, & qu'on ne leur fît peut-être pis. Alexandre, qui étoit vif à délibérer, & encore plus prompt à se résoudre, décida que bien loin de se défendre il falloit attaquer. Les Aventuriers déférerent tous à son sentiment, parce qu'il avoit beaucoup d'ascendant sur eux, & qu'ils se fioient entiérement à sa conduite & à sa valeur, qu'ils avoient déja éprouvée en mille occasions.

Il découvre un vaisseau en mer.

Le vaiſſeau aborde, attiré, comme on a ſu depuis, par la diſette d'eau où il étoit, car dans ces iſles l'eau eſt très-bonne. C'étoit un vaiſſeau marchand équipé en guerre. Les capitaines firent deſcendre leurs meilleurs ſoldats à terre, & ſe mirent à leur tête, parce qu'ils ſavoient les périls que l'on courroit dans ce lieu, à cauſe des Indiens dont j'ai parlé. Ils ne ſongeoient guere à nos gens qui ſe tenoient cachés, & tout prêts à exécuter ce que nous allons voir.

Il eſt bon de remarquer que nos Aventuriers avoient demeuré aſſez long-temps dans ces lieux pour en ſavoir les détours. Ils ſe gliſſerent donc fort doucement le long des arbres qui étoient fort touffus alors, défilerent enſuite par des routes ſecrettes qu'ils connoiſſoient; en ſorte qu'en peu de temps ils environnerent le grand chemin qui coupoit le bois, & que leurs ennemis tenoient, de peur de ſurpriſe. Ils marchoient tous en bon ordre. Cependant nos Aventuriers ſe tenoient derriere les arbres; parce que s'ils avoient combattu à découvert, les ennemis, qui étoient en plus grand nombre n'auroient pas manqué de les défaire.

Mais

Mais comme ils ne les perdoient pas de vue, ils firent tout-à-coup sur eux une décharge aussi meurtriere qu'imprévue. Aussi-tôt les ennemis firent face, sans tirer pourtant, parce qu'ils ne voyoient personne. Mais comme il tomboit sans cesse quelques-uns des leurs, & qu'ils n'appercevoient point de fléches, ils comprirent facilement qu'ils avoient affaire à d'autres gens qu'à des Indiens; & pour rendre inutile le feu de ceux qui les attaquoient, ils s'aviserent de se mettre ventre à terre, & de ne se point relever, ou que ce feu n'eût cessé, ou qu'ils ne vissent quelqu'un paroître.

Les Aventuriers qui regardoient par les ouvertures qu'ils avoient faites dans l'épaisseur du feuillage, furent bien surpris de ne plus rien voir : ils s'imaginerent d'abord que les ennemis pourroient s'être retirés; mais n'ayant point entendu de bruit qui eût marqué leur retraite, ils ne sçavoient ce qu'ils étoient devenus, encore moins ce qu'ils devoient faire eux-mêmes.

Alexandre se trouvoit dans la même peine; mais impatient de vaincre, il se détermina promptement, & sortit accompagné de ceux qui étoient

alors auprès de lui pour chercher les ennemis. Ceux-ci l'ayant apperçu, jetterent un cri, se reléverent, & coururent sur le champ à lui. Alexandre les voyant venir avec tant d'impétuosité, se mit à quartier avec les siens, & laissa passer le torrent ; ensuite il s'attacha à celui qui marchoit à leur tête, & lui porta un coup de sabre, qui coula sans aucun effet le long d'un grand bonnet dont sa tête étoit couverte. Il alloit redoubler, lorsqu'une racine d'arbre qui sortoit de terre, & qu'il rencontra malheureusement sous ses pieds, le fit tomber. A l'instant il se releva à-demi soutenu sur une main, ne pouvant mieux faire, parce qu'il étoit étrangement pressé par son adversaire, & du revers de l'autre main, (car il avoit le poignet rude) il fit sauter le sabre de son ennemi, ce qui lui donna le loisir de se relever tout-à-fait, & de crier, *à moi Camarades, à moi*, pour avertir ceux qui étoient encore dans le bois. Ses camarades sortant aussi-tôt, les uns d'un côté, les autres d'un autre, & prenant les ennemis, tantôt à dos, tantôt en flanc, puis en queue, en firent un grand carnage, enfin se réunissant

tous à un signal que leur fit Alexandre, ils fondirent sur eux le sabre à la main, & les trouverent tellement affoiblis, qu'ils tuerent sans peine jusqu'au dernier, ayant pris à cœur de n'en pas laisser échapper un seul.

D'un autre côté, ceux qui étoient demeurés dans le vaisseau entendant le bruit de la mousqueterie, crurent que leurs gens avoient rencontré quelque embuscade, ou quelque parti d'Indiens; mais comme la troupe de Soldats qui avoit fait descente, étoit brave & nombreuse, ils crurent qu'elle avoit taillé en pieces ces Indiens, & que les autres se seroient sauvés dans leurs cavernes. C'est pourquoi ils se contenterent de tirer le canon de leur bord pour les effrayer.

Cependant nos Aventuriers ne perdirent point de temps. Ils dépouillerent les morts, se vêtirent de leurs habits, & ayant le visage presque entiérement cachés sous de grands bonnets qu'ils avoient ôtés à leurs ennemis, enfin poussant de grands cris pour marque de leur victoire, ils marcherent vers le vaisseau. Ceux qui étoient dedans les voyant venir, crurent que c'étoit leurs camarades qui

revenoient vainqueurs, & les reçurent dans leur bord. Auſſi-tôt les Aventuriers firent main-baſſe ſur tous ceux qu'ils rencontrerent, & qui ne s'attendant à rien moins, réſiſterent peu, parce qu'il n'étoit reſté dans le Vaiſſeau que des marchands, des matelots & fort peu de milice. De maniere que les Aventuriers s'en rendirent bientôt maîtres, & le trouverent chargé de toute ſorte de marchandiſes & de richeſſes, dont je n'ai point appris le détail.

J'ai ſçu d'Alexandre même pluſieurs autres entrepriſes que je n'écris point; car j'ai remarqué qu'en les récitant, il paſſoit fort légerement ſur ce qui le regardoit, & appuyoit beaucoup ſur ce qui concernoit les autres, leur en donnant preſque toute la gloire. En ſorte que ſi je rapporte quelques circonſtances qui le regardent, je ne les tiens pas de lui; mais de ſes camarades.

Je n'étois pas à cette expédition, & je ne l'ai rapporté que pour détromper ceux qui ne peuvent rien lire de ſingulier, ſans s'imaginer qu'on leur en impoſe.

Voici un événement bien plus ſur-

prenant, arrivé depuis quelques années
u capitaine Montauban, dont toute
a ville de Bourdeaux pourroit rendre
n fidèle témoignage.

CHAPITRE XI.

Voyage du Capitaine Montauban en Guinée, avec quelques particularités de sa vie.

LE capitaine Montauban a couru pendant plus de vingt années les
ôtes de la nouvelle Espagne, de Car-
agene, du Mexique, de la Floride,
e la nouvelle Yorc, les isles canaries,
le Cap Verd.

La campagne qu'il fit en 1691 fut
émorable par le ravage des côtes
Guinée, il entra dans la riviere
Serrelion, & ayant pris la forte-
sse avec 24 pieces de canon qui la
fendoient, il la fit sauter, de crainte
ie les anglois ne vinssent s'y établir.
n 1694 on le vit sur la côte de Ca-
que, & de là monter au vent de
nte Croix, où sur l'avis qu'on lui
nna qu'un convoi de vaisseaux de-
it partir pour les isles Barbades &

Niéve pour paſſer en Angleterre, il alla à la hauteur des Bermudes à deſſein de l'enlever. Peu de temps après ſon arrivée il le vit paroître venant à lui ; mais il le prévint en attaquant l'eſcorte nommée *le Loup*, qu'il enleva avec deux vaiſſeaux marchands chargés de ſucre, le reſte s'étant ſauvé pendant le combat.

Comme il emmenoit cette priſe en France, il ſe rendit maître d'un vaiſſeau Anglois de 16. pieces de canon qui alloit en Angleterre, & le vendit à la Rochelle, où l'Amirauté le jugea de bonne priſe. Enſuite continuant ſa route il arriva le 3 Septembre 1694. à Bourdeaux avec les 3 autres vaiſſeaux qu'il vendit, après qu'on les eut auſſi jugés de bonne priſe.

Les Flibuſtiers de ſa compagnie, qui n'avoient pas vu la France depuis longtemps, ſe trouvant alors dans une ville abondante en toutes choſes, firent de terribles dépenſes, & ſur le bruit qui s'étoit répandu dans la ville des groſſes priſes où ils avoient part, on ne faiſoit aucune difficulté de leur prêter. Leur extravagance alla ſi loin, que non contens de courir la ville en maſque jour & nuit, ils s'y faiſoient porter

en chaise, précédés de flambeaux allumés en plein midi. La débauche en fit mourir quelques-uns, d'autres déserterent; & le capitaine Montauban voyant que son monde diminuoit, se détermina à partir au plutôt.

Son premier soin fut d'amasser assez de jeunes gens du pays pour remplir le nombre des Flibustiers qu'il avoit perdu, & ayant ravitaillé son vaisseau qui n'avoit que 34 pieces de canon, il partit au mois de février 1695 pour aller croiser sur la côte de Guinée.

Sa traversée ne se fit pas sans incidens. Il donna la chasse à deux vaisseaux Anglois vers les isles du Cap Verd, & à deux Armateurs de cette nation à l'isle de *Fogo* ou l'isle de Feu. Ensuite poursuivant sa route, il alla aterrer au Cap des trois Pointes, où il rencontra la Garde-Côte. C'étoit une Fregate Hollandoise de 34 pieces de canon, qui croisoit au large. Lorsqu'elle avança pour le reconnoître il arbora Pavillon Hollandois; mais quand il se trouva à portée il fit mettre Pavillon François. Le combat dura toute la journée, sans que Montauban pût joindre d'assez près son ennemi pour le servir avantageuse-

ment de ses fusils boucaniers, ou pour l'empêcher de se mettre à couvert sous la forteresse des 3. Pointes, où il y avoit deux autres vaisseaux Hollandois armés en guerre.

Il attendit donc au lendemain, dans l'espérance que ces trois vaisseaux joints ensemble viendroient l'attaquer; mais la fregate se trouva trop maltraitée pour tenter un second combat. Enfin voyant que ses ennemis ne vouloient point se battre, il fit route pour les isles de saint Tomé, & allant reconnoître le Cap de saint Jean, qui est dans la terre ferme de Guinée, il prit un vaisseau anglois de 20 pieces de canon, chargé de dents d'éléphant, de cire, & de 350 Negres, dont quelques-uns avoient été tués par ordre du capitaine, parce-qu'ils s'étoient révoltés contre l'équipage & que d'autres s'étoient sauvés à terre dans sa chaloupe qu'ils avoient enlevée.

De-là se trouvant à la vue de l'isle du Prince, il prit un capre de brandebourg, qui croisoit dans cette hauteur, & qui enlevoit les petites barques sans distinction de nation ni de pavillon. Avant que de s'engager plus loin il envoya sa prise Angloise à saint

Domingue ; mais elle lui fut enlevée au petit Goave.

Montauban revint à la rade des iſles du prince & de Saint Tomé, où il échangea ſon capre de brandebourg contre des vivres ; de ſorte que ſe trouvant en état de partir, il leva l'ancre pour aller vers les côtes d'Angola, qui ſont par-de-là la ligne à plus de 250 lieues. Il y arriva le 22 ſeptembre, & découvrit quelque temps après un vaiſſeau portant pavillon Anglois de 52 pieces de canon. Comme il faiſoit toutes les manœuvres néceſſaires pour le faire approcher, ſon ennemi en faiſoit de même, croyant que c'étoit un vaiſſeau marchand. Et ces deux vaiſſeaux étant à portée l'un de l'autre, l'Anglois tira un coup de canon à balle ; ce qui obligea le capitaine Montauban de mettre pavillon François. A cette vue l'Anglois envoya de ſon travers deux bordées de canon qui tuerent ſept Flibuſtiers, ſans que de leur part on tirât aucunement ; & cela, pour donner la hardieſſe à leur ennemi de les aborder, car ils ne le pouvoient pas eux-mêmes étant ſous le vent.

En effet l'Anglois approcha de ma-

niere que le capitaine Montauban voyant l'occasion favorable, donna le signal à tous les Flibustiers qui s'étoient tenus couchés sur le ventre au-dessus du pont. Ces gens qui n'attendoient que ce moment, se leverent au plus vîte, & firent un si grand feu qu'ils ralentirent bientôt celui des ennemis, dont l'équipage étoit de plus de 300 hommes.

Ce grand nombre selon toutes les apparences, devoit les assurer du succès s'ils en venoient aux mains. Aussi les vit-on bientôt venir à l'abordage avec de grands cris, menaçant de ne faire aucun quartier si l'on ne se rendoit pas. Leurs grapins n'ayant pu prendre derriere le navire Aventurier, l'Anglois courut si promptement qu'il vint abattre le derriere de son bâtiment sur le beaupré de son ennemi.

Ce fut pour lors que les Flibustiers profitant de l'embarras où étoit la manœuvre, ne perdirent aucun de leurs coups, & firent un feu si terrible pendant une heure & demie que les Anglois n'y pouvant résister, & ayant perdu beaucoup de monde, abandonnerent leur gaillard & se retirerent au-dessous entre les ponts.

Montauban s'appercevant qu'ils faiſoient ſigne & demandoient quartier, ordonna aux Flibuſtiers de ceſſer le feu, & fit dire aux ennemis de ſe mettre dans leurs chaloupes pour ſe rendre à ſon bord. Cependant il faiſoit ſauter ſes gens dans le vaiſſeau afin de s'en ſaiſir, ſe croyant déja en état de tout entreprendre avec une priſe ſi conſidérable ; car c'étoit la garde-côte d'Angola, & le plus grand navire que les Anglois euſſent dans ces mers. On voyoit les Flibuſtiers à l'envi l'un de l'autre déſaborder ou filer les boſſes, lorſque le feu prit aux poudres de la Ste. Barbe du vaiſſeau Anglois, par le moyen d'une mêche que le capitaine y avoit poſée dans l'eſpérance de ſe ſauver avec ſes chaloupes. Les deux vaiſſeaux étant accrochés, ſauterent tous deux en l'air, & firent le plus terrible bruit qu'on ait jamais oui.

Il eſt impoſſible de faire une peinture de cet affreux ſpectacle, les acteurs d'une ſi ſanglante ſcene ne ſe trouvant en état d'en juger eux-mêmes que par les maux qu'ils ont reſſentis. On laiſſe au lecteur à s'imaginer l'horreur que peut donner la vue de deux

vaiſſeaux que la poudre enleve à plus de deux cens toiſes avec un fracas épouvantable, faiſant comme une montagne d'eau, de feu, de débris de toute eſpece; où parmi les coups de canons qui tirent en l'air, & le bruit des vagues qui s'élevent, on entend des mâts qui ſe briſent, des voiles & des cordages qui ſe déchirent, des hommes qui crient, des os qui ſe fracaſſent. On laiſſe, dis-je, au lecteur à ſe repréſenter tout cela, & l'on va dire par quel bonheur le capitaine Montauban fut ſauvé.

Montauban étoit ſur ſon vaiſſeau où il donnoit ſes ordres lorſque le feu y prit, & l'enleva ſi haut de deſſus le pont, qu'il a cru lui-même que c'eſt ce qui empêcha qu'il ne fut mêlé parmi les débris qui l'auroient haché en mille pieces; en ſorte qu'il tomba tout étourdi dans la mer, où il demeura quelque temps ſans pouvoir ſe remettre. Enfin ſe débattant comme un homme qui craint de ſe noyer, il s'accrocha à une piece de mâts. Sa ſurpriſe fut grande lorſqu'il vit autour de lui un nombre infini de membres & de parties ſéparées de leurs corps, la plupart embrochées dans des éclats de bois. Et

ce qui le toucha le plus, ce fut de voir deux demi-corps, qui ayant encore quelques restes de vie s'élevoient de temps en temps sur l'eau, & laissoient la place où ils se renfonçoient toute teinte de leur sang.

Cela n'empêcha pas que Montauban ne réveillât le courage de quelques-uns des siens qui nageoient auprès de lui, leur donnant espérance de pouvoir se sauver au moyen d'une chaloupe qu'il avoit appercu au milieu de quelques débris qui flottoient sur l'eau. Ils allerent aussi-tôt au nombre de quinze ou seize chacun sur une piece de bois dégager cette chaloupe, où étoit un canot enchassé, dans lequel ils se mirent tous, & ils sauverent encore le canonnier qui avoit eu une jambe emportée dans le combat. Ils se servirent de quelques morceaux de planche pour avirons, & ayant trouvé de quoi faire une voile & un petit mât, ils se confierent à la providence, qui seule pouvoit leur donner le salut & la vie.

Dès que le capitaine Montauban eut repris ses sens, il s'apperçut que le sang couloit d'une blessure qu'il avoit reçue à la tête, on lava sa plaie avec

de l'urine, on y mit de la charpie faite de son mouchoir, & on banda sa tête d'un morceau de sa chemise. On en fit autant à ceux qui se trouverent pareillement blessés, & cependant la chaloupe alloit sans découvrir terre, sans vivres, sans savoir où en prendre.

Trois jours s'étoient écoulés de la sorte, lorsqu'un des Flibustiers pressé de la faim & de la soif, but tant d'eau de la mer, qu'il en mourut; les autres supporterent leur mal avec plus de patience : mais ils avoient tant bu en tombant dans la mer, qu'on les voyoit comme demi-morts, & le capitaine Montauban eut une hydropisie dont il ne fut guéri que par une fievre quarte qu'il garda long-temps. Il étoit méconnoissable, le feu de la poudre lui avoit brûlé le côté, les cheveux & le visage, & le grand bruit de ce feu avoit causé un tel étonnement dans tous ses organes, qu'on lui avoit vu rendre le sang par le nez, par les oreilles & par la bouche, comme il arrive ordinairement aux bombardiers qui servent sur mer.

Ces malheureux ne pouvoient gueres s'entr'aider, parce qu'ils étoient

tous fort maltraités. Cependant malgré l'abattement que leur causoit la faim qu'ils souffroient, il fallut gagner le cap de Corse, & surmonter les obstacles que la nature leur opposoit par le moyen de la barre qui en rend la côte inaccessible. Ils y arriverent néanmoins après bien des peines; un de la troupe alla chercher de quoi vivre, & par bonheur il trouva dans un étang que la mer a formé près de là, des huîtres attachées à des branchages. Ils y allerent tous en remontant le canal, & se prêtant de bon cœur quelques couteaux qui se trouverent dans leurs poches, chacun mangea de grand appétit.

Les Flibustiers ayant passé deux jours dans cet endroit, le capitaine Montauban les distribua en trois petites bandes, pour aller chercher des vivres & des habitations. Il y alla de son côté, & donna ordre de retourner le soir à la chaloupe; mais ils ne rencontrerent que quelques troupes de Buffles qui fuyoient à mesure qu'on avançoit vers eux; ainsi ils revinrent à la chaloupe sans avoir trouvé ni habitation, ni vestiges d'hommes. Cette dure extrêmité les obligea de partir le

lendemain pour se rendre au port de Lopez sous le vent du cap de Corse, où les Negres avertis par des coups de canon que les vaisseaux tirent à leur arrivée, viennent leur apporter des vivres & tout ce qui leur est nécessaire, pour de l'eau-de-vie, des couteaux & des haches.

Le capitaine Montauban ne doutoit pas que parmi ces Negres, dont la plupart lui avoient apporté des rafraichissemens dans les voyages précédens qu'il avoit faits sur ces côtes, il ne s'en trouvât plusieurs qui le reconnussent. En effet, il dit à quelques-uns de ceux-là en leur langue, qu'il étoit le capitaine Montauban, & qu'il les prioit de lui donner des vivres : mais ces Negres le voyant tout défiguré ne le reconnurent point, & crurent qu'il leur en imposoit. Il les pria de le mener chez le prince Thomas, fils du roi de ce pays, espérant qu'il se souviendroit des plaisirs qu'il lui avoit faits. Les Negres l'y conduisirent avec son monde, & commençant à s'apprivoiser avec nos Avanturiers, ils leur donnerent des bananes, qui sont des figues plus longues que la main.

Le mauvais état où étoit Montau-

ban fit que le Prince Thomas ne put le reconnoître. Toutefois ce Prince se ressouvenant de lui avoir vu, en se baignant un jour avec lui, la cicatrice d'un coup de mousquet qu'il avoit reçu à la cuisse, il lui dit : *Je vais bientôt savoir si tu es le Capitaine Montauban, & si cela n'est pas, je te ferai couper la tête.* Dans ce moment il lui commanda de montrer sa cuisse, & ayant vu la cicatrice il embrassa le Capitaine, le retint chez lui, & fit placer son monde chez des Negres, avec ordre d'en avoir soin.

Au bout de quelque temps le Prince Thomas leur donna des pieces d'étoffe pour se mettre en état de paroître devant le Roi son pere. C'est un grand Negre assez bien fait, d'environ 50 ans, à qui il vouloit les présenter. Le Roi les reçut avec toute sorte d'amitié ; & ayant appris du Capitaine, que le Roi de France son Maître soutenoit la guerre contre les Anglois & les Hollandois qu'il connoissoit lui-même, & encore contre les Allemans & les Espagnols qui sont des Nations plus puissantes que les deux premieres, il témoigna que ce récit lui faisoit plaisir, & se fit appor-

ter du vin de Palme, qui n'est pas désagréable à boire, afin de saluer la santé du Roi de France. Le Prince Thomas en fit autant, & tous les Flibustiers par ordre du Roi suivirent leur exemple. Ce Monarque rempli du récit qu'on venoit de lui faire, demanda comment on appelloit le Roi de France, & sur la réponse que Montauban lui fit, qu'on le nommoit LOUIS LE GRAND, il dit qu'il vouloit que son petit-fils, que l'on devoit bientôt baptiser, portât le nom de LOUIS LE GRAND.

En effet Montauban le tint sur les Fonts, & fut obligé de le nommer ainsi.

A peine cette cérémonie fut-elle achevée, que le Prince Thomas mena promener Montauban & ses gens dans les Villages les plus agréables du Pays, éloignés les uns des autres de 5 à 6 lieues. La plupart des Negres qui n'avoient jamais vu le bord de la mer, & qui par conséquent n'avoient jamais vu de Blancs, venoient en foule pour les voir; tantôt ils leur passoient la main sur le visage, ne croyant pas que leur blancheur fût naturelle, tantôt ils leur ratissoient les

doigts avec un couteau ; en ſorte que le Prince Thomas s'appercevant de leur ſimplicité, ſe mit à rire, & les fit retirer.

Sur ces entrefaites quelques Gardes du Prince Thomas vinrent lui dire qu'il étoit arrivé des vaiſſeaux au Cap de Lopès ; on prépara auſſi-tôt par ſon ordre des Canots, & Montauban après avoir pris congé du Prince, & l'avoir remercié de toutes les marques de bonté & d'amitié qu'il en avoit reçues, s'embarqua pour ſe rendre avec ſon monde au Cap de Lopès, où il trouva un Navire Portugais dont le Commandant étoit de ſes amis. Trois jours après ils arriverent à Saint Tomé, d'où ils paſſerent aux Barbades ſur un vaiſſeau Anglois dont le Capitaine parut ſi ſincere, que Montauban crut qu'il étoit de ſon honneur d'accepter les offres qu'il lui faiſoit. En effet, cet Anglois en uſa bien ; mais le Général Ruſſel retint tous les Flibuſtiers priſonniers de guerre, & lui ſut mauvais gré de s'être chargé dans un temps de guerre ouverte, d'un ennemi qui avoit fait tant de mal à la Nation. Toutefois il permit que les Médecins le viſitaſſent ; il le vi-

ſita lui-même, & dans la ſuite il lui donna la liberté auſſi bien qu'à deux Flibuſtiers, avec de l'argent pour leur retour en Europe.



PLAN DE LA VERA-CRUZ
Avec les Isles de St Jean du Luz Scituées AUX INDES OCCIDENTALES D'ESPAGNE

les Isles de St Jean du Luz

Nord
Nord Est
Nord Ouest
Ouest
Est
Sud
Sud Est
Sud Ouest

la Forteresse de St Jean du Luz ou l'on amare les Vaisseaux

le Mole

la Douane
la Maison du Gouverneur
la grande Eglise

le Chemin de la Vera-Cruz à Mexico

la Forteresse

Echelle de 600 Toises
100 200 300 400 500 600



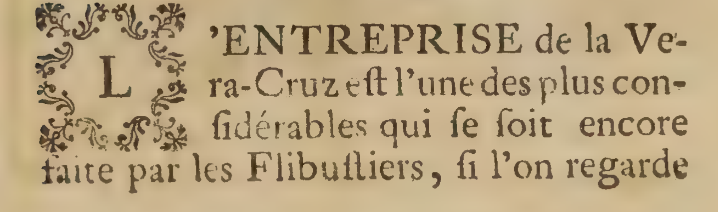
HISTOIRE
DES
AVENTURIERS
FLIBUSTIERS,
Qui ſe ſont ſignalés dans les Indes.

TROISIEME PARTIE,

Contenant la priſe de la Ville de Vera-Cruz, la Vie des Capitaines Vand-Horn, Laurent & Grammont, avec ce qui leur eſt arrivé depuis la priſe de cette Ville.

CHAPITRE PREMIER.

Relation de la Priſe de la Ville de la Vera-Cruz.



L'ENTREPRISE de la Vera-Cruz eſt l'une des plus conſidérables qui ſe ſoit encore faite par les Flibuſtiers, ſi l'on regarde

la prudence avec laquelle elle a été conduite, la valeur & l'expérience des Capitaines qui l'ont exécutée, les divers évenemens qui l'ont accompagnée; enfin les grands avantages que l'on en a tirés. On n'y voit rien qui ne ſoit ſurprenant, rien par conſéquent qui ne mérite d'être ſu. Le ſimple récit qui va ſuivre ſuffit pour juſtifier la vérité de ce que j'avance.

Comme le ſuccès de ce deſſein demandoit beaucoup de ſoins & de précautions, en attendant que toutes choſes fuſſent diſpoſées, pluſieurs des principaux d'entre les Flibuſtiers prirent chacun leur parti, (car les Flibuſtiers ne ſont jamais oiſifs, ni ſans quelque deſſein en tête) les Capitaines Laurent & Michel réſolurent enſemble de prendre la Hourque & ſa Patache qui faiſoient alors leur charge, conſiſtant en indigo, ou cochenille & en argent, qui tente plus les Flibuſtiers que tout le reſte. Ils étoient à l'iſle de Rotan, ſituée dans le Golfe des Honduras, & la Hourque étoit ſur la riviere de Mouſtic dans le fond de ce Golfe.

Vand-Horn de ſon côté alla traiter des Negres à Saint Domingue, où

il reçut quelque chagrin des Eſpagnols qui lui retinrent ſes Negres, par droit, diſoient-ils, de repréſailles, prétendant que Vand-Horn les avoit pillé. Cependant il n'eſt pas vrai-ſemblable qu'il eût été négocier chez eux s'ils avoient eu lieu de ſe plaindre de lui ; mais on a toujours tort avec ces Meſſieurs dès qu'on ne ſe trouve pas en état de leur réſiſter. Ils ne font point ſcrupule de tout entreprendre, ſans examiner s'ils ont droit de le faire, & lorſqu'ils n'ont point de raiſons légitimes, ils ne manquent point de prétextes pour uſurper ce qui les accommode.

Vand-Horn outré de leur injuſtice les quitta en les menaçant ; mais ils firent peu de cas de ſes menaces, dont néanmoins peu de temps après ils reſſentirent de terribles effets. Il ſe rendit au petit Goave, où ayant obtenu de Monſieur de Poincy, Gouverneur du Pays, une commiſſion contre les Eſpagnols, il munit ſon Vaiſſeau de tout ce qui étoit néceſſaire pour une grande entrepriſe ; il aſſembla le plus de monde qu'il lui fut poſſible, & fit une recrue de près de trois cens hommes des plus braves, parmi leſ-

quels le Capitaine Grammont étoit ſur le pied des autres Flibuſtiers. Cet Officier avoit été démonté à la côte de St. Domingue par un ouragan ; ſon vaiſſeau portoit cinquante-deux pieces de canon, & tout ce qu'il pouvoit poſſéder alors. Ainſi il avoit tout perdu hors le courage qui ne l'abandonnoit jamais.

Van-Horn ſavoit que les Capitaines Laurent & Michel étoient aux Honduras pour guetter la Hourque qu'ils vouloient prendre. Comme il méditoit un ſurpriſe plus conſidérable, il réſolut de rompre leur deſſein en les prévenant, & en la prenant lui-même ; parce qu'il avoit beſoin d'eux pour le ſuccès de ſon entrepriſe, dont il n'avoit encore dit le ſecret à perſonne. Il fit voile où elle étoit, & s'en rendit le maître ſans que Laurent & Michel puſſent s'en appercevoir. Il ne s'y trouva rien, & Vand-Horn n'en fut point fâché, contre le naturel des Flibuſtiers qui aiment toujours à trouver quelque choſe ; mais il étoit tellement préoccupé de l'idée avantageuſe qu'il ſe formoit des richeſſes de la Vera-Cruz, que tout le reſte ne lui paroiſſoit plus rien. D'ailleurs, il crut faire plaiſir au

Capitaine

capitaine Laurent en lui procurant quelque choſe de plus conſidérable. Il partit donc ſur le champ pour le joindre; dès que Laurent l'apperçut, il ſe prépara au combat croyant que c'étoit la hourque; mais il fut étrangement ſurpris de voir pavillon blanc, & d'apprendre que le vaiſſeau qui accompagnoit la Hourque venoit du petit Goave, & que Vand-Horn qui le montoit, s'étoit rendu maître de cette priſe.

Laurent irrité de ce coup quitta Vand-Horn ſans vouloir l'entendre; mais Vand-Horn qui vouloit à quelque prix que ce fût ſe venger de l'outrage que les Eſpagnols lui avoient fait, ne ſe mit guéres en peine de ſon indignation. Il le ſuivit à Rotan, où il lui expliqua ſes raiſons, & lui fit ſi bien connoître que ſes intentions étoient droites, que Laurent perſuadé de ſa ſincérité entra avec lui dans le deſſein de la Vera-Cruz. Dès ce moment on le propoſa au capitaine Grammont, à Junqué & à pluſieurs autres. On tint conſeil ſur ce ſujet; mais tous convinrent qu'il falloit beaucoup plus de monde que l'on n'en avoit alors, & qu'il étoit abſolument néceſſaire d'a-

maſſer le plus de munitions qu'il ſeroit poſſible, afin de n'avoir beſoin de rien ſur la route, la néceſſité donnant toujours lieu à des mouvemens qui font découvrir & avorter les deſſeins les mieux concertés.

Le capitaine Grammont qui étoit du conſeil appuya cet avis. „ Ce n'eſt pas
„ là, *dit-il*, une de ces entrepriſes com-
„ munes & journalieres; je croirois cel-
„ le-ci preſqu'impoſſible, ſans l'expé-
„ rience & la valeur de ceux qui m'é-
„ coutent; chacun de nous ſait que les
„ Eſpagnols ont toujours de bonnes
„ troupes dans des places auſſi conſidéra-
„ bles que la Vera-Cruz, & pour le com-
„ merce qui y eſt immenſe, & pour les
„ marchands qui y ſont tous fort riches.
„ Cette ville, *continua-t-il*, entretient au
„ moins trois mille hommes de guerre
„ pour ſa défenſe, & dans 24 heures elle
„ peut en faire venir des environs quinze
„ à ſeize mille ſans compter 800 hommes
„ de garniſon & 60 pieces de canon qui
„ ſont dans la forteresſe de St. Jean du
„ Luz, dont une partie commande ſur la
„ mer, & l'autre partie ſur la Vera-Cruz.
„ Que cela n'eſt pas capable de faire
„ manquer l'entrepriſe, du moins les Eſ-
„ pagnols la pourront tirer en longueur,

„ & auront le temps de porter à leur ordinaire leurs richesses ailleurs, de les enfouir en terre, & de se cacher eux-mêmes dans les bois. C'est-là, & vous ne l'avez que trop souvent éprouvé; c'est-là, dis-je, qu'ils attendent tranquillement l'effet de la descente des Flibustiers & le temps de leur départ pour rentrer dans leur ville. Ainsi leurs milices, leurs forteresses & le reste, ne ne doivent point vous arrêter. Pour réussir infailliblement dans notre dessein, il ne faut que du courage, de la diligence, & du secret.

C'est ce que les Flibustiers observent plus que toutes choses; & comme ils savent que quelques précautions qu'ils puissent prendre à cet égard, il leur est toujours bien difficile d'aller en mer sans que les Espagnols n'en soient avertis, & qu'ils ne s'en défient, ils font tout leur possible pour n'être pas trahis. Bien convaincus que ce ne sont pas tant les barques d'avis que les Espagnols envoyent à la découverte, qui leur en donnent des nouvelles, que les fugitifs qui s'échappent d'entr'eux, ils s'appliquent alors uniquement à être affables à tous ceux qui ont affaire à eux, & à contenter leur monde; mais cette douceur &

cette affabilité même, qui ne leur eſt pas naturelle, fait ſoupçonner à ceux qui les connoiſſent particuliérement pour être toujours avec eux, qu'il y a quelque choſe à entreprendre, d'autant plus qu'ils n'affectent tant de bonté en certains temps que parce qu'ils ont beſoin de leur ſecours; tant il eſt vrai que l'induſtrie & la prudence humaine ont beau s'épuiſer en expédiens pour faire réuſſir les plus grandes entrepriſes, il faut encore que le haſard & la fortune s'en mêlent pour leur donner un plein ſuccès.

Le diſcours du capitaine Grammont paroiſſoit devoir déterminer tout le monde à la priſe de la Vera-Cruz; cependant le ſilence qui régnoit dans l'aſſemblée marquoit encore un reſte d'irréſolution. Les capitaines Laurent & Van-Horn s'en appercevant, acheverent bientôt de perſuader & de réſoudre l'aſſemblée, en faiſant paroître quelques priſonniers Eſpagnols qu'ils avoient, & qui dépoſerent que ceux de la Vera-Cruz attendoient inceſſamment deux vaiſſeaux richement chargés de la ville de Caraque, ſituée ſur la côte du même nom, quatorze lieues avant dans les terres; que cette ville étoit la capitale de la côte, & Goave,

celle où l'on embarquoit les marchandiſes qui ſortoient de Caraque pour être portées ailleurs.

Après cela chacun parut n'avoir plus rien à déſirer, & on réſolut à l'inſtant de mettre à la voile le plus promptement qu'il ſeroit poſſible. Ce fut en l'année 1683, après avoir fait une revue générale de la flotte, qui ſe trouva montée de deux cens Flibuſtiers, tous gens d'élite. On jugea à propos d'en mettre la plus grande partie ſur deux vaiſſeaux ſeulement, lorſqu'on ſeroit à une diſtance aſſez éloignée de terre, afin que les Habitans de la Vera-Cruz ne puſſent s'appercevoir du ſtratagême, & qu'ils ſe perſuadaſſent que ces deux vaiſſeaux étoient ceux qu'ils attendoient avec tant d'impatience ; que cependant les autres reſteroient en pleine mer, & ne paroîtroient qu'après la réuſſite de l'entrepriſe.

Ayant ainſi pourvu à tout ce qui pouvoit la faciliter, les Flibuſtiers continuoient leur route. Lorſqu'ils furent arrivés à la côte de la nouvelle Eſpagne, ils deſcendirent à l'ancienne ville de la Vera-Cruz, qui eſt abandonnée & éloignée de la nouvelle d'environ deux lieues. Ce fut entre onze heures & mi-

nuit ; après avoir ſurpris la Vigie qui étoit ſur le bord de la mer, & paſſé par pluſieurs chemins détournés ſous la conduite de quelques eſclaves qu'ils avoient trouvés ſur leur route, & à qui ils avoient promis la liberté, ils marcherent promptement, & ſe rendirent une heure avant le jour, à la Vera-Cruz. Ils y entrerent à l'ouverture des portes, & l'ayant ainſi ſurpriſe, la violence & le maſſacre ne durerent qu'autant que l'on fit de réſiſtance.

Les Enfans perdus commandés par le capitaine Laurent, & qui avoient pour enſeigne Charles Roinet natif de ſaint Chriſtophe, s'emparerent de la fortereſſe munie de douze pieces de canon, qu'ils tirerent ſur la ville, ſans que perſonne s'y oppoſât. Cette fortereſſe n'eſt pas comme celle de ſaint Jean du Luz, étant ſeulement bâtie pour défendre la ville du côté de terre.

Les Eſpagnols éveillés au bruit des coups que tiroient les Flibuſtiers, & des cris que jettoient les habitans, ne pouvant diſtinguer de leurs lits ce que c'étoit, prirent d'abord ce bruit pour une décharge de mouſqueterie, & s'imaginerent qu'on donnoit une aubade à quelque notable bourgeois de la ville

qui portoit le nom du ſaint dont la fête ſe célébroit ce jour-là. Les cris qu'ils entendoient, ils les prirent pour les cris de joye de ceux qui donnoient l'aubade ; ainſi ils demeurerent tranquillement dans leurs lits, juſqu'à ce que l'heure de ſe lever fût venue : mais alors ils furent bien ſurpris d'apprendre que les Flibuſtiers étoient maîtres de leur ville.

A l'inſtant chacun courut aux armes, criant ce que l'on ne ſavoit déja que trop, que *los Ladrones* étoient dans la ville, & ce fut en ce moment que l'horreur du carnage, les clameurs, le trouble, le déſordre recommencerent & redoublerent même plus que jamais. Cependant le calme ſuccéda bientôt à ce tumulte ; car les Flibuſtiers ne trouvant plus rien qui leur fît tête, ceſſerent leurs hoſtilités. En effet ils avoient tout réduit, la plûpart s'étoient ſauvés, les autres étoient bleſſés, tués, ou déſarmés, & les plus conſidérables de la ville s'étoient rendus. Comme le nombre des priſonniers ſurpaſſoit celui des vainqueurs, on les enferma tous dans la grande Egliſe, & on mit à chaque porte autant de poudre qu'il en falloit pour faire ſauter l'édifice en cas

d'alarme. Dans ce dessein les Flibustiers firent une traînée qui communiquoit à ces poudres, & posterent à chaque porte un Aventurier ayant la mêche allumée, avec ordre d'y mettre le feu au moindre signal de rébellion que feroient ceux qui étoient enfermés dans l'Eglise.

Les Flibustiers se voyant par ce moyen maîtres de la plus belle & de la plus riche ville de l'Amérique, ne perdirent point de temps, ils employerent vingt-quatre heures à chercher, à piller, à prendre & à emporter sur leurs vaisseaux tout ce qui se trouva de plus commode pour le transport, & de plus à leur goût. Ce fut l'argent monnoyé, les bijoux, la cochenille, & autres choses précieuses jusqu'à la valeur de six millions de France; je dis de France, parce que parlant d'Espagne cette prise vaudroit six millions d'écus.

Si les Flibustiers avoient pu demeurer un mois seulement dans cette ville, ils se seroient vû riches à jamais. Comme ils aiment à l'être, il faut qu'ils ayent eu de puissantes raisons pour quitter sitôt la partie.

Ils pouvoient craindre, par exemple, que toutes les milices voisines assem-

blées ſous un chef, & qui étoient en grand nombre, comme on l'a dit, ne vinſſent les inveſtir. Peut-être ne vouloient-ils pas déſoler entiérement la ville, ni ruiner ſes habitans de fond en comble, afin d'y trouver encore de quoi piller, lorſque l'envie leur prendroit d'y revenir; car ils hypotequent tellement ce qui appartient aux Eſpagnols, que quand leur dépenſe exceſſive les a réduits à retourner en courſe, on les voit au bout de quelques années venir demander l'intérêt de ce qu'ils ont laiſſé; prétendant que ce reſte doit leur profiter comme s'ils en étoient propriétaires, & que l'Eſpagnol eſt obligé de leur rendre compte du maniement qu'il en a eu.

La ville étant pillée, les Flibuſtiers ne ſongerent plus qu'à faire payer la rançon à ceux qu'ils avoient enfermés dans l'Egliſe. On leur fit parler par un Prêtre Eſpagnol qui monta en chaire. Connoiſſant l'impatience des Flibuſtiers, il ne leur tint pas un long diſcours; il leur fit entendre en peu de mots, que les Flibuſtiers n'en vouloient ni a leur liberté, ni à leur vie; qu'ils leur demandoient ſeulement de l'argent; & comme la liberté & la vie leur

devoient être plus cheres que l'argent, il les exhortoit de leur en donner au plutôt, s'ils avoient envie de conserver l'un & l'autre.

Ce discours fini, on parcourut toute l'assemblée, où se fit une quête générale, & on tira de cette charité forcée deux cens mille écus, qui furent mis sur le champ entre les mains des Flibustiers. Cependant ils ne donnerent la liberté à leurs prisonniers qu'au moment de leur départ, qui fut assez prompt, comme il a déja été remarqué. La meilleure raison qu'on en puisse rendre, outre celles qui viennent d'être alléguées, c'est qu'ils savoient l'arrivée de la flotte de la nouvelle Espagne, composée de dix-sept vaisseaux. Elle passa au travers de celle des Flibustiers sans oser l'attaquer. Mais si elle avoit été chargée d'argent, & que celle des Flibustiers n'en eût point été remplie, c'eût été pour ceux-ci une grande tentation, & on ne sait pas trop ce qui en seroit arrivé, par bonheur pour eux il n'y avoit que des marchandises, & les Flibustiers n'en font pas grand cas.

La valeur du pillage de la Vera-Cruz paroîtroit presque incroyable, si cette ville n'étoit la capitale de la nouvelle

Eſpagne, la plus belle, la plus riche, & la plus marchande de toute la côte, ayant un port ſi vaſte, qu'il eſt capable de contenir un très-grand nombre de vaiſſeaux à l'abri & à couvert.

On peut dire qu'il ne s'eſt gueres rencontré enſemble tant de braves capitaines Flibuſtiers, ni d'occaſion où ils ayent mieux fait leur compte qu'en celle-ci. Le capitaine Grammont n'avoit plus rien, il a dû s'enrichir, les capitaines Laurent, Vand-Horn, Michel, & d'autres qui témoignoient tant d'avidité & d'empreſſement pour le butin. en ont trouvé au-delà de leurs eſpérances. Mais ni les uns ni les autres n'en ont ſu profiter, & l'on verra à la fin de cette troiſieme partie, l'uſage que les Flibuſtiers ont fait de tant de tréſors. Je paſſe à l'hiſtoire des capitaines Laurent, Vand-Horn, Grammont & de quelques autres.



CHAPITRE II.

Hiſtoire du Capitaine Laurent. Particularités curieuſes qui regardent ſes Aſſociés.

ON a connu le caractere du capitaine Grammont par le diſcours qu'il fit aux Flibuſtiers, on ne ſera pas fâché d'apprendre dans ce qui ſuit les qualités des capitaines Laurent & Vand-Horn.

Le capitaine Laurent a la taille haute ſans être voûté, le viſage beau ſans paroître efféminé, les cheveux d'un blond doré ſans être roux, & une mouſtache à l'Eſpagnole qui lui ſied le mieux du monde : on n'a gueres vu de meilleur canonnier, il juge auſſi certainement de l'endroit où doit donner un boulet de canon, lorſqu'il l'a fait placer, que du lieu où doit porter la balle du fuſil qu'il tire. Il eſt prompt, hardi & déterminé. Réſoudre, entreprendre, exécuter, c'eſt pour lui la même choſe. Il eſt intrépide dans le danger; mais il s'impatiente, il s'emporte & jure trop. Au reſte il eſt parfaitement inſtruit de

la maniere de combattre les Eſpagnols; il les connoît à fond, parce qu'il a été long-temps parmi eux.

Il a toujours dans ſon bord des violons & des trompettes dont il aime à ſe divertir, & à divertir les autres qui y prennent plaiſir. Ainſi il ſe diſtingue parmi les Flibuſtiers par la politeſſe & par le bon goût. Enfin il s'eſt fait un ſi grand nom, que dès qu'on ſçait qu'il arrête en quelque lieu, on vient de tous côtés voir de ſes propres yeux s'il eſt fait comme un autre homme.

Il a cela de particulier, que tout Flibuſtier, qu'il eſt, il a fort long-temps ſervi les Eſpagnols ſur mer contre les Flibuſtiers mêmes. S'il avoit continué de les ſervir, il leur auroit épargné bien des chagrins & bien des pertes, & dans la ſuite on ne pourroit gueres répondre de ce qu'il en ſeroit arrivé. En effet il eſt venu pluſieurs fois aux mains avec les Flibuſtiers des iſles de St. Domingue, de la Tortue & de la Jamaïque, & après beaucoup de combats où il avoit fait quantité de priſonniers, il fut enfin pris lui-même. Se voyant parmi des gens dont il eſtimoit la valeur; pour l'avoir pluſieurs fois éprouvée, il réſolut de s'arrêter parmi eux, & de repren-

dre ſur la nation Eſpagnole, autant & plus de gens qu'il n'en avoit pris de la nation Françoiſe pendant qu'il étoit à leur ſervice. Il avoit eu tout le temps de reconnoître leurs perfidies & leurs cruautés ; il deſiroit ardemment de trouver l'occaſion de les en punir. Il la trouva enfin ; s'étant joint avec Vand-Horn, Michel & d'autres capitaines, il fit pluſieurs courſes où ſes premiers maîtres reſſentirent de terribles effets de ſon animoſité. Les Eſpagnols qui le regardoient comme le fléau des Indes, ayant appris que les Flibuſtiers s'étoient ſéparés, que les uns alloient à la Tortue, les autres à la Jamaïque, & que Laurent ſe trouvoit le ſeul capitaine qui commandât alors en mer, envoyerent pluſieurs bâtimens pour lui donner la chaſſe. Son vaiſſeau étoit aſſez bien équipé d'hommes & de munitions tant de guerre que de bouche. Faiſant voile, il apperçut 2 bâtimens qu'il crut d'abord appartenir ou au capitaine Grammont, ou à quelqu'autre commandant François. Mais enfin en approchant il reconnut que la manœuvre étoit Eſpagnole, & que ces deux vaiſſeaux étoient l'amiral & le vice-amiral des galions du roi d'Eſpagne,

chacun de 60 pieces de canon & de 1500 hommes.

Comme il joignoit la prudence à la valeur, il comprit auſſi-tôt que la partie n'étoit pas égale, & qu'il y auroit plus de témérité que de valeur à attendre ces deux vaiſſeaux. Il fit tout ſon poſſible pour les éviter; mais voyant qu'il étoit trop avancé, qu'il n'y avoit plus moyen d'y réuſſir, le parti qu'il prit dans cette rencontre, & le ſeul qu'il pouvoit prendre, ce fut d'inſpirer aux ſiens de ſe défendre juſqu'à l'extrêmité. Dans cette vue, parcourant des yeux tous ceux de ſon vaiſſeau pour découvrir leurs ſentimens, & s'adreſſant préférablement aux François : *Vous êtes trop expérimentés*, dit-il, *pour ne pas connoître le péril que nous courons, & trop braves pour le craindre. Il faut ici tout ménager & tout hazarder, ſe défendre, & attaquer en même temps : La valeur, la ruſe, la témérité & le déſeſpoir même, tout doit être mis en uſage en cette occaſion; ou ſi nous tombons entre les mains de nos ennemis, nous ne devons nous attendre à rien moins qu'à toute ſorte d'infamies, aux plus cruels tourmens; enfin à perdre la vie. Tâchons donc d'échapper à leur*

barbarie ; & pour échapper, combattons.

Ce discours fit une grande impression sur l'esprit des Flibustiers, & le capitaine Laurent voulant profiter de la bonne disposition où il les voyoit, s'avisa, pour les mettre à la derniere épreuve, d'appeller le plus intrépide d'entr'eux; il lui donna ordre en leur présence de mettre le feu à sa soute aux poudres au premier signal qu'il lui en feroit, & lui commanda dans ce dessein de se tenir à deux pas de là, toujours attentif, & la meche allumée, leur faisant connoître par cette résolution qu'il n'y avoit de salut pour eux que dans la mort même ou dans leur courage. Dans le même moment il passa au milieu de son vaisseau, & ordonna de faire une bordée de fusiliers de côté & d'autre, ce qui fut executé; puis haussant la voix pour être entendu de tout son monde, & leur montrant de la main les ennemis : *C'est entre leurs bâtimens*, dit-il, *qu'il nous faut passer, & tirer vigoureusement sur eux.* Peut-être en usoit-il de cette maniere pour tenir toujours ces deux vaisseaux en échec, les occuper tous deux également en tirant ainsi à droite & à gauche, & les empêcher par ce moyen de venir

fondre ſur lui, & de l'accabler par le grand nombre. Quoi qu'il en ſoit, les Flibuſtiers paſſerent au milieu des deux Galions, & eſſuyerent en paſſant tout le feu de leur canon. Ils leur répondirent par le feu de tous leurs fuſils, qui firent une décharge ſi meurtriere, qu'à la premiere fois les Eſpagnols virent tomber, de l'un & de l'autre de leurs Galions, au moins quarante-huit de leurs hommes.

Ce feu continuoit de la ſorte, lorſqu'un coup de canon vint donner dans le vaiſſeau du capitaine Laurent ; il en eut la cuiſſe froiſſée, & il tomba par terre. Mais s'étant relevé auſſi-tôt, & voyant ſes gens étonnés : *Ce n'eſt rien s'écria-t-il d'un ton ferme* ; & pour les raſſurer davantage il courut ſur le devant du vaiſſeau, où il parut à leurs yeux & à ceux des ennemis, plus vigoureux & plus redoutable que jamais, tenant ſon ſabre d'une main & ſon piſtolet de l'autre. Ce fut là que pour l'exécution & la valeur, il fit des choſes que l'on a vues, & qu'on auroit peine à décrire.

Cependant voyant que le combat tiroit en longueur, impatient de délivrer les ſiens ou de périr, il lui vint en

penſée d'aller au canon, & d'en pointer lui-même une piece, dont le coup porta ſi heureuſement qu'il briſa le grand mât de l'amiral Eſpagnol. N'ayant plus rien à craindre de celui-ci, il s'attacha uniquement à l'autre, dont le commandant n'oſa jamais venir à l'abordage, trop convaincu que les Flibuſtiers ſont gens à ſe faire périr eux-mêmes, & tous les autres avec eux, plutot que de ſe rendre. Le vice-amiral demeura donc quelque temps ſans rien faire, & le capitaine Laurent profitant de cet intervalle, échappa glorieuſement à la vue de ſes ennemis.

Le Commandant Eſpagnol ſe trouva dans un grand embarras, parce qu'il avoit ordre exprès de combattre & de prendre le capitaine Laurent : ce qu'il n'auroit pas oſé entreprendre de ſon chef, connoiſſant la valeur de ce capitaine.

Le bruit de ſon action ſe répandit par toute la côte, & produiſit des effets bien différens à la cour de France & à celle d'Eſpagne. Celle de France envoya au capitaine Laurent des Lettres de naturalité, parce qu'il étoit étranger, & des lettres de grace à cauſe de la mort de Vand-Horn.

La cour d'Eſpagne manda le commandant Eſpagnol pour lui faire rendre compte de ſa conduite. Il s'en acquitta le mieux qu'il lui fut poſſible ; mais on le preſſa vivement, ſur ce qu'ayant trois mille hommes dans ſes deux galions équipés à l'avantage, il n'avoit pas abordé & pris un vaiſſeau de Flibuſtiers commandés par un homme qu'il falloit abſolument détruire, parce qu'il étoit la ruine des ſujets du roi leur maître ſur les côtes des Indes d'Eſpagne ; qu'on n'alloit plus entendre parler que de pertes, de ravage, & de déſolation ſur ces mêmes côtes, dont il répondroit. Il en répondit de ſa tête, on lui coupa le col.

Le capitaine Laurent ayant évité ce péril, en courut quelque temps après un autre dont il ſe tira encore avec avantage. Comme il ne pouvoit demeurer oiſif, il alla à la côte de Carthagene à deſſein d'y faire quelque priſe, & pour ce ſujet, il ſe joignit avec les capitaines Michel, Junqué, le Sage, & Braha.

Cependant les Eſpagnols qui le regardoient comme leur ennemi capital, & qui s'imaginoient détruire en ſa ſeule perſonne tous les Flibuſtiers enſemble, ne le perdoient point de vue. Ceux de

Carthagene ayant appris ſon deſſein, armerent à leurs frais deux vaiſſeaux de trente-ſix à trente-huit pieces de canon, & de trois à quatre cens hommes qu'ils mirent dans chaque vaiſſeau, auxquels ils joignirent encore un bâtiment de ſix pieces de canon, & de quatre-vingt-dix hommes.

Toutes ces meſures priſes, ils crurent que pour cette fois le capitaine Laurent ne leur échapperoit pas; mais ils furent trompés dans leur attente.

Les Eſpagnols au ſortir du port de Carthagene, firent voile vers la baye de Seine, qui eſt ſous le vent de Carthagene, où ils avoient vu paroître les Aventuriers. Ils les y trouverent encore, & furent ſurpris de leur voir plus de bâtimens qu'ils ne ſe l'étoient imaginé: ils voulurent ſe retirer; mais le capitaine Laurent ne leur en donna pas le temps; il les prévint, & après un combat de huit heures il prit l'amiral, & manqua l'abordage du vice-amiral. Il ne perdit dans ce combat que vingt hommes tant morts que bleſſés, & on a ſçu que la perte des Eſpagnols avoit été bien plus conſidérable, ſans néanmoins pouvoir dire préciſément en quoi elle conſiſtoit; car les Eſpagnols ne manquent jamais

d'expédiens ni de précautions pour déguiser toutes les pertes qu'ils peuvent faire.

Alors le Capitaine Laurent fit voile sur l'amiral, & abandonna l'autre vaisseau Espagnol au capitaine Junqué qui le prit. Par ce moyen l'amiral tomba en partage au capitaine Laurent; mais ce vaisseau échoua peu de temps après, & les ennemis se sauverent à terre. On eut toutes les peines imaginables à le rétablir, & à le remettre à flot.

Après cette expédition ils se séparerent, les capitaines Laurent & Michel firent société ensemble de toutes les prises qu'ils pourroient faire, & se donnerent rendez-vous en cas de séparation, soit par tempête ou autrement, à l'isle de Rotan dans les Honduras. Le capitaine Michel y arriva avant le capitaine Laurent, qui pendant sa route avoit pris un vaisseau de quatorze pieces de canon, chargé de Quinquina & de 47 livres d'or. Cette prise se fit de nuit sans avoir tiré plus de deux coups de fusil. Outre cela il se trouva à la rencontre des Espagnols, qui s'étant emparés d'un vaisseau Anglois le conduisoient à la Havane, & l'ayant repris sur

eux, il le rendit aux Anglois, qui lui témoignerent leur reconnoiſſance de les avoir ainſi délivrés. Le capitaine Michel, qui ne l'avoit quitté que la veille au ſoir, fut bien étonné de le voir arriver avec la priſe qu'il venoit de faire.

Avant que de rien entreprendre, il s'en alla accompagné de cent hommes ſeulement, à la côte de Saint Domingue, ſe la fait adjuger de bonne priſe par le gouverneur, & y renouveller ſa commiſſion, car elle étoit expirée, & il laiſſa le commandement de ſon vaiſſeau au capitaine Brouage pendant ſon abſence.

Il eſt à propos de remarquer ici, que quoique les Flibuſtiers aillent faire adjuger leur butin de bonne priſe, ce n'eſt que par forme; car bien ſouvent ils en diſpoſent auſſi-tôt qu'ils s'en ſont rendus les maîtres. Ils examinent à quoi le tout peut monter; ils laiſſent de bonne foi, & ſelon l'eſtimation qui en eſt faite, la part qui en doit revenir au gouverneur, comme s'il étoit préſent, & ils partagent enſuite le reſte entr'eux. S'il arrive que les Flibuſtiers ne l'ayent point partagé avant que de venir trouver le gouverneur, leur commandant deſcend à terre, lui fait une relation

de ce qui s'eſt paſſé, & un état de la priſe. Il lui repréſente qu'elle a été faite pendant le temps de ſa Commiſſion. Cette civilité rendue, le gouverneur examine la choſe, & prend le dixieme ou environ de la valeur de la priſe; le reſte ſe partage comme je viens de l'expliquer

---

CHAPITRE III.

Incidens qui ſont arrivés aux capitaines Michel & Brouage.

PENDANT que les Flibuſtiers alloient à Saint Domingue ſe faire adjuger leur priſe, le capitaine Michel & le capitaine Brouage à qui Laurent, comme on a dit, avoit laiſſé le commandement de ſon vaiſſeau, allerent croiſer enſemble devant la Havane. Ils n'y furent pas huit jours qu'ils apperçurent deux vaiſſeaux à qui ils donnerent la chaſſe, & qu'ils joignirent en peu de temps: c'étoit des Hollandois qui venoient de Carthagene; ce qui fut découvert par un petit eſclave qu'un Aventurier ſurprit dans le fond de cale, & qui le voyant le ſabre à la main, le pria de

ne le point tuer, ajoutant qu'il alloit lui réveler des choses d'importance, & lui dire *la verdad.* A ce mot de *verdad* l'Aventurier s'arrêta, & le Negre lui déclara que la charge étoit Espagnole, que ces vaisseaux venoient de Carthagene chargés de deux cens mille écus d'or & d'argent, & que les Espagnols se servoient de la voie de Hollande, pour passer par ce moyen leur argent en Espagne. L'Esclave révéla encore qu'il y avoit un Evêque sur ce bâtiment. Les Aventuriers prirent les deux cens mille écus, & l'Evêque pour sa rançon en promit cinquante mille.

Les deux capitaines Hollandois, outrés de se voir ainsi vaincus, dirent en face au capitaine Michel, que s'il avoit été seul il n'auroit pas enlevé l'argent des Espagnols. *Recommençons à combattre*, repartit fierement le capitaine Michel, *& le capitaine Brouage demeurera spectateur du combat. Si je suis vainqueur*, *je vous réponds*, continua-t-il, *que je me rendrai non seulement maître de tout l'argent des Espagnols*, *mais encore de vos deux vaisseaux.* Les Hollandois n'oserent accepter le défi, & se retirerent de crainte qu'il ne leur arrivât pis.

Le

Le bonheur des Hollandois voulut que les capitaines Michel & Brouage ayant reçu tout fraîchement des nouvelles du général Grammont, ne ſongeoient qu'à le joindre, & à débouquer par Bahama pour ſe rendre au plutôt à la Tortille, où étoit le rendez-vous général des Flibuſtiers qui devoient l'accompagner dans une entrepriſe conſidérable qu'il avoit concertée avec eux. Le capitaine Michel ſe contenta donc de faire connoître aux Hollandois qu'il ne les craignoit point, & il alla au plus vîte à la nouvelle Angleterre, radouber ſon vaiſſeau qui avoit grand beſoin de l'être. Le capitaine Brouage qui n'étoit pas moins empreſſé de partir, fit route vers la Tortille; mais à la hauteur de la Bermude il reçut un coup de vent qui le démâta généralement de tous ſes mâts. Ce malheur l'obligea de s'arrêter à l'iſle de ſaint Thomas, habitée par les ſujets du Roi de Danemark, qui depuis peu a cédé les droits qu'il y avoit, à l'Electeur de Brandebourg.

Cette iſle n'eſt éloignée de Ste. Croix que de ſept lieues, il y a une bonne fortereſſe & un bon port, le capitaine Brouage & les ſiens furent bien reçus

du gouverneur, qui ſavoit que les Flibuſtiers apportoient toujours beaucoup d'or & d'argent. Néanmoins il les priva de la rançon de l'Evêque dont nous avons parlé, & il renvoya ce Prélat à Porto-Rico, éloigné de cette iſle de quatre à cinq lieues. Outre cela il leur vendit bien chérement des mâts, parce qu'ils en avoient un extrême beſoin, & qu'ils n'en pouvoient point prendre ailleurs. Ce procédé du gouverneur ne plut point aux Aventuriers; mais ils n'étoient pas en état de s'en plaindre trop hautement.

Nous venons de voir la vie du capitaine Laurent, avec quelques incidens qui ſont arrivés à ſes aſſociés. Voyons maintenant celle du capitaine Vand-Horn, avec quelques particularités qui concernent le capitaine Grammont, & le retour des Flibuſtiers chargés du butin de la Vera-Cruz.

CHAPITRE IV.

Vie du Capitaine Vand-Horn.

VAND-HORN étoit baſané de viſage, de petite taille, & ne paroiſſoit ni bien ni mal fait. Toutcela eſt peu de

chose, car on ne juge pas des hommes par le corps, mais par l'esprit; aussi s'est-il montré capable de commander également bien & sur mer & sur terre, étant bon pilote, grand capitaine, & délibérant mûrement sur-toutes les circonstances qui doivent précéder ou suivre une entreprise, & sur les moyens d'en venir à bout; aussi n'en proposoit-il point qu'il ne fût sûr du succès, témoin celle de la Vera-Cruz, à laquelle il s'est fortement attaché, & qui a si bien réussi. Il fut blessé dans un combat qu'il eut à soutenir contre le capitaine Laurent au sujet d'un différend dont on n'a rien su de particulier, sinon qu'un Anglois fut rapporter à Laurent, que Vand-Horn avoit dit quelque chose d'offensant contre lui. *Le lui soutiendras-tu*, dit d'abord Laurent à l'Anglois? *Oui*, répliqua-t-il d'un ton ferme, étant assuré de son fait. *Allons donc*, poursuivit Laurent, & partant de la main il alla trouver Vand-Horn, accompagné de l'Anglois, pour faire en présence de l'un & de l'autre le récit de ce qu'il venoit d'entendre. Vand-Horn le dénia, l'Anglois le lui soutint. Sans rien entendre davantage, *voilà*, dit Laurent mettant l'épée à la main, *voi-*

là ce qui va me venger de l'injure que tu m'as faite. Vand-Horn tira aussi-tôt la sienne, Laurent lui porta un coup dans le bras, dont il fut blessé, & dont il mourut quinze jours après.

On dit pourtant que sa blessure n'étoit pas mortelle; mais qu'elle fut négligée. Le mauvais air qui regnoit alors sur la flotte, put beaucoup envenimer sa plaie, & contribuer à sa mort; car le trop grand nombre d'esclaves que les Aventuriers avoient mis sur leurs vaisseaux, & l'extrême disette où l'on étoit de vivres, causa un mal contagieux qui emporta la plus grande partie de ces Esclaves & des Aventuriers mêmes.

Pour revenir à Vand-Horn, il fut quelque temps matelot, & par son œconomie il amassa deux cens écus. Un autre matelot qui en avoit fait autant, s'étant joint avec lui d'amitié & d'intérêt, ils vinrent de compagnie en France, prendre une commission pour croiser. Vand-Horn, plus vif & plus intrigant que l'autre, acheta un petit bâtiment qu'il équipa de 25 ou 30 hommes bien armés: il accommoda ce bâtiment à la maniere des pêcheurs, pour mieux couvrir ses desseins. Avec cet

équipage il attaqua les Hollandois, fit sur eux diverses prises qu'il vendit de côté & d'autre. Il alla ensuite à Ostende, où il acheta un vaisseau de guerre, & recommença ses courses & ses prises avec tant de succès, qu'au bout de quelques années il se vit chef d'une petite flotte.

Fortifié de la sorte, il entreprit plus qu'il n'avoit jamais fait, sans garder de mesures avec personne, ami ou ennemi suivant son caprice, & selon le lieu où il étoit, l'occasion qui se présentoit, & le profit qu'il trouvoit à faire. Aveuglé de sa bonne fortune, il attaquoit indifféremment tout ce qui se trouvoit à sa rencontre. Fier jusqu'à l'excès, il faisoit insolemment baisser le pavillon à la plupart des vaisseaux qu'il rencontroit, excepté ceux du Roi de France. Encore s'oublia-t-il à tel point, que sa commission étant finie il insulta les François mêmes. La chose alla si loin, que Monsieur d'Estrées reçut ordre de la Cour de l'arrêter, & qu'il détacha sur lui un vaisseau. Dès que Vand-Horn l'apperçut il fit son possible pour échapper parce que son bâtiment étoit bon voilier; mais celui qui le poursuivoit étant meilleur voilier encore, l'eut bientôt atteint.

Vand-Horn voyant qu'il n'y avoit pas moyen d'éviter le combat, & sachant à qui il avoit affaire, voulut tenter un accommodement. Dans cette vûe il descendit dans sa chaloupe avec quelques-uns des siens, & alla trouver le commandant du vaisseau qui lui avoit donné la chasse, croyant qu'il seroit touché de l'honneur qu'il lui rendoit. Cet officier lui apprit qu'il avoit ordre du roi de l'amener en France. Vand-Horn répondit qu'il étoit surpris de cet ordre, puisqu'il n'avoit jamais rien fait contre la volonté du roi, ni contre son devoir, lorsqu'il avoit vu un capitaine chargé de la commission de France. Que s'il avoit usé de son droit, c'étoit contre ceux qui sous prétexte d'être alliés de la France & sous son pavillon, tâchoient de lui échapper. Mais malgré toutes les raisons qu'il put alléguer, le capitaine persista toujours à dire que ses ordres étoient précis, & qu'il ne pouvoit se dispenser de le mener à Monsieur d'Estrées, qui sans doute lui rendroit justice, si, comme il le disoit, il n'avoit rien fait contre la France.

Vand-Horn voyant en effet qu'on alloit lever l'ancre pour l'emmener : *Hé quoi*, s'écria-t-il, transporté de colere,

& regardant le commandant en face, *que prétendez-vous faire ? Croyez-vous que les miens me laiſſent ainſi enlever à leurs yeux ſans combattre ? Sachez que ce ſont tous gens de tête & d'exécution, principalement mon Lieutenant ; qu'ils affrontent les plus grands dangers, & qu'ils ne craignent point la mort.*

Le capitaine reconnut bientôt à la contenance déterminée des Flibuſtiers, la vérité de ce que lui diſoit Vand-Horn, & comme il n'avoit pas ordre exprès de riſquer ni de commettre les armes du roi contre de tels armateurs, il prit le parti plus par politique que par tout autre motif, de le relâcher. Vand-Horn, échappé de ce danger, ayant appris qu'une partie des galions du roi d'Eſpagne attendoit à Porto Ricco l'occaſion favorable d'une eſcorte pour partir, fit voile de ce côté-là, & étant entré au ſon des trompettes, il fit ſavoir au gouverneur qu'il venoit lui offrir ſon ſervice & ſa flotte pour eſcorter les galions pendant leur paſſage.

Le gouverneur, qui ſavoit très-bien de quelle maniere il en avoit uſé, tant à l'égard des Hollandois qu'à l'égard des François qu'il attaquoit à toute heure, accepta volontiers ſes offres, & con-

ſentit qu'il partît avec les galions. Vand-Horn les accompagna quelque temps de peur qu'ils ne ſe méfiaſſent de lui ; mais il n'eut pas plutôt trouvé l'occaſion & ſon avantage, qu'aidé de quelques-uns des vaiſſeaux qui l'avoient joint, il coula à fonds quelques Galions, ſe ſaiſit de ceux qui étoient le plus richement chargés, & donna la chaſſe au reſte. Enfin ſe voyant également haï des François, des Eſpagnols, & des Hollandois qu'il avoit tous inſultés, il ſe joignit aux Aventuriers, & fit pluſieurs expéditions avec eux. Ayant eu quelque différend avec le capitaine Laurent, ils ſe battirent, comme nous l'avons vu, & il mourut du coup que ſon ennemi lui porta. Leur combat ſe fit ſur la Caye du Sacrifice, à deux lieues de la Vera-Cruz, & Vand-Horn, fut enterré à la Caye Logrette, qui n'eſt qu'à trois lieues du *cap de Catoche* dans la province de Jucatan, éloignée de la Vera-Cruz de deux cens lieues ou environ.

S'il a eu de grands défauts, il avoit auſſi beaucoup de mérite. Il étoit ſi brave qu'il ne pouvoit ſouffrir aucune marque de foibleſſe parmi les ſiens. Dans l'ardeur du combat, il parcouroit ſon vaiſſeau, obſervoit tout ſon

monde l'un après l'autre, & s'il remarquoit la moindre surprise de leur part aux coups imprévus de fusil, de canon, ou de pistolet, soit en baissant la tête, ou en s'ébranlant tant soit peu, il les tuoit sur le champ; en sorte que les véritables braves se faisoient plaisir de l'être à ses yeux, & les lâches, s'il y en avoit, n'osoient le paroître. Mais s'il punissoit ainsi ceux qui manquoient de cœur, il récompensoit bien ceux qui en avoient, car ses richesses étoient immenses, & sa générosité à leur égard n'avoit point de bornes.

Sa magnificence égaloit ses richesses, il portoit ordinairement un fil de perles d'une grosseur extraordinaire, & d'un prix inestimable, avec un Rubis d'une beauté surprenante. Il a laissé une veuve fort riche, qui s'est retirée à Ostende où elle vit heureusement.



CHAPITRE V.

Particularités qui regardent le Capitaine Grammont ; & le retour des Flibustiers chargés du butin de la Vera-Cruz.

VAND-HORN n'auroit pas été le seul qui seroit péri après l'expédition de la Vera-Cruz, sans un coup du ciel. En effet les Flibustiers étoient dans une extrême disette, lorsqu'ils apperçurent un vaisseau chargé de farine sortant de la Vera-Cruz, qui tomba entre leurs mains, sans quoi ils n'auroient pu aller à lui, car il faisoit calme; ce bonheur inespéré leur donna le moyen de subsister, & de suivre leur route.

Le capitaine Grammont les commandoit alors, parce que Vand-Horn à sa mort lui avoit laissé le commandement de son vaisseau, en attendant que son fils fut en âge. Grammont, outré de la perte de Vand-Horn qu'il aimoit & qu'il estimoit, laissa échapper dans le premier mouvement de sa douleur quelque parole contre Laurent. Elle lui fut aussi-tôt rapportée par un

Aventurier de ſes amis, qui ſe jetta pour cet effet à la nage. Il ne s'en étonna point; mais prévoyant que les Aventuriers dans cette occaſion ne manqueroient pas de prendre parti les uns contre les autres, & de ſe détruire eux-mêmes, il appareilla pour éviter ce malheur, diſant qu'il étoit plus à propos de réſerver tant de braves gens pour défaire leurs ennemis communs; & ſans ſe mettre en peine de le ſuivre, il ne ſongea plus qu'à partir avec tous ſes gens, chargés du butin qu'ils avoient fait à l'expédition de la Vera-Cruz.

S'étant muni de quelques rafraîchiſſemens à la caye Mohere, ou caye à Femme, ainſi nommée à cauſe que les Eſpagnols au commencement de la conquête des Indes, y laiſſoient leurs femmes pour ſuivre leurs ennemis; il mit à la voile, & traita fort honnêtement le capitaine Eſpagnol qui commandoit le vaiſſeau chargé de farine, dont le haſard l'avoit rendu maître; & après en avoir enlevé les vivres & tout ce qui l'accommodoit le plus, il en ôta encore les deux hunieres, & ne lui laiſſa que ſes deux baſſes voiles, pour aller au premier port ſous le vent où

ils étoient. Il en usa ainsi dans la crainte que ce vaisseau ne gagnât au vent, & n'allat avertir les Espagnols de l'endroit où étoient les Aventuriers.

Après cette expédition, Grammont & sa patache se disposerent pour aller au petit Goave; il s'y rendit heureusement : mais la patache s'étant séparée, n'eut pas le même bonheur, elle rencontra les Armadilles qui lui donnerent la chasse, forcerent les Aventuriers qui la montoient, de descendre dans un petit bateau, & de se sauver à la faveur de la nuit au nombre de quatre-vingt-dix hommes, emportant à la vérité tout leur argent; mais abandonnant les esclaves & les marchandises. Avec ce petit bateau ils arriverent au cap de saint Antoine, & de là à la Jamaïque sur des vaisseaux Anglois.

Il est bon de remarquer que les Flibustiers qui ont fait ce qu'ils appellent bon butin; c'est-à-dire, qui rapportent beaucoup d'argent de leurs courses, vont plutôt à la Jamaïque ou à l'isle de St. Domingue qu'ailleurs; parce qu'ils trouvent dans ces lieux une pleine liberté, & tout ce qui peut satisfaire leur débauche. Lorsqu'ils ar-

riverent à la Jamaïque, leurs habits étoient délabrés, leurs visages pâles, maigres, défigurés. Mais on s'arrêta moins à regarder le désordre de leur extérieur, que les richesses qu'ils apportoient.

On étoit ravi d'étonnement de voir les uns chargés de gros sacs d'argent sur leurs épaules ou sur leurs têtes, les autres tenant sur le dos & entre leurs bras tout ce qu'un homme peut porter. Chacun se réjouit à leur arrivée, & y prit part selon son talent & sa profession, s'attendant tous de profiter de leur butin, & de le partager avec eux; sur-tout les marchands & les cabaretiers, les femmes & les joueurs.

Ils firent leur premiere descente chez les cabaretiers, où tout étoit en joie; on leur servit d'abord ce qui pouvoit servir à leur nourriture & à leur rétablissement, & ils ne furent pas plutôt rétablis qu'ils passerent du nécessaire au superflu. Ce ne fut plus que tables couvertes de toute sorte de mets exquis & de vins délicieux. L'ardeur de la débauche jouant alors son jeu dans chaque tête, ils faisoient sauter les verres en l'air à coups de canne,

& renversant les pots & les plats mêlés confusément avec le vin & les débris des verres, le festin dégénéroit en une crapule dégoûtante, où la profusion & le dégât avoient plus de part que le plaisir.

Quelques-uns lassés de cette vie allerent chez les marchands lever des étoffes, & s'habillerent magnifiquement, ce ne furent qu'ajustement sur leurs habits, & que dorures. En cet état ils passerent chez les dames, de là chez les joueurs, & en fort peu de temps ils se virent réduits à rien. Ils sortirent de la Jamaïque comme ils y étoient entrés, à leur argent près qu'ils n'avoient plus, paroissant aussi défaits & abattus de leur débauche & de l'abondance, qu'ils l'avoient été de la disette & des fatigues de leur course.

Quand on leur demande quel plaisir ils prennent à dépenser en si peu de temps & avec tant de prodigalité les richesses qu'ils amassent avec tant d'efforts & de peine, ils vous répondent ingénument : *Exposés comme nous le sommes, à une infinité de dangers, notre destinée est bien différente de celle des autres hommes. Aujourd'hui vivans,*

demain morts, que nous importe d'amasser & de ménager. Nous ne comptons que sur le jour que nous avons vécu, & jamais sur celui que nous avons à vivre. Tout notre soin est plutôt de passer la vie, que d'épargner de quoi la conserver.

On peut leur répondre, qu'au moment qu'ils sont devenus riches, ils n'auroient qu'à conserver ce qu'ils ont, à ne plus faire de courses, & à changer de vie. Ils vous répliqueront qu'en changeant de vie, il faudroit qu'ils changeassent aussi de mœurs & d'inclination. Enfin tout ce qu'ils vous diroient sur ce sujet feroit naître une dissertation dans les formes, & l'on n'entreprend qu'une histoire.

CHAPITRE VI.

Suite de ce qui est arrivé aux Flibustiers pendant les années 1685, 1686, 1688 *&* 1690.

EN l'année 1685 les Flibustiers entrerent dans la mer du Sud, & firent descente sur la côte; mais leurs gardes les ayant trahis, il tomberent

dans une embuſcade d'Indiens, qui s'étant mis en armes en pluſieurs endroits, en tuerent un bon nombre, & ſuivirent les autres de ſi près, qu'ils les obligerent de regagner leurs vaiſſeaux, ſans avoir eu le temps de faire de l'eau, ni de ſe pourvoir de vivres. Enfin l'eſcadre que le vice-roi du Perou avoit envoyée en mer pour leur donner la chaſſe, s'étant miſe à croiſer entre Lima & Panama, ils avoient été obligés de s'éloigner de la côte, & de laiſſer le commerce libre entre ces deux villes.

Ceux qui s'étoient avancés juſques à Campéche ne furent pas plus heureux; car y ayant débarqué au nombre de mille, pour aller ſurprendre la ville de Merida dans la Province de Jucatan, les Eſpagnols y firent entrer promptement ſept cens hommes; & prirent ſi bien leurs meſures qu'ils mirent cette place en état de ne rien craindre. Quelque temps après le gouverneur de Panama ayant envoyé deux vaiſſeaux de guerre pour leur donner la chaſſe, ils ſe ſaiſirent de quatre bâtimens qui attendoient les Flibuſtiers à la côte d'une iſle voiſine, où ils avoient mis pied à terre

pour faire de l'eau. Les Eſpagnols eſpéroient de les faire périr dans cet endroit faute de vivres. Cependant les Flibuſtiers, auſſi ingénieux que braves, ne laiſſerent pas d'échapper à la vigilance de leurs ennemis.

En l'année 1686, ils furent plus heureux. Ayant fait deſcente aux environs de Carthagene, ils prirent une voiture de marchandiſes précieuſes qu'on y conduiſoit ; & s'étant enſuite avancés ſans bruit dans le pays, ils pillerent le fauxbourg de cette ville, dont les habitans furent encore obligés de leur donner une ſomme fort conſidérable, dans la crainte de voir mettre le feu à leurs maiſons. Ils furent tellement enflés d'orgueil de ſe voir maîtres d'un ſi riche butin, qu'ils ne purent le partager ſans ſe brouiller enſemble contre leur ordinaire ; ils en ſeroient même venus aux mains, ſi qnelqu'un d'entr'eux n'eût propoſé de s'en rapporter à ce qu'en diroit le gouverneur de la Tortue, où ils allerent vuider leur différend.

En l'année 1688, un particulier revenant de ces pays, où depuis peu il avoit fait une fortune conſidérable, reçut dans ſon vaiſſeau treize Bouca-

niers pour les passer chemin faisant dans une isle où ils vouloient aller, & qui se trouvoit sur sa route. Quelques jours après il apperçut un vaisseau de guerre Ostendois qui venoit à lui. La terreur le prit, & dans cette extrêmité il ne put faire autre chose que de déplorer son malheur, se voyant prêt à perdre dans un moment ce qui lui avoit coûté tant de peine à acquérir.

Les treize Boucaniers qui étoient occupés à jouer, entendant cet homme se lamenter ainsi, voulurent sçavoir quel étoit le sujet de cette désolation si inopinée; & voyant un bâtiment qui venoit à eux, ils dirent à leur hôte de ne point s'effrayer, qu'il songeât seulement à leur préparer un bon repas, & qu'ils auroient soin de le défendre si bien, que d'autres qu'eux ne viendroient pas le manger.

En effet, s'étant mis en état de défense, & ayant fait descendre en bas tous ceux qui auroient pu les embarrasser, ils commencerent par une décharge de treize coups qui tuerent treize des ennemis, & continuant ainsi deux fois sans manquer un seul homme, ils abattirent en trois déchar-

ges trente-neuf Espagnols. Ils se seroient rendus maîtres du vaisseau, si l'Espagnol qui le commandoit voyant qu'il avoit affaire à des Flibustiers, ne se fût retiré.

Une victoire remportée si à propos, causa bien de la joie à ce particulier qui auroit abandonné de bon cœur la meilleure partie de ce qu'il avoit gagné pour sauver le reste. Aussi régala-t-il fort bien ses Boucaniers, non seulement d'un repas comme ils l'avoient demandé ; mais encore les défrayant pendant tout le temps de leur passage, qui ne fut que joie & profusion d'eau-de-vie, & de tout ce qui pouvoit le mieux convenir à ces braves libérateurs.

Il se passa plus d'un an sans qu'on apprît rien de mémorable de la part des Aventuriers ou Flibustiers ; mais en l'année 1690, Monsieur de Cussi Tarin, gouverneur pour le roi sur la côte de St. Domingue, ayant assemblé environ mille hommes, partie Flibustiers, & partie habitans du quartier du cap & du port de Para, fit une entreprise sur la ville *de San-Jago de los Cavalleros*, située au Nord, presque au milieu de cette isle ; & s'étant campé dans un

endroit, nommé *la Sovana di d'ogna Igressa*, il rangea sa petite armée en bataille, & présenta le combat au gouverneur Espagnol, qui se retira au lieu de l'accepter.

Les Flibustiers ayant par ce moyen le passage libre, avancerent sans se mettre en peine d'autre chose, & furent attaqués par trois mille Espagnols dans un défilé à demi-lieue de la ville, où ils s'étoient mis en embuscade. Le sieur Cussi que ses guides avoient averti, loin de s'étonner, alla aux ennemis dans un si bel ordre & avec une telle résolution, qu'il les obligea de se retirer fuyant çà & là dans les bois, après avoir laissé plus de mille des leurs sur la place.

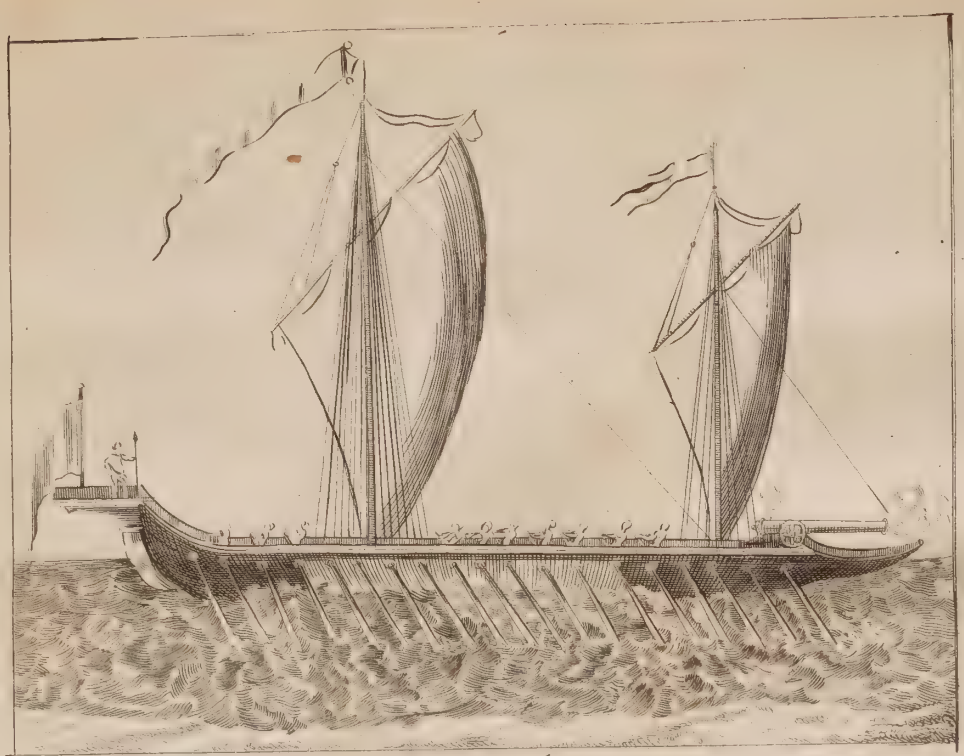
Cette victoire ne lui coûta qu'environ quarante hommes & deux officiers subalternes; & comme il ne trouva plus d'obstacle, il marcha droit à la ville de *San-Jago*, que les Flibustiers pillerent, & brûlerent à l'exception des Eglises que Monsieur de Cussi leur avoit expressément recommandées.

Après cette expédition, ils retournerent à la côte avec leur butin, où arriverent dans le même moment quelques Caraïbes, qui sont les anciens habitans naturels de ces contrées.

Ces Caraïbes venoient de l'isle Saint Vincent à 30 lieues au vent de la Martinique, pour troquer des perroquets, des poules, des fruits, des paniers de jonc résistant à l'eau, & quantité d'autres choses de leur façon, dont nos habitans s'accommodent fort bien. Quelques François arrivés en ce pays furent surpris de les voir nuds, tant les hommes que les femmes, & frottés d'un rouge sale qu'on appelle *Roucou*, n'ayant qu'un petit morceau de toile attachée à leur ceinture, qui les couvroit pardevant. Leurs cheveux étoient partagés d'une oreille à l'autre, ceux de devant coupés à une certaine longueur, descendant jusqu'au milieu du front, & ceux de derriere cordonnés & retroussés; ce qui faisoit un toupet sur le derriere de la tête. Plusieurs d'entr'eux avoient des coliers de cristal & de verre de différentes couleurs. Deux des plus distingués portoient chacun un petit cercle de bois sur la tête, en forme de couronne large d'un pouce ou environ. L'un étoit garni tout autour, de plumes de perroquet de différentes couleurs, mises toutes droites. L'autre avoit une seule plume rouge, droite & longue de 8, ou 9 pouces. On les prenoit pour

deux de leurs capitaines. Le premier avoit l'entre-deux des narines percé, d'où pendoit un anneau qui battoit ſur ſa bouche; outre cela il avoit à ſon col un *Caracoli*, qui eſt une eſpece de croiſſant du diametre d'un écu blanc, qui lui tomboit ſur l'eſtomac, & deux ſifflets de grandeur différente, dont il régala ceux qui lui avoient préſenté de l'eau-de-vie. Après quelques autres honnêtetés qu'on lui fit, il prit le plus grand de ces deux ſifflets, & commença une aubade Caraïbe plus-forte que la premiere; mais que perſonne ne put ſupporter.

Un aumonier qui ſe trouva pour lors à la côte, nous dit qu'il avoit fait trois voyages chez ces Indiens, & qu'ayant une fois fait deſcente ſur leurs côtes avec quelques Officiers, ils allerent à un *Carbet* ou village éloigné de la mer d'une bonne lieue, où leur chef faiſoit ordinairement ſon ſéjour. Les officiers lui préſenterent chacun une bouteille d'eau-de-vie dont ils s'étoient munis. Après avoir bû une gorgée de l'une & de l'autre, il leur en témoigna ſa reconnoiſſance par un préſent qu'il fit d'une jeune fille à chaque officier. Monſieur l'abbé qui étoit du nombre,



Pl. 4. *Pirogue Espagnole* Tom. I. pag. 311

eut aussi la sienne. Il étoit assez éveillé pour s'accommoder d'un pareil présent, s'il eût été à la bienséance des gens de son caractere ; mais ni les uns ni les autres n'accepterent les offres du Caraïbe ; ils le remercierent seulement de son honnêteté.

Ces Indiens n'avoient pas encore échangé toutes leurs denrées, qu'on vit arriver encore une pirogue avec sept ou huit de leurs compatriotes. Il ne faut pas s'imaginer que ces pirogues Indiennes soient semblables à celles dont les Espagnols se servent pour piller les côtes de l'isle St. Domingue que les François habitent, & pour défendre les leurs de l'insulte des Aventuriers qui viennent enlever leur bétail.

Celle des Caraïbes va à rames seulement, au-lieu que la pirogue des Espagnols va à voiles & à rames. C'est une demi-galere qui porte ordinairement 120. hommes, & nage à 36, 40 & 44 avirons. Sa longueur est de 90 pieds-de-roi, & sa largeur au milieu est de 16 à 18 pieds, toujours en retrécissant sur le devant ; mais un peu moins sur le derriere, où l'on met quatre pierriers qui servent pour l'abordage d'un vaisseau, & sur le de-

vant une piece de canon de 8 à 9 pieds de long & de 4 à 6 livres de balles. Sa profondeur eſt de 4 à 5 pieds, & elle ne tire ordinairement qu'un pied & demi d'eau.

Elle peut être démâtée ſi on le veut. Pour cela on couche les 2 mâts ſur des chandeliers, qui ſont deux fourches de fer plantées au milieu du vaiſſeau. Les Eſpagnols ne font cette manœuvre que quand le vent eſt contraire, ou quand ils appréhendent d'être découverts par l'ennemi. S'ils ſont alors le long de la côte, ils tirent la Pirogue à ſec, la couvrent de feuillages & ſe mettent à terre. De ſorte que bien ſouvent de grands vaiſſeaux amarrent tout auprès ſans l'appercevoir, & les Eſpagnols qui ſont à terre y rentrent la nuit, & vont à la découverte du vaiſſeau. S'il eſt ennemi, ils le ſurprennent facilement, & s'en rendent maîtres avant qu'on ait eu le temps de les appercevoir.

Ils ne font ces ſortes d'expéditions, qu'après avoir bien examiné pendant le jour avec des lunettes d'approche, s'ils ont affaire à un vaiſſeau marchand, ou à un vaiſſeau armé en guerre; car pour ceux

ceux où ils croyent qu'il y a des Aventuriers, ils n'oſent en approcher.

Ces ſortes de Pirogues vont fort vîte; parce que, outre qu'elles ſont bâties de bois d'Acajou qui eſt fort léger, elles peuvent aller en même temps à voile & à rame, & faire ſans peine 6 à 7 lieues par heure. Nos Aventuriers n'en ont guéres, à moins que ce ne ſoit par ſurpriſe; car pour en conſtruire ils ne ſçavent ce que c'eſt, & ils ne s'attendent qu'à celles qu'ils prennent en mer. Cependant il ſeroit néceſſaire qu'il y en eût à la côte de Saint Domingue pour conſerver la Colonie Françoiſe, que ces Pirogues incommodent extrêmement.

Les Eſpagnols ſont ſi adroits à les conſtruire, qu'en 8 ou 10 jours on les voit achevées & cela avec peu de monde. Bien ſouvent ils les tiennent toutes prêtes à monter; en ſorte qu'en moins de deux jours ils ont aſſemblé toutes les parties qui la compoſent, & ils la mettent en mer ſans que leurs ennemis puiſſent en être avertis : ce qui eſt d'une conſéquence infinie.

C'eſt avec ces ſortes de bâtimens

qu'ils ont pillé trois quartiers de la côte de ſaint Domingue appartenant aux François. Ces quartiers ſont l'*iſle à Vache* préſentement abandonnée, *la grande Anſe* auſſi abandonnée, & le quartier *des Nipes*.





HISTOIRE DES ANIMAUX ET DES PLANTES,

Qui ſont ſur les Iſles de la Tortue & de ſaint Domingue.

CHAPITRE I.

De l'iſle de la Tortue & de ce qui s'y rencontre.

DANS la premiere édition de cette hiſtoire, on avoit inſéré parmi le texte une deſcription particuliere des animaux, des arbres fruitiers, & de ce qui ſe trouve de ſingulier dans les iſles de la Tortue & de ſaint Domingue, où ces gens-là ont pris leur origine. Mais quelques

personnes de bon goût ayant reconnu que ce mélange interrompoit trop le fil de l'histoire, on a suivant leur avis, placé à la fin de l'ouvrage tout ce qui regardoit les animaux & les plantes; afin que le lecteur eût la satisfaction de le voir augmenté de quantité d'événemens singuliers arrivés aux Flibustiers depuis quelques années, sans qu'on ait rien retranché de ce qui pouvoit faire connoître l'état naturel des isles de la Tortue & de saint Domingue.

L'isle de la Tortue est ainsi nommée, parce qu'elle en a la figure. Sa situation proche de l'isle saint Domingue est à 20 degrés 30 à 40 minutes au nord de la ligne équinoxiale. Elle est fertile en tous les genres de fruits que l'on trouve dans les Antilles, & sur-tout en tabac. Les seules bêtes à quatre pieds qui s'y rencontrent, sont des sangliers que l'on y a portés de la grande isle, & l'on n'y trouve que des ramiers, des tourterelles & quelques autres petits oiseaux, pour tout Gibier.

Les ramiers y viennent si abondamment pendant une saison de l'année, que les habitans en pourroient vivre sans manger d'autre viande. J'en ai

tué en trois ou quatre heures quatre-vingt-quinze, ſans avoir fait cinquante pas. Ils viennent par bandes s'abbattre ſur les arbres, dont ils mangent la graine ; & quand elle manque, ils vont ſur d'autres arbres qui portent auſſi de la graine : mais après cela ils deviennent ſi amers qu'on n'en peut plus manger.

Un gentilhomme gaſcon, nouvellement arrivé de France en ce pays, & à qui on avoit fait préſent de ces ramiers ſur la fin de la ſaiſon, ſe plaignit dans le repas qu'ils étoient amers. Un de ceux du pays qui étoit à table, lui dit en riant qu'on avoit oublié à leur ôter le fiel, *Cap de dis bous abez raiſon*, & voulut battre ſes valets, diſant que de long-temps il n'avoit mangé un morceau qui valût, & qu'ils avoient gâté ce qu'on lui avoit préſenté. Celui qui avoit cauſé cette émotion l'appaiſa bientôt, en lui demandant ſi les ramiers de ſon pays avoient du fiel, & lui expliqua en même temps la cauſe pourquoi ces ramiers étoient ainſi amers.

Le poiſſon eſt en abondance le long de la côte de cette iſle, dans le canal, car au Nord il n'y en a pas tant. J'en nommerai les différentes eſpeces, lorſ-

que je ferai la deſcription de l'iſle de ſaint Domingue Eſpagnole. Entre autres ſortes de poiſſons on y voit beaucoup des hommars ou écreviſſes de mer, qui ſont ſemblables aux nôtres, excepté qu'ils n'ont point de pinces. Il n'y a pas de temps plus propre pour prendre ce poiſſon, que la nuit à la clarté du feu, & cela ſans autre inſtrument que la main. Les habitans font des flambeaux de bois de ſantal jaune, qu'ils fendent par éclats. Ce bois rend une flamme fort claire, quoiqu'il ſoit verd; c'eſt pourquoi ils le nomment bois de chandelle. Il y a diverſes ſortes de poiſſons en coquillage, comme moules, huitres, bourgaux, ou eſcargots de mer, lambics, caſques, porcelaines, & pluſieurs autres eſpeces que je n'ai jamais entendu nommer.

Bois de chandelle.

Quant aux reptiles il y en a de pluſieurs ſortes; les tortues que l'on y voit ſe nomment *Carets*; il y a auſſi quelques lézards, qui ne ſont pas en ſi grande quantité que les *Crabes* ou *Cancres*. On en voit de deux ſortes fort communs; les habitans nomment ceux de la premiere eſpece *Crabes Blanches*, & les Eſpagnols *Cangreios*; & ceux de la ſeconde, *Crabes rouges*, ou *Tour-*

lourons. Ces deux ſortes de cancres font des trous en terre, & coupent les racines de ce que l'on plante, ſoit tabac, cannes de ſucre, ou autres. Il n'y a point de ſerpens venimeux ; mais ſeulement quelques couleuvres, qui ne font point d'autre mal que de manger les poules & les pigeons. J'en ai vû une qui paroiſſoit longue de cinq quarts d'aune, qui venoit d'avaler ſept pigeons & une groſſe poule. Nous mangeâmes ces pigeons fricaſſés, après les avoir tirés de ſon corps, où ils n'avoient pas été trois heures, j'ai auſſi mangé de ces couleuvres. Dans le beſoin on s'accommode de tout.

On voit certains petits reptiles qui ont une coquille comme un vignot ou eſcargot, ayant le devant de même qu'une écreviſſe, & le reſte du corps ſemblable à l'eſcargot. Ces reptiles nommés *ſoldats*, ſont bons à manger, & très-nourriſſans ; ils ont encore une vertu médicinale que j'ai éprouvé, mais il faut uſer d'induſtrie pour les avoir ; car leurs coquiles ſont ſi dures, que ſi on veut les caſſer, on gâte cet animal. Il faut ſeulement les approcher du feu, & ils ſortent d'eux-mêmes, puis les mettre en telle quantité que l'on

veut dans un sac exposé au soleil. Il en dégoûte une huile rouge qui est extrêmement bonne pour toutes les douleurs froides, & raccourcissemens de nerfs. On trouve encore dans ce pays des caméléons, & un grand nombre de petits Lézards, qu'on nomme *Anolis* ou *Gobe-mouches*. Ces différentes especes d'animaux ne font aucun dommage, ils vivent des insectes que l'on trouve dans cette isle, comme fourmis & autres de différentes especes, dont nous aurons à parler. Ils y sont assez importuns; car si on laisse une heure de temps quelque morceau de viande sur une table, ce n'est plus qu'une fourmiliere. Il y a des guêpes, des frelons, des mouches de diverses façons, & des scorpions, des araignées, des chenilles & des vers. De toutes ces sortes d'animaux on n'en voit aucun qui soit venimeux, ni importun comme les *Mousquites* & *Maringouins*, dont je traiterai dans la suite.

A la vérité, si les Scorpions & les Scolopendres, qu'on nomme *Bêtes à mille pieds*, n'y sont point venimeuses, les arbres & les plantes ne leur ressemblent pas. J'en décrirai ici trois seulement; sçavoir, un arbre, un ar-

brisseau, & une Plante, dont j'ai vu des expériences. L'Arbre venimeux dont je veux parler croît haut comme un Poirier, il a ses feuilles semblables à celles du Laurier sauvage, & porte un fruit qui a la ressemblance, le goût & l'odeur des pommes de reinette ; d'où vient que les Espagnols le nomment *Arbos de Mançanillas*, qui signifie arbre portant de petites pommes. Ce fruit renferme un venin si contagieux, que quand il tombe dans la mer, il le communique aux poissons qui en mangent. Le *Tézar* & la *Becune* sont deux poissons forts friands de ces pommes. On connoît quand ils en ont mangé à leurs dents, qui deviennent de couleur livide ou noirâtre. Cet indice n'empêcha pourtant pas qu'en 1667 la plus grande partie du Bourg de la Basse-terre de cette isle, ne pensât être empoisonnée pour avoir mangé du Tézar qu'un Pêcheur Indien étoit venu vendre. On prend ordinairement pour contrepoison l'arête de ce poisson, rôtie & mise dans du vin ; mais dans cette occasion je ne trouvai point de remede plus sûr que de boire de l'huile d'olive. Plusieurs en furent malades plus de trois mois.

Description de la Mançanilla.

Les Indiens adroits connoissent quand ce poisson a mangé de la Mançanilla, en goûtant du cœur, s'ils le trouvent piquant sur la langue, ils n'en mangent point : mais au contraire s'il est doux, ils usent de ce poisson avec toute assurance. Les nouveaux-venus de l'Europe s'empoisonnent fort souvent; car ce fruit est si agréable à la vue & à l'odorat, qu'on ne peut se dispenser d'en goûter; & lorsque quelqu'un en a mangé, tout le remede qu'on lui fait, c'est de le lier, & de l'empêcher de boire l'espace de deux ou trois jours : mais c'est un grand tourment; car il crie sans cesse qu'il brûle. Tout son corps devient rouge comme du feu, & sa langue noire comme du charbon. Si par malheur il en a trop mangé, il n'y a gueres moyen de le sauver.

Remede contre le venin de la Mançanilla.

L'arbre qui porte la Mançanilla n'est pas moins venimeux dans sa verdure, que son fruit & ses feuilles. Il jette un suc laiteux comme le figuier; qui est tout-à-fait caustique. Si quelqu'un s'endort sous cet arbre, & qu'il en tombe quelque goutte d'eau sur sa chair, il y vient aussi-tôt de grosses loupes rouges J'y ai été pris moi-mê-

me ; car en ayant pris une branche pour chaſſer des moucherons qui m'incommodoient, il me ſurvint au viſage une Eriſipelle, dont je fus trois jours ſi incommodé que j'en penſai perdre la vue.

Pour l'Arbriſſeau venimeux, il eſt ſemblable au Piment, qu'on appelle en Europe Poivre d'Inde ; mais il croît plus haut : il porte un fruit gros comme un pois, que les habitans appellent *Piment à l'œil*, à cauſe que les Indiens le pilent & s'en frottent les yeux ; afin de voir, diſent-ils, plus clair au fond de l'eau, quand ils vont tirer du poiſſon avec des fleches ou des harpons. Un Eſpagnol m'a dit que la racine de cet Arbriſſeau étoit un grand poiſon dont il avoit vu l'expérience, & qu'il n'avoit point d'autre contre-poiſon que ſa graine pilée & bue dans du vin.

Il ne ſera pas ici hors de propos de rapporter ici une petite hiſtoire arrivée au ſujet de la plante venimeuſe qui croît dans ce lieu. Une Dame de l'iſle de la Tortue avoit une jeune Eſclave noire aſſez jolie, elle fut long-temps pourſuivie par un garçon du pays auſſi Eſclave ; mais com- Hiſtoire au ſujet de la Mançanilla.

me elle n'avoit point d'amitié pour lui, elle le maltraita de paroles, & lui dit qu'elle s'en plaindroit. Il la quitta en la menaçant; aussi-tôt elle en avertit sa Maîtresse. Trois jours après ce garçon surprit la jeune Esclave qui reposoit sur son lit pendant la chaleur du jour, (car il n'y a rien de fermé en ce pays-là) & il lui mit des feuilles d'une certaine herbe entre les deux gros orteils des pieds. Quelque temps après sa Maîtresse l'appella, & voyant qu'elle ne venoit pas, elle fut obligée de la chercher. L'ayant trouvée endormie, elle la poussa fortement pour l'éveiller; mais cette pauvre Esclave dormoit d'un sommeil dont on ne réveille jamais. Sa Maîtresse voyant un accident si funeste m'envoya querir, & me conta la chose telle que je viens de la réciter, & qu'un petit enfant qui avoit vu ce Noir mettre l'herbe, lui avoit rapportée. Je fis l'ouverture du corps pour voir s'il n'étoit point empoisonné, je n'en trouvai aucune marque; je pris les feuilles qu'on lui avoit trouvées entre les orteils pour en faire l'expérience sur un chien qui dormoit, il en mourut de même. J'en fis autant sur un

chien éveillé, & il ne lui arriva aucun accident. Les aſſiſtans & moi nous fûmes étonnés de voir la force du poiſon de cette plante.

CHAPITRE II.

Des Arbres fruitiers les plus rares de l'iſle St. Domingue.

J'AI déja remarqué que le fonds de terre de l'iſle de Saint Domingue étoit très-bon; & qu'il produiſoit plus lui ſeul, que tous les autres de l'Amérique enſemble; car les arbres y croiſſent avec plus de force qu'en aucun autre lieu, & les fruits en ſont beaucoup meilleurs.

Parmi le grand nombre d'arbres & de fruits qui viennent en Amérique, je ne veux parler que de quelques-uns des plus rares : car ſi je parlois de tous, je ne finirois pas.

On trouve dans cette iſle quantité d'Orangers & de Citronniers que la nature y produit d'elle-même. Les fruits n'en ſont pas agréables, comme ceux que l'on cultive en Europe; au contraire ils ſont aigres, petits, & toute-

fois pleins de suc, n'ayant pas l'écorce épaisse. Ces Citronniers & ces Orangers sont semblables à ceux que l'on voit ordinairement. Les Espagnols & les Portugais ont eu soin venant dans cette isle, d'y planter des arbres fruitiers, & de la peupler de diverses especes d'animaux qu'on n'y voyoit point.

Quand un Espagnol se trouve dans une forêt, & qu'il y rencontre quelque arbre fruitier, il a soin de planter la semence du fruit qu'il mange. C'est pour ce sujet que les terres qu'ils ont habitées sont plus remplies de toutes sortes d'arbres fruitiers, que celles que les autres Nations habitent. Aussi voit-on dans l'isle de St. Domingue de grandes plaines qui ne sont couvertes que d'Orangers, produisant des oranges aussi douces que celles qui viennent de Portugal, dont les Portugais ont apporté l'espece de la Chine en Europe.

Remarque d'un Espagnol.

Un vieux Espagnol, qui avoit une parfaite connoissance des propriétés de l'Amérique, m'a dit que dans une orange aigre il avoit remarqué un grain parmi les autres, qui planté en terre produisoit un arbre portant des oranges douces.

Les bananiers ſont certains arbriſſeaux qu'on pourroit plutôt nommer plantes, parce qu'ils n'ont aucun bois ſolide ; mais ſeulement un tronc mol, plein de ſuc, & que l'on peut couper avec un couteau. Il croît juſqu'à douze à quinze pieds de hauteur. Du milieu de ſa tige ſort une fleur de couleur de pourpre, de la groſſeur d'un artichaut. Le fruit qui en provient peut nourrir l'homme en diverſes manieres; tantôt il lui ſert de pain, préparé d'une façon ; tantôt de vin, préparé d'une autre, parce que l'on en tire un ſuc qui eſt auſſi fort que cette liqueur. On le fait ſécher comme les figues; lorſqu'il eſt bien mûr, en l'expoſant au ſoleil, après en avoir ôté l'écorce, il ſe candit comme ſi on l'avoit parſemé de ſucre.

Bananiers.

Les feuilles de cet arbre ſont douces étant ſéchées; de ſorte que les habitans de ces lieux en font des lits auſſi bons que nos lits de plume. Quelques auteurs ont dit que c'étoit ſur ces feuilles que la Sainte Vierge mit repoſer le Sauveur du monde, après qu'il fut né. Cela pourroit bien être; car j'ai vu de ces arbres dans la terre ſainte.

Surquoi le Sauveur repoſa quand il fut né.

D'autres veulent encore que ce ſoit des feuilles de ce même arbre qu'Adam ſe couvrit après qu'il eût péché. Effectivement elles ſont ſi larges, que je me ſouviens d'avoir vu enſevelir le corps mort d'un puiſſant homme avec deux de ſes feuilles. Mais ſi beaucoup de gens prétendent qu'Adam ſe couvrit des feuilles de cet arbre, il n'y en a pas moins qui croyent qu'il mangea de ſon fruit dans les Paradis Terreſtre. Ce qui eſt certain & qui peut ſembler merveilleux, c'eſt qu'au moment que l'on coupe ſon fruit, on apperçoit une croix fort bien marquée, ſur chaque tronçon coupé. Ainſi, ſuppoſé que tout ce que l'on dit à cet égard, ſoit comme on le dit, lorſqu'Adam eut trouvé dans ce fruit la cauſe de ſon mal, il put y voir auſſi la figure du remede.

Quoi qu'il en ſoit, je crois être obligé d'avertir le public que cet arbre eſt fort utile en Médecine : Car ſi on prend un noyau qui ſort du fruit avant qu'il ſoit mûr, il eſt ſouverain pour abſorber les chairs corrompues des ulceres, & il les guérit même entiérement. Il n'y a pas long-temps que j'en ai vu un dans le Jardin de Médecine

de l'univerſité de Leyden en Hollande ; mais il étoit fort jeune. Ce que je remarque, pour faire connoître qu'on en peut élever dans ce pays & ailleurs ; & comme il eſt d'une très-grande utilité, il ſeroit bon d'en planter partout, afin d'éprouver où il peut venir le mieux.

L'abricotier eſt un arbre plus haut que les plus grands chênes de l'Europe, il a les feuilles ſemblables au laurier ſauvage, l'écorce comme celles du poirier. La chair de ſon fruit reſſemble à celle de nos abricots ; quoique la figure en ſoit fort différente, en ce qu'ils ſont fort gros, couverts d'une peau dure & épaiſſe, ils ont le goût meilleur & l'odeur plus agréable que nos abricots ; le noyau n'eſt point dur : les Eſpagnols cultivent ces arbres & font des confitures de leur fruit. Il n'y a qu'un lieu dans ces iſles où il s'en rencontre, les ſangliers s'en nourriſſent dans la saiſon ; c'eſt ce qui fait que leur viande eſt plus excellente qu'en tout autre pays. Abricotier.

Cet abricot eſt parfaitement bon lorſqu'il eſt cuit avec la chair du même ſanglier ; mais étant mangé cru, il eſt très-dur à digérer ; il y a autant

à manger dans un ſeul de ces fruits, que dans le plus grand de nos melons.

Papayer. Le papayer eſt un arbre qui croît à la hauteur de vingt à vingt-cinq pieds; il n'a qu'un tronc ſans branches, au ſommet duquel il y a quinze ou vingt feuilles extraordinairement larges, & dont la queue eſt longue comme la moitié du bras. Sur ces feuilles ſont les fruits que l'on voit attachés au tronc de l'arbre; il porte du fruit continuellement, & il y en a toujours en fleur, d'autres qui ne font que nouer, d'autres à demi-mûrs, & d'autres mûrs. Il y a de ces fruits qui ſont gros comme des grenades, & environ de cette figure, & d'autres beaucoup plus gros.

Cacaoyer. Le cacoyer eſt l'arbre qui produit la ſemence que les Eſpagnols nomment Cacao, dont on fait le chocolat. Cet arbre reſſemble au ceriſier, & ne vient pas plus haut. Son fruit eſt une gouſſe qui croit en ſon tronc de la groſſeur d'un concombre, & de la même façon, excepté qu'il commence & finit en pointe. Le dedans de cette gouſſe eſt épais d'un demi-doigt, forme un tiſſu de fibres blanches & fort ſucculentes, un peu acide, fort bon à étan-

Arbre qui produit la ſemence du chocolat.

cher la soif. Les fibres contiennent dans leur milieu dix à douze, & jusqu'à quatorze grains de couleur violette, qui sont gros comme le pouce, & secs comme un gland de chêne. Ce grain est couverte d'une petite écorce; étant ouvert, il ne se sépare pas seulement en deux comme les amandes ou les noix; mais en cinq ou six petites piéces qui sont inégalement jointes ensemble, & au milieu desquelles est un petit pignon qui a le germe fort tendre & difficile à conserver. C'est de cette semence que les Espagnols font la célebre boisson du chocolat. Lorsqu'ils eurent conquis ce pays, les Indiens leur firent boire de cette liqueur, qu'ils trouverent si bonne & si utile pour la santé, qu'ils l'ont mise en usage entr'eux, non seulement en Amérique; mais aussi en Europe, où elle est assez commune, quoique les Espagnols se soient toujours réservé le secret de la préparer, parce qu'en quelque part que ce soit, on ne sauroit boire de bon chocolat s'il ne vient d'Espagne. Cette boisson surpasse en bonté le thé des Chinois, & le caffé des Perses & des Turcs. Enfin elle nourrit tellement le corps & le tient

De quoi les Espagnols font le chocolat.

dans un si grand embonpoint, qu'on pourroit en vivre sans avoir besoin de prendre d'autre nourriture.

Si les Espagnols ont le secret de préparer le chocolat, ils ont pareillement celui de cultiver les arbres qui produisent la semence dont il se fait; car de toutes les nations qui habitent l'Amérique, il n'y a qu'eux qui savent cultiver cet arbre, & qui fassent commerce de sa semence. Quelques-uns d'entr'eux s'y sont tellement enrichis, qu'ils tirent ordinairement plus de vingt mille écus de rente par an, tous frais faits, d'un seul jardin planté de ces arbres.

M'étant trouvé parmi les Espagnols j'ai eu la curiosité d'apprendre la maniere de cultiver ces arbres, & comment ils préparent la semence pour en faire la boisson dont on a parlé. Je vais en donner la description; car jusqu'à présent le public l'a ignorée.



CHAPITRE III.

Maniere de faire le chocolat, & de cultiver l'arbre qui produit la graine dont on le fait.

LORSQUE les Eſpagnols veulent avoir la ſemence pour produire ces arbres, ils laiſſent parfaitement mûrir & ſécher les gouſſes qui la contiennent, enſuite ils ôtent la ſemence de ces gouſſes qu'ils font ſoigneuſement ſécher à l'ombre; après quoi ils préparent un carreau de terre, qu'ils entourent & couvrent de feuilles de palmiſtes, ils y plantent les grains de cacao à quelque diſtance l'un de l'autre, ils couvrent ces carreaux de terre durant le jour à cauſe de l'ardeur du ſoleil, & les découvrent pendant la nuit, afin que la roſée humecte la terre. Ils en uſent ainſi juſqu'à ce que cette ſemence ait produit de petits arbres de la hauteur de deux pieds. Pendant que la pépiniere croît, on prépare un autre lieu pour y tranſplanter les arbres, & ce lieu doit être au bord d'une riviere dans un pays plat

& assez humide. Il faut sur-tout que la terre en soit bonne & un peu mêlée de sable. Cette place ainsi préparée, on y plante des rangées de bananiers, dont nous avons déja parlé, aussi près l'un de l'autre que l'on veut que les arbres de cacao le soient. Lorsque ces bananiers ont pris racine, on plante au pied de chacun d'eux un cacaoyer, & cela afin que la violence du soleil ne nuise point à ces petits arbres, qui sont trop délicats pour pouvoir en souffrir l'ardeur, & qui en sont préservés par l'ombre que forment les bananiers. On les entretient de cette sorte, jusqu'à ce qu'ils soient gros comme le bras; ce qui arrive en un an & demi ou deux ans de temps. Alors on arrache tous les bananiers, & on laisse le cacaoyer seul, lequel rapporte du fruit ordinairement deux fois l'année; la premiere au mois de mars, la seconde au mois de septembre.

Il ne faut pas oublier qu'on est toujours obligé de les tenir humides, & d'empêcher qu'il ne croisse des herbes tout-autour. Mais ce travail n'empêche pas que deux ou trois esclaves ne soient capables d'entretenir un jardin planté de cinq à six mille pieds de ces arbres.

La récolte du fruit qui en provient, se fait ainsi. Lorsque les gousses qui sont vertes en croissant deviennent jaunes en mûrissant, on les coupe & on les ouvre. On en tire les grains, qu'il faut prendre soin de nettoyer des fibres qui les enveloppent, on les met ensuite sécher au soleil sur de grandes tables, pour en tirer cette semence dont les Espagnols font un très-grand commerce, tant chez eux que chez les étrangers; mais particuliérement chez eux. Je puis assurer comme une chose vraie, qu'il s'en négocie tous les ans pour plus de dix millions, & elle est si précieuse, qu'il y a beaucoup d'endroits dans l'Amérique où l'on s'en sert au lieu de monnoie; on en donne douze à quatorze grains pour une réale d'Espagne.

Chocolat monnoie ordinaire des Indes.

Le pays où l'on en fait le plus de commerce, sont les isles de la Trinité, du Pérou, & autres lieux. De là les Juifs la transportent en France, en Angleterre, en Hollande, en Suede, en Danemarck & en Italie, où il s'en consomme beaucoup. Cependant il arrive que la plus grande partie des nations de l'Europe l'achetent plutôt pour sa grande réputation, que pour

l'utilité qu'ils en tirent, parce qu'ils y ſont ordinairement trompés.

Tromperie de ceux qui vendent le chocolat.

En effet l'avarice & l'avidité de ceux qui vendent le chocolat, eſt telle, que pour gagner beaucoup ils vous donnent à boire du lait, dans lequel ils mêlent des ingrédiens qui ne ſont rien moins que le chocolat; & l'on peut dire avec vérité, comme je l'ai déja remarqué, qu'il n'y a que les Eſpagnols qui le ſachent bien préparer. Or voici comme je leur ai vu faire à eux-mêmes dans les iſles de l'Amérique.

Compoſition du chocolat

Les Eſpagnols prennent les grains du cacao, les ſont rôtir dans une poële percée, comme on fait les marons en Europe; enſuite ils en ôtent la petite peau qui les enveloppe, les mettent ſur une petite pierre & les broient juſqu'à ce qu'ils ſoient réduits en pâte, à laquelle ils ajoutent deux fois autant de ſucre, avec du poivre & de la vanille, du muſc & de l'ambre-gris. Quand tout cela eſt bien mêlé avec la pâte, ils en font des rouleaux, ou des petits pains qu'ils gardent; & lorſqu'ils s'en veulent ſervir, ils rapent ces rouleaux comme on fait la muſcade; enſuite ils mettent de l'eau chauffer dans des pots de cuivre ou d'argent

gent qu'ils ont exprès, & lorſqu'elle bout, ils la verſent dans des taſſes de fayance, de porcelaine, ou de coco qui ne ſervent qu'à cet uſage. Enfin ils ont un petit morceau de biſcuit tout prêt qu'ils trempent dans la liqueur. C'eſt ainſi qu'ils la préparent, & qu'ils en uſent.

Maniere d'en uſer

Mais afin que le Lecteur n'ait rien à déſirer pour la parfaite préparation du chocolat, je dirai encore ce que c'eſt que la vanille qui entre dans ſa compoſition, & qui eſt la principale choſe qui ſert à lui donner du goût & de la force.

Propriétés de la Vanille.

La Vanille eſt une petite gouſſe qui croît ſur une plante aſſez haute; mais qui a de petites feuilles. Ces gouſſes ſont longues, étroites, & remplies d'un ſuc mielleux & de très-bonne odeur; elles ſont pleines d'une petite ſemence preſque imperceptible, & qui ne ſert qu'au chocolat. Sa propriété naturelle eſt d'échauffer & de fortifier l'eſtomac, ce qui augmente la vertu du chocolat même, qui eſt plus froid que chaud.

A proprement dire, le chocolat eſt anodin, parce qu'il tempere toutes les grandes douleurs d'entrailles. Je me

Remedes contre les douleurs d'entrailles.

ſuis une fois guéri d'une diſſenterie aſſez véhémente avec les ſeuls grains de cacao mangés cruds : ce fut un Indien qui m'enſeigna ce remede. On en tire encore une huile qui eſt auſſi fort douce, & qui ſe fait de même que celle d'amande. Cette huile eſt merveilleuſe pour la brûlure. Les Eſpagnols s'en ſervent pour cela, & fort efficacement.

CHAPITRE IV.

Autres arbres de l'iſle de St. Domingue.

Effets de la ſemence d'Orme.

L'ORME de ce pays-là n'eſt différent des nôtres, qu'en ce qu'il eſt plus petit, qu'il a les feuilles beaucoup plus grandes, & qu'il rapporte une ſemence bien différente; elle tombe de l'arbre quand elle eſt ſeche, & eſt faite comme un petit morceau de liége arondi. Etant mâchée, elle laiſſe un goût admirable dans la bouche. Quantité d'oyes ſauvages viennent dans cette iſle ; lorſque la graine tombe de l'orme, elles la mangent, & en deviennent ſi groſſes, qu'elles ſont obligées d'y demeurer plus d'un mois après

que cette graine leur a manqué; à cause qu'elles ne peuvent voler, tant elles sont grosses & pesantes.

Le *Palmiste franc* est un arbre de 130 pieds de haut ou environ; les queues de ses feuilles sont d'une substance maniable, couvertes d'une peau blanche comme neige, mince comme du papier, & douce comme de la soye, sur laquelle on peut aussi-bien & mieux écrire que sur l'écorce du Tilleul, dont les anciens se servoient, dit-on, avant l'invention du papier & du parchemin. Les Boucaniers autrefois n'ayant ni papier, ni encre, ni plume, se faisoient des plumes de certains petits roseaux, comme font les Turcs encore aujourd'hui; ils se servoient du suc de genipas au-lieu d'encre, & écrivoient sur cette petite peau qui leur servoit de papier.

Palmiste franc.

Invention des anciens Boucaniers.

Le *Palmiste épiné* est ainsi nommé, à cause que depuis le pied jusqu'au sommet il est garni d'épines, qui sont longues de quatre doigts, de figure platte, extrêmement subtiles, dures & pénétrantes. On les voit autour de cet arbre par cordons, à quelque distance les uns des autres. Il y a de certains Indiens de la terre ferme de l'Amérique méridionale, nommés *Arouargues*,

Palmiste épiné.

Hist. à ce sujet.

qui ſe ſervent de ces épines pour tourmenter leurs ennemis quand ils les ont fait priſonniers de guerre. Voici la maniere dont ils s'y prennent. Ils attachent le priſonnier à un arbre, & le lardent de ces épines ſi dru, qu'on ne peut mettre un pouce entre deux. Ces épines ont un grand bout au dehors, qu'ils environnent de coton trempé dans de l'huile de palme; ils y mettent le feu, & malgré ce tourment, le miſérable qui le ſouffre ne laiſſe pas de chanter. Un Eſpagnol m'a raconté cette petite hiſtoire, que j'ai bien voulu mettre ici; & ſur ce que je lui demandois pourquoi ceux qui ſouffroient ce tourment chantoient, il ne put m'en donner aucune raiſon: *peut-être*, ajoutoit-il, *ces Barbares croyent que ces malheureux chantent, lorſqu'en effet ils ſe plaignent fortement.* Mais il ſe trompoit; car j'ai ſu depuis, & c'eſt une vérité conſtante, que la coutume de ces ſortes d'Indiens, lorſqu'ils ont fait quelques priſonniers de guerre, & qu'ils les font mourir par les plus cruèls tourmens, eſt de les contraindre de chanter, & voilà ſans doute pourquoi le miſérable dont je parle chantoit. J'ai nommé ces arbres, *pal-*

miſtes, à cauſe que les habitans les nomment ainſi, quoique l'on doive dire palmiers.

L'Acajou eſt un arbre, qui croît extrêmement haut & gros ; les François l'appellent ainſi, du nom que les Sauvages lui donnent, & les Eſpagnols *Cedro*. J'en ai vu deux tables chez les RR. PP. Chartreux de Xeres en Andalouſie, Province d'Eſpagne, qui étoient chacune d'une ſeule piece, & avoient quatre-vingt-dix pouces de long, & ſoixante & dix de large. Ces deux tables leur avoient été apportées de la ville de ſaint Domingue. Ce bois eſt beaucoup en uſage en Amérique. On en fait de fort belles ſculptures, c'eſt à quoi il eſt le plus propre ; car outre qu'il eſt très-beau de couleur, & de très-agréable odeur, il n'eſt nullement caſſant, & c'eſt ce qui le fait eſtimer le plus de ceux qui le travaillent. Acajou.

Le *Mangle* eſt de trois eſpeces différentes ; mais je ne parle que d'une ſeule, qui eſt celle qui croît dans les lieux que la mer inonde. Ces arbres ont leur racine hors de terre, fort élévée, & quelquefois plus forte & plus touffue que les branches mêmes ; ſibien que le tronc de l'arbre tient le Mangle. Effet de ſes racines.

milieu hors de terre entre les branches & les racines. Ils sont tellement entrelassés par leurs racines les uns dans les autres, que l'on pourroit faire quelquefois plus de dix lieues sur ces arbres sans mettre pied à terre. Il y a des Indiens dans certains endroits de l'Amérique, qui bâtissent des maisons dessus. On voit souvent les branches de ces arbres si avancées dans la mer, qu'il s'y amasse des rochers d'huitres ; tellement que cela donneroit lieu à certains voyageurs de dire qu'ils ont vu croître des huîtres sur les arbres, comme d'autres ont assuré avoir vu des oyes provenir de quelques arbres dans l'Ecosse & dans l'Irlande.

Il y a une sorte d'arbre que les Boucaniers François nomment *Gommier*, & la gomme, qu'il jette, *Gomme de cochon*, à cause que les Sangliers s'étant mordus les uns les autres, vont avec leurs crocs donner des chocs à cet arbre, & le dépouillent entiérement de son écorce ; aussi-tôt il jette une gomme, de même que la vigne au printemps rend de l'eau lorsqu'on la coupe. Les Sangliers se frottent contre cet arbre, aux endroits où il jette sa

gomme, afin d'en faire entrer dans leurs plaies, & ils se guérissent parfaitement. Elle est aussi admirable pour guérir toute sorte de plaies, & les Sauvages s'en servent communément dans leurs plus grandes blessures.

Le bois *à enyvrer*, est ainsi nommé à cause de l'effet qu'il produit. En effet son écorce étant battue dans un sac, & mise dans de l'eau dormante, enyvre les poissons ; en sorte qu'on les prend à la main. Cet arbre croît à peu-près comme le poirier, & a les feuilles semblables à un trefle.

Le *Quinquina* qu'on nous apporte de l'Amérique, & dont la vertu est de chasser la fiévre, du moins pour quelque-temps, n'est autre chose que l'écorce de cet arbre. Les Espagnols l'apportent de St. Francisco de Quito, province du Perou, & disent qu'elle ne croît que là. Quinquina.

Le *Copal* est un grand arbre, semblable au gommier dont nous avons parlé. Quelques Indiens idolâtres se servent de cette gomme pour brûler sur leurs autels, comme nous nous servons de l'encens. Copal.

Le *Manioc* croît de la hauteur d'un homme, ses feuilles sont partagées en Manioc.

cinq branches sur une même queüe, comme les cinq doigts de la main, & pas plus larges. Elles s'écartent dès le pied de l'arbre, qui produit deux ou trois racines grosses comme la cuisse, & souvent du poids de soixante ou soixante-dix livres. C'est de ces racines que les Chrétiens & les Indiens font du pain de la maniere qui suit.

Adresse des Indiens à préparer le Manioc.

Après qu'ils ont arraché ces racines, ils les grattent avec des rapes de cuivre ou de fer blanc, semblables à celles dont on se sert pour le sucre; mais qui ont deux pieds de long & un pied de large. Quand il est ainsi rapé, ils le mettent dans des sacs de toile forte & claire, & ensuite sous une presse, afin d'en tirer le suc, qui est un dangereux poison; car si un animal en boit, ou qu'il mange les racines encore vertes, il meurt aussitôt. Ce suc est fort corrosif, je l'ai reconnu en lavant de certains ulceres, qui sont devenus fort beaux & de facile guérison. Le plus grand remede contre ce venin, c'est de faire avaler de l'huile aux personnes, ou aux animaux qui en ont pris. Quoique ce soit un grand poison, il ne laisse pas

Remede contre le suc venimeux du Manioc.

d'être fort utile; car si on l'expose au soleil dans des vaisseaux avec du piment, il aigrit, & est aussi bon pour les sauces que le vinaigre. Je n'en ai vu que chez les Espagnols. Ce suc ainsi pressé, il reste dans le sac une matiere qui ressemble à de la farine, & on la laisse sécher au soleil, on la garde pour s'en servir quand on veut, & pour la transporter sans qu'elle se gâte. Quelques-uns la mettent d'abord sur de grandes platines de fer qui viennent de Suede, & qui servent aux Chapeliers à faire leurs chapeaux. On y fait un feu assez modéré, & la pâte se cuit comme une tourte. Les habitans en vivent.

Les Sauvages le font de la même maniere, avec cette différence qu'au lieu de rape ils se servent d'une piece de bois, dans laquelle ils enchassent de petites pierres dures & pointues. Au lieu de sac de toile ils usent d'écorce d'arbre, dont ils font un tissu fort propre, & pour des platines de fer, ils en ont de terre qu'ils font eux-mêmes. Invention des Sauvages.

Cette racine est aussi utile en Amérique, que le bled en Europe. On en fait une boisson qui vaut bien notre Boisson des Américains.

biere. Cet arbriſſeau ne vient point de ſemence comme les autres ; on coupe de ſes branches par pieces, environ d'un pied de long : on fait des trous de demi-pied avant dans la terre, on y enfouit ces branches coupées ; mais on a ſoin de mettre certains nœuds en haut, ſans quoi elles ne produiroient rien.

L'*Ananas* eſt une plante qui produit un des meilleurs fruits & des plus délicats qui croiſſent dans toute l'étendue de l'Amérique. Ce fruit eſt ſemblable à un artichaut, ſa ſubſtance reſſemble à celle d'une poire fort ſucculente, ſon ſuc eſt extrèmement agréable, & ſi ſubtil, que quand on en mange un peu trop, il ouvre toutes les petites veines & les arteres de la bouche ; en ſorte qu'on ſaigne beaucoup, ſans pourtant en reſſentir aucune incommodité.

Subtilité de l'Ananas.

Il n'eſt pas beſoin que je donne ici la deſcription du *Tabac* ; car il eſt ſi connu dans toute l'Europe, qu'il n'y a aucune nation qui ne s'en ſerve, n'en connoiſſe les propriétés, & ne l'aime avec paſſion ; juſques-là que les Turcs, à qui l'Alcoran défend expreſſément d'en uſer ſous peine de péché, ne laiſſent pas d'en prendre abondamment ;

car dans le temps de leur carême appellé *Ramazan*, pendant lequel ils ne mangent point de tout le jour, ils ne cessent point de prendre du tabac en fumée; avec cette précaution qu'ils ont grand soin d'avaler cette fumée, de peur que l'on ne s'apperçoive à l'odeur, ou autrement, qu'ils en usent. Voici la maniere dont se cultive cette fameuse plante dans l'Amérique.

Maniere de cultiver le tabac, & de l'apprêter.

On prépare un quarré de terre, comme j'ai dit qu'on faisoit pour le cacao, & on y plante de la semence. On arrose tous les jours ce quarré, & on le couvre pendant l'ardeur du soleil. Quand il ne fait point soleil & qu'il ne pleut pas, il ne faut pas moins l'arroser. Cette semence étant levée de terre, forme une petite tige comme la laitue; on la change de place, de même que cette plante, & on met les tiges à trois pieds de distance l'une de l'autre; on n'y souffre point d'herbes étrangeres. Lorsque les feuilles sont devenues grandes, & qu'elles se cassent quand on y touche, c'est une marque que le tabac est mûr. Alors il faut le couper, & le laisser deux ou trois heures au soleil, puis amasser toutes les plantes deux à deux, pour les pendre à des per-

ches, jusqu'à cinq étages les unes sur les autres, dans des loges qui sont seulement couvertes, de peur que la pluye ne les mouille; mais ouvertes de toutes parts, afin que l'air puisse mieux y entrer, & que le tabac en s'échauffant ne pourrisse pas.

Avant le lever du soleil on détend ces perches, afin de tenir les feuilles du tabac souples, de crainte qu'elles ne se cassent & ne se réduisent en poudre; & on en tire toutes les jambes.

Quand il est sec on met toutes les feuilles ensemble en paquet, & avant que de les tordre on les laisse tremper dans l'eau de la mer. Enfin on les tord après qu'elles y ont trempé. Il faut remarquer que le tabac de Verine est le meilleur de tous, que les femmes le fument aussi-bien que les hommes, & que c'est une chose aussi surprenante en ce pays-là de voir des femmes ne fumer point, que d'en voir fumer en France.

Qualité du tabac de Verine.

Quoique le tabac soit d'un si grand usage par toute la terre, je n'en ai jamais bien compris la raison; & toutefois je puis dire que la médecine que j'exerce depuis si long-temps, m'a donné quelque connoissance de ce qui peut être utile ou contraire à la santé.

CHAPITRE V.

Des Animaux à quatre pieds qui sont dans l'isle St. Domingue.

Nourriture des anciens Indiens.

LORSQUE les Espagnols découvrirent l'isle dont je parle, ils n'y trouverent aucuns animaux à quatre pieds; les Indiens qui l'habitoient ne vivant que de volaille & de poisson, des fruits & des légumes que la terre leur produisoit. Mais dès qu'ils s'en furent rendus les maîtres, ils peuplerent cette isle de taureaux, de vaches, de chevaux & de porcs; lesquels en cent ans se sont tellement multipliés, que lorsque les François y aborderent, ils ne se donnoient pas la peine de les aller chercher dans les bois, ils les attendoient au bord de la mer pour les tuer, & ils en tuoient autant qu'ils en vouloient.

Les taureaux y sont fort puissans, ils ont les jambes courtes & menues, & courent fort vîte. La nuit ils paissent dans les prairies, & le jour ils se retirent dans les bois à cause de l'ardeur du soleil. Lorsqu'ils sont blessés sans être estropiés, le chasseur est obligé de se

ſauver au plutôt ſur un arbre ; car le taureau vient le chercher, & le tient quelquefois trois ou quatre heures aſſiégé. Ces animaux bleſſent ſouvent les chaſſeurs, & les tuent auſſi-bien que leurs chiens.

Il y a encore un grand nombre de chevaux, on en voit quelquefois courir des troupes de plus de cinq cens enſemble ; mais lorſqu'ils voient un homme ils s'arrêtent tous. Un d'entr'eux ſe détache, approche de la perſonne qu'il a vue ; lorſqu'il en eſt à une portée de piſtolet, il ſe met à ſouffler des naſeaux & à courir de toute ſa force, & à l'inſtant tous les autres le ſuivent. Je ne ſçais ſi ces chevaux ont dégénéré, étant devenus ſauvages ; car ils ne ſont pas ſi beaux que ceux d'Eſpagne, quoiqu'ils ſoient de cette race : ils ont la tête fort groſſe, auſſi-bien que les jambes, qui ſont même raboteuſes, les oreilles & le col long. Ils ſont très-bons pour travailler & faciles à apprivoiſer. Les habitans & les chaſſeurs s'en ſervent pour porter leurs cuirs. Voici comme ils les prennent. Ils tendent des lacs de corde aſſez forte, ſur certaines routes que ces animaux ont coûtume de fréquenter : ils ne manquent point de

Chevaux ſauvages à quoi utiles.

Maniere de les prendre & de les apprivoiſer.

s'y prendre; quelquefois même ils s'étranglent lorſqu'ils ſe prennent par le col. Dès qu'ils ſont pris on les attache à un arbre, on les y laiſſe deux jours ſans manger ni boire, enſuite on leur donne à boire & à manger, & ils deviennent auſſi doux que s'ils n'avoient jamais été ſauvages. Il s'eſt trouvé même des Boucaniers qui s'en étant longtemps ſervis, & qui n'ayant plus la commodité de les garder ni de les nourrir, les ont lâchés. Deux mois après ces chevaux rencontrant leurs maîtres, venoient les flatter & ſe laiſſoient reprendre. On en tue ſouvent pour en avoir la graiſſe, qu'on leve de la criniere & du ventre. On la fait fondre, pour s'en ſervir au lieu d'huile à brûler.

Induſtrie des ſangliers à ſe défendre contre les chaſſeurs.

Les ſangliers y ſont auſſi en grand nombre, & ſe défendent très-bien contre les chaſſeurs & leurs chiens. Ils ne vont que par bandes au nombre de vingt-cinq ou trente, & lorſqu'une meute vient les attaquer, tous les mâles ſe mettent devant, & toutes les femelles avec leurs petits derriere; & comme il y a des arbres qui contiennent quelques vingt-cinq à trente pas de circuit, ils ſe mettent contre un arbre pour les garantir. Quand ils ſont dans quelque

lieu où il n'y a point d'arbre, les mâles forment un cercle, au milieu duquel ils placent les femelles avec leurs petits. Lorsqu'ils voyent approcher les chiens, il font sonner leurs dents l'une contre l'autre, comme pour donner de la terreur à leurs ennemis. En effet leurs crocs sont si tranchans, qu'ils ont bientôt déchiré un chien quand ils l'attrapent. Il semble aussi que les chiens connoissent les mâles, & qu'ils ne s'attaquent qu'aux femelles qui n'ont point de défenses. Il y a des sangliers qui vont seuls, & qui toutefois ne laissent pas de se défendre contre une meute de vingt-cinq à trente chiens, quand ils peuvent attraper un arbre & garantir leurs testicules; car quand un chien les prend par-là, ils sont à bas & n'ont plus de force. S'il y a quelque chien assez hardi pour les prendre à la gorge, il est bientôt en pieces.

On y voit des chiens sauvages qui ont beaucoup multiplié dans l'isle, par la négligence des chasseurs Espagnols & François, qui les ont laissés en chassant dans le bois. Leur multitude est incroyable, & ils ressemblent à nos levriers. Ils sont fort carnassiers; cependant ils n'ont ni la hardiesse, ni la for-

ce d'attaquer les chevaux ; mais ils mangent les poulains & les veaux. Les ſangliers ne leur font pas peur ; car quelquefois ils ſe trouvent enſemble plus de quatre ou cinq cens.

Combat ſingulier.

Un Boucanier François me fit remarquer une troupe d'environ vingt-cinq ou trente chiens qui pourſuivoient un gros ſanglier ; enfin ils l'atteignirent, & le mirent à bas dans une petite prairie où il n'y avoit aucun bois : cependant nous nous étions poſtés ſur un arbre d'où nous vîmes le combat, qui dura près de deux heures. Ces chiens déchirerent la gorge au ſanglier. Lorſqu'ils l'eurent tué ils ſe retirerent tous à quartier ; cependant un d'entr'eux ſe détacha & alla manger ſeul. Après qu'il eut mangé, les autres de compagnie allerent faire la même choſe ; mais nous tirâmes chacun un coup de fuſil, qui les fit fuir, excepté deux qui demeurerent ſur la place, & nous eûmes le ſanglier, qui n'avoit que la gorge & les teſticules mangés.

Ordre que les chiens ſauvages gardent en chaſſant.

Le Boucanier m'expliqua pourquoi ce chien avoit ainſi mangé ſeul ; c'eſt que dans toutes les troupes de chiens il y a un braque qui trouve le ſanglier, en ſorte que quand il eſt pris, les autres

chiens ont coûtume comme par honneur, de le laisser manger le premier. Il me jura qu'il avoit toujours observé la même chose, & je l'ai depuis remarqué aussi plus de vingt fois.

Il est vrai que dans les meutes des Boucaniers il y a un braque qui va toujours devant. Dès qu'il a trouvé le sanglier il ne donne que deux ou trois coups d'aboi; à l'instant les autres chiens partent, & poursuivent le sanglier, tandis qu'il les regarde faire. Lorsque le sanglier est mort, le chasseur donne à son braque un morceau, qu'il mange seul, & il ne donne rien aux autres que quand ils sont revenus de la chasse.

Il y a de l'apparence que comme les chiens sauvages sont venus des meutes entieres oubliées dans les bois par les chasseurs, ils ont pu retenir le même ordre de chasser.

Sangliers apprivoisés.

Une chose assez particuliere, c'est qu'on peut apprivoiser des sangliers, & les dresser à la chasse comme des chiens. Je l'ai même expérimenté. Un jour nous trouvâmes une femelle qui avoit des petits fort jeunes, nous les apportâmes à notre demeure, nous leur hachions de la viande bien menue qu'ils mangeoient. Il en mourut quelques-

uns ; mais nous en ſauvâmes quatre, qui nous ſuivoient, & jouoient avec nous comme des chiens. Quand ils trouvoient une bande de ſangliers, ils ſe mêloient avec eux, & les amenoient vers nous. Un jour il s'en écarta un, & nous le croyons perdu ; mais trois jours après il revint avec une bande de ſangliers, & nous en tuâmes quatre.

Il ſe trouve encore dans cette iſle beaucoup d'oiſeaux. Je ne parlerai que de quelques-uns qui ne reſſemblent pas à ceux que nous avons en Europe.

Les perroquets y ſont en grande quantité. Quoique ces oiſeaux portent le même nom, ils different néanmoins beaucoup entr'eux. On ne rencontre jamais ces oiſeaux ſeuls, ils volent toujours par bande, & vivent de ſemence comme les ramiers ; ils font leurs nids dans de certains trous d'arbres, où l'année précédente l'oiſeau nommé charpentier avoit fait le ſien, & il ſemble que la nature ait commis ces petits oiſeaux pour rendre ce ſervice aux perroquets. Leurs petits dans ces trous ne ſont jamais mouillés ; ils les font en nombre impair, ſçavoir trois, cinq & ſept. Le premier nombre eſt plus ordinaire, & le dernier plus rare. Quand

L'oiſeau charpentier à quoi utile au perroquet.

on veut les élever & les apprivoiser, il faut les dénicher pendant qu'ils sont jeunes ; car quand ils sont grands, & qu'on les prend avec des appâts, ils demeurent toujours sauvages, & ne parlent jamais. Pour avoir les jeunes, il faut couper par le pied l'arbre où ils ont fait leur nid ; car on n'y sauroit monter, & il arrive souvent que l'arbre en tombant les tue ; si bien que de deux ou trois nichées on ne sauve que deux ou trois oiseaux.

Charpentier, pourquoi ainsi nommé.

Le charpentier est un oiseau qui n'est pas plus gros qu'une alouette. Il a le bec long d'un bon pouce, pointu & si dur, qu'en un jour de temps il perce un palmiste jusqu'au cœur, qui est plein de moelle. Il est à remarquer que le bois de cet arbre est si dûr, que les meilleurs instrumens de fer rebroussent dessus.

Singularité des oiseaux appellés Foux.

Les foux sont certains oiseaux ainsi appellés parce qu'ils se laissent prendre à la main. Le jour ils sont sur les rochers, d'où ils ne sortent que pour aller pêcher. Le soir ils viennent se retirer sur les arbres : lorsqu'ils y sont une fois perchés, quand on y mettroit le feu, je crois qu'ils ne s'en iroient point, à moins qu'ils ne le sentissent, c'est

pourquoi on peut les prendre tous jusqu'au dernier ſans qu'ils branlent. Ils ſe défendent pourtant le mieux qu'ils peuvent avec leur bec ; mais ils ne ſauroient faire de mal. Pour moi j'ai toujours conjecturé qu'ils ne voyent point la nuit, autrement un oiſeau ſauvage ne ſe laiſſeroit jamais prendre ; car ceux-là ne ſe laiſſent point approcher durant le jour. Ces oiſeaux ſont de la groſſeur des canards, & leur reſſemblent aſſez, leur bec eſt comme celui d'une grue, très-piquant par le bout, & fait en forme de ſcie par les côtés ; ce qui empêche que le poiſſon ne leur échappe quand ils l'ont pris.

Il y a une autre ſorte d'oiſeaux qu'on nomme fregates, à cauſe de leur vol qui eſt extrêmement ſubtil. Ils volent en l'air ſans qu'on leur voye remuer aucune choſe, & ne laiſſent pas d'avancer plus vîte qu'aucun autre oiſeau. D'autres croyent que c'eſt d'eux que les fregates ont pris leur nom, à cauſe qu'elles vont mieux à la voile qu'aucun autre navire, qu'elles ont l'avantage, auſſi-bien que de certains vaiſſeaux, de pouvoir également attaquer, ſe retirer, combattre, & ſe dégager ſans rien riſquer.

D'où les Fregates ont pris leur nom.

Combat divertissant.

Ces oiseaux donnent la chasse aux foux dont nous venons de parler; ils les font lever de dessus les rochers où ils sont perchés, & ils les battent avec le bout de leurs aîles. Les foux, qui ne le sont pas trop dans cette occasion, pour se dérober à la poursuite de leurs ennemis, vomissent tout le poisson qu'ils ont pêché. Les fregates qui ne cherchent autre chose, le reçoivent à mesure que les autres le jettent, avant qu'il tombe dans l'eau. C'est à la vérité la chose la plus divertissante qu'on puisse voir dans l'Amérique.

Voilà ce que j'avois à dire des oiseaux qui se rencontrent dans l'isle de saint Domingue. J'en indiquerai plus bas quelques autres especes, & je traiterai aussi de certains animaux à quatre pieds, dont on n'a point encore parlé : car depuis que les Espagnols habitent l'Amérique, nous n'avons sur cette contrée que des mémoires fort imparfaits, pour ne rien dire de plus. Mais je puis assurer que jamais personne n'en aura écrit avec plus de fidélité & d'exactitude que moi, parce que j'ai tout vu & tout éprouvé moi-même.

CHAPITRE VI.

Des Reptiles de l'isle de St. Domingue.

ON voit dans la mer une si grande multitude de reptiles & de poissons, qu'il n'y a que celui qui les a créés qui en puisse connoître le nombre, l'espece & les propriétés; & comme plusieurs en ont écrit, il suffira de parler de ce que l'isle de saint Domingue renferme de plus particulier à cet égard, & de moins connu.

Je commence par la Tortue. Cet animal n'a point de langue, il n'a point non plus d'organe pour ouir; mais il a la vue très-subtile. On ne lui trouve point de cervelle, son foye est comme celui d'un veau, & d'une substance semblable à celle du foye d'un homme. La Tortue est prodigieusement pleine d'œufs de toute sorte de grosseurs; les plus gros sont comme nos œufs de poule, sans coquille, semblables à ceux que les poules font trop tôt. Leur sang est toujours liquide, & ne fige jamais sans qu'on y puisse remarquer ni froideur ni chaleur. Quand on le cuit, il ne laisse pas de se

Anatomie exacte de la Tortue.

coaguler comme celui de porc. Je n'ai jamais pu remarquer de circulation de ſang dans ces animaux, & tous leurs vaiſſeaux ſont ſemblables; on ne peut pas dire ſi ce ſont veines ou des arteres: néanmoins quand on les a tuées, le cœur palpite fort long-temps. J'en ai gardé quelques-unes qui ont palpité juſqu'à dix-huit heures de temps; toute la chair palpite de même; mais moins long-temps que le cœur. La chair eſt composée de gros fibres qui contiennent beaucoup de ſuc. Les muſcles ſont longs & plats; la graiſſe eſt verte comme de l'herbe, & on y remarque un tiſſu de quantité de fibres. Cette graiſſe eſt ordinairement aux côtés, ſur le ventre, & proche des iſles, la graiſſe de leur boyau eſt jaune comme ſaffran, & leur ſert de nourriture: cár j'ai remarqué qu'on peut laiſſer une tortue trois ſemaines ſans manger avant qu'elle meure, & en l'ouvrant on trouve vuides les lieux où cette graiſſe a coutume de ſéjourner; il n'y reſte que des membranes, & des fibres gluans, où elle eſt ordinairement attachée. Je l'appelle graiſſe, parce que quand elle eſt fondue elle demeure ſans conſiſtance comme de l'huile, au lieu qu'auparavant

Suite de l'anatomie de la Tortue.

vant elle eſt auſſi ferme que la graiſſe de Porc. Les Tortues ont quatre pattes en forme d'aîlerons, avec des ongles. Les os y ſont dans le même ordre qu'aux animaux parfaits. Les pattes de devant ſont compoſées de l'*Omoplate* & de l'*Humerus*, qui ſont renfermées ſous l'écaille qu'on nomme *Carapace* ; & en-dehors ſont le *Radius* & le *Cubitus*, avec les oſſelets du *Carpe* & du *Metacarpe*, ſemblables à ceux des doigts des animaux parfaits. Aux pattes de derriere on remarque les *iſles*, l'*os femur*, qui ſont auſſi ſous la Carapace, & les deux fibres, avec les oſſelets du *Tarſe* & du *Metatarſe* ; les orteils ſont en-dehors, & compoſent les pattes de derriere. La queue finit par des vertebres, comme le col ; mais elles ne s'étendent pas dans toute leur longueur, elles ſont attachées à la Carapace, & tiennent à des demi-vertebres qui ſuivent le long de la Carapace depuis le col juſqu'à la queue. Le deſſus de leur écaille ſe nomme par les François, comme je l'ai déja dit, *Carapace*, & le deſſous *Plaſtron*. Le deſſus eſt fait comme le dôme d'une maiſon, & le deſſous eſt plat ; les Eſpagnols les nomment *Carapache* & *Plaſtron*. Cette Carapace & ce

plaſtron ſont compoſés d'une ſubſtance oſſeuſe & cartilagineuſe. Quand on les ouvre on le met ſur le dos, & on coupe le Plaſtron tout autour, pour l'enlever.

Une de ces Tortues peut fournir plus de deux cens livres de viande, ſans compter la graiſſe, que l'on fond & dont les habitans tant Eſpagnols que François ſe ſervent pour aſſaiſonner leurs légumes. On trouve des Tortues, qui, lorſqu'elles ſont graſſes, fourniſſent plus de trente pintes d'huile. J'oubliois à dire que les Tortues franches n'ont ſur leur carapace qu'une petite écaille fort tendre qui ne peut ſervir à rien qu'à faire des verres de lanternes. La chair de ces Tortues eſt de fort bon goût, & aſſez nourriſſante, mais la graiſſe qu'on mange avec la viande eſt ſi pénétrante, qu'on la ſue comme on la mange : car le linge qu'on porte ſe pourrit, ſi on le garde trop longtemps. On peut dire auſſi qu'elle purifie la maſſe du ſang : car ſi quelqu'un eſt mal ſain, il n'a qu'à manger de cette viande deux ou trois mois de temps, ſans prendre d'autre nourriture, il deviendra fort ſain ; & s'il a quelque impureté du mal Vénérien, ſon

Effet de la graiſſe de Tortue.

corps deviendra plein de galle & de ſaleté, après quoi il ſe trouvera plus ſain que s'il avoit uſé des meilleurs remedes de l'Europe. Les Aventuriers paſſent quelquefois deux ou trois mois dans l'iſle de ſaint Domingue à manger de cette viande pour ſe régaler.

La Tortue ſe nourrit d'herbe, qu'elle paît, comme les Vaches, ſur certains fonds qui ſont le long des iſles de l'Amérique, ſemblables à de grandes prairies. Il y a ſept à huit braſſes d'eau ; & comme elle eſt fort claire quand la mer eſt calme, on voit le fonds d'un beau verd qui réjouit la vue. L'herbe qui y croît eſt longue d'un pied, la feuille eſt unie & auſſi platte d'un côté que de l'autre. Ce ſont là les prairies où les Tortues vont paître. Après qu'elles ont bien mangé, elles vont à l'embouchure des rivieres, pour boire de l'eau douce. Elles ne ſçauroient demeurer plus d'un quart-d'heure dans ce fonds ſans prendre l'air ; elles viennent donc reſpirer, puis elles retournent au fond ; & quand elles ne mangent point, elles ont toujours la tête hors de l'eau ; à la moindre choſe qu'elles apperçoivent, elles s'enfoncent auſſi-tôt. Elles vont tous les ans à terre pour pondre leurs

Comment les Tortues font leurs œufs.

œufs; elles font avec leurs pattes de devant des trous dans le sable; c'est-là qu'elles pondent, après quoi elles les recouvrent & s'en retournent. Elles y reviennent quinze jours après, & font la même chose jusqu'à trois fois. Elles pondent à chaque fois quatre-vingt, quatre-vingt-dix, jusqu'à cent œufs; les œufs demeurent dans le sable pendant vingt-quatre ou vingt-cinq jours, au bout desquels on voit les petites Tortues sortir du sable, & courir à la mer, où elles ont bien de la peine à entrer; car la lame qui bat au rivage les rejette toujours à terre. D'un autre côté les oiseaux en mangent la plus grande partie avant qu'elles puissent les éviter: car elles sont neuf jours sans pouvoir couler à fond, si-bien que pendant ce temps-là les oiseaux, qui vivent de poissons, les mangent presque toutes, & on peut s'assurer que de cent à peine s'en sauve-t-il une seule. Il est vrai que s'il n'en périssoit point, les Navires ne pourroient pas voguer sans en écraser un très-grand nombre. Leurs œufs sont très-bons à manger, & très-nourrissans: il ne se gâtent jamais; car quoique les petits commencent à se former, ou qu'ils soient tout-à-fait formés, on les

trouve toujours bons. Je ne l'aurois jamais cru, ſi je n'en avois fait l'expérience. Il eſt vrai que l'on dit que la faim fait trouver tout bon. Quand les gens de ce pays, Eſpagnols ou François, rencontrent des œufs de Tortue, ils les font ſecher au ſoleil : le jaune ſe durcit, & eſt très-bon, ſe conſervant long-temps ; mais quand ils ſont vieux, ils deviennent un peu âcres à la gorge, à cauſe qu'ils ſont très-huileux.

Maniere de prendre les Tortues.

Les habitans de l'Amérique ont trois manieres de prendre ces Tortues. La premiere avec des rets qu'ils nomment *Folles*, qu'ils tendent ſur ces fonds d'herbes, où les Tortues paiſſent, comme on fait un tramail. Les Tortues venant à paſſer, s'y embarraſſent les pattes, & y demeurent accrochées.

La ſeconde maniere ſe pratique lorſqu'elles viennent pondre à terre. Les habitans qui gardent ces lieux où elles ne manquent jamais de venir tous les ans, les renverſent ſur le dos, & les empêchent de retourner à l'eau. Pour les renverſer ainſi, ils ſe mettent deux enſemble, tenant par les deux bouts un bâton qu'ils poſent ſur le ſable dans l'endroit où la Tortue doit paſſer ; & quand elle a les deux pattes de devant

passées, ils la soulevent, & lui font faire le saut à la renverse, ou sur le côté. Un seul homme peut faire cette opération; mais avec plus de peine. Celle-ci est la plus sûre; car les Tortues échapperoient si on vouloit les prendre par le corps avec les mains.

La troisieme maniere se pratique avec des harpons, qui sont des cloux de charettes, sans tête, à quatre quarres égales, fort pointus & bien trempés. On attache chaque clou au bout d'une ligne de cinquante à soixante brasses de long de la grosseur du petit doigt. Le bout du clou, qui doit être tout rond, s'enchasse au bout d'un bâton dans une virolle de fer. Le bâton doit avoir de long deux brasses & demie, & on l'attache à la ligne avec une petite ficelle coulante, afin de pouvoir toujours la reprendre. Ceux qui veulent faire cette pêche se mettent cinq ou six dans un Canot, plus ou moins, selon qu'il est grand. Un d'entr'eux est sur le devant tout debout, & tient à la main un bâton, qu'on nomme *Varre*, d'un nom Espagnol qui veut dire gaule, & sur son bras gauche il tient la ligne, à laquelle est attaché ce clou. Dès qu'il voit une Tor-

tue au fond, il lui lance ce clou ſur le dos, dans la *Carapace*. Alors la Tortue prend une ſi grande erre, qu'elle entraîne le Canot plus vîte que s'il alloit à la voile. Mais comme ces animaux ne peuvent demeurer long-temps ſous l'eau ſans reſpirer, le Harponeur ſe prépare à lui lancer l'autre clou qui eſt à l'autre bout de ſa ligne. Quand elle a ces deux clous, on la tire dans le canot, & on la met ſur le dos; alors elle ne peut ſe débattre. Le temps que l'on prend pour cela, eſt le ſoir, le matin, & la nuit, qui eſt préférable; car les Tortues ne mangent guéres que la nuit. Le jour on va remarquer les lieux où ſe trouvent les bancs d'herbes. On obſerve auſſi s'il y a beaucoup d'herbe ſur l'eau; car c'eſt une marque que la Tortue y vient paître.

Il ſemblera peut-être étrange, que la nuit ſoit le meilleur temps pour prendre les Tortues à la varre : Cependant plus la nuit eſt obſcure & plus le temps eſt favorable; car les Tortues en nageant remuent l'eau, qui eſt fort claire, & qui paroît comme quatre feux allumés au mouvement de quatre nageoires ou pattes de la Tortue. En ſorte qu'en jettant la varre au milieu de ces

quatre lumieres, on ne manque jamais son coup, soit qu'il fasse clair de lune ou non ; car de maniere ou d'autre la Tortue paroît toujours blanche comme de l'argent sur le fond de l'herbe qui semble noir. Les Indiens ont été les premiers à prendre la Tortue avec des harpons ; mais les Espagnols ont inventé la varre, avec le clou, & on peut dire qu'ils sont plus habile à cette pêche qu'aucune autre Nation de l'Amérique.

La seconde sorte de Tortue, ne differe point de la premiere, sinon qu'elle est plus petite ; elle a la tête un peu plus longue, son écaille qui est sur le Carapace est épaisse. C'est celle dont on se sert en Europe pour faire les ouvrages d'Ecaille Tortue. Les Espagnols nomment ces Tortues, *Carey*, & les François *Caret*. Ces gens les pêchent seulement pour en avoir l'écaille, qu'ils vendent cher ; car pour la chair elle ne vaut rien. J'en ai pourtant mangé faute d'autre chose ; mais je l'ai trouvée fort mauvaise. Elles paissent comme les Tortues franches, mais dans des lieux pierreux & pleins de mousse marine. Elles sont à l'égard des autres, ce que sont parmi les animaux terrestres, les moutons par rapport aux vaches. Celles-ci

veulent être dans un bon fonds, & les autres se plaisent mieux sur les montagnes.

Lorsque les Espagnols ont pris ces tortues, ils les mettent toutes vives sur le feu, & l'écaille se leve. Un Espagnol m'a assuré qu'il en avoit un jour marqué une de maniere à pouvoir la renconnoître; qu'après l'avoir ainsi dépouillée de son écaille il l'avoit remise à l'eau, & que trois ans après il la reprit avec une aussi belle écaille que jamais. Ces tortues peuplent comme les premieres; mais elles ne font pas tant d'œufs, & ne sont pas si communes. Leur graisse, qui n'est pas si verte que celle des premieres, est admirable pour toutes les douleurs froides, étant fort pénétrante. Elles sont si fortes par le bec, qu'il est impossible de leur arracher ce qu'elles tiennent. Il y a une subtilité à tuer les tortues de quelques sortes qu'elles soient, car si on les frappe sur la tête on ne peut pas les assommer avec un levier; & en les frappant avec le simple manche d'un couteau, sur le nez qui est au-dessus du bec en forme de deux petits trous par où elles prennent l'air, elles saignent en abondance & meurent bientôt après. Secret pour tuer les tortues.

La troisieme sorte de tortue est plus

large, plus longue & plus platte que les deux autres, & a une fort grosse tête. C'est pour cette raison que les Anglois la nomment *Loger-het*, qui veut dire grosse-tête, les Espagnols *Caivana*, & les François *Cahoanne*. Cette sorte de tortue n'est jamais grasse, & a beaucoup plus mauvais goût que le caret, elle pond comme les autres, & ses œufs sont aussi fort bons. L'écaille de cette derniere est comme celle de la tortue franche, & ne sert à rien. On n'en mange que comme du caret, au besoin.

La quatrieme sorte de tortue ne differe point de la cohanne, sinon qu'elle est encore plus grosse & fort grasse, elle ne sert à rien qu'à faire de l'huile pour brûler. Toute sa carapace est cartilagineuse, & on peut la couper comme on veut. C'est une chose assez remarquable, que toutes ces sortes de tortues ne se mêlent point les unes avec les autres; mais seulement chacune avec son semblable; la tortue franche avec la franche; le caret avec le caret, ainsi des autres. Je m'en suis informé à un vieux Varreur Espagnol, qui faisoit ce mêtier depuis quarante ans; il m'a dit n'avoir jamais vu une espece se mêler avec une au-

Chose remarquable sur ces différentes sortes de tortues.

tre qui ſoit différente de la ſienne.

Ces quatre ſortes de tortues ſe tiennent ordinairement dans la mer, & ne viennent à terre que pour y pondre leurs œufs, bien différentes de deux autres eſpeces que nous connoiſſons ; c'eſt-à-dire de la tortue de terre qui ne va point à l'eau, & de celle qui demeure toujours dans l'eau douce. La tortue de terre eſt longue de deux pieds ou environ, & large d'un pied ſeulement. Ce ſont là les plus groſſes, elles ſont de figure ovale, & ont le dos ou le carapace en arcade, & fort dur. On ne peut le caſſer avec les plus forts inſtrumens tant que la tortue eſt en vie. Cette tortue eſt comme celle de mer, excepté les pattes, où elle a cinq griffes qui lui ſervent à faire des trous dans la terre où elle ſe retire. Elle n'a point d'écaille ſur ſa carapace, qui eſt ſeulement figurée de jaune & de noir. Les Eſpagnols en ont beaucoup dans leurs magaſins, & ils les mangent.

La tortue d'eau douce n'eſt différente de la tortue de mer, qu'en ce qu'elle eſt plus petite, & a des griffes pareilles à celles des tortues que l'on voit dans les étangs en Europe.

Du nombre de celles qui ſe retirent & ſe nourriſſent dans les rivieres, il y en a qui ne ſont pas plus grandes que la main. Un jour étant en Natolie, j'en apportai une dans une maiſon. On commença à ſe plaindre que l'on ſentoit mauvais, & cela dura long-temps ſans qu'on ſût ce que c'étoit. Je proteſte que jamais je n'ai ſenti une odeur ſi inſupportable. On peut bien les nommer *tortues puantes*. Cette puanteur vient d'un limon ſalineux & ſulphuré dont ces animaux ſe nourriſſent.

Puanteur d'une eſpece de tortue.

Anatomie du Lamentin.

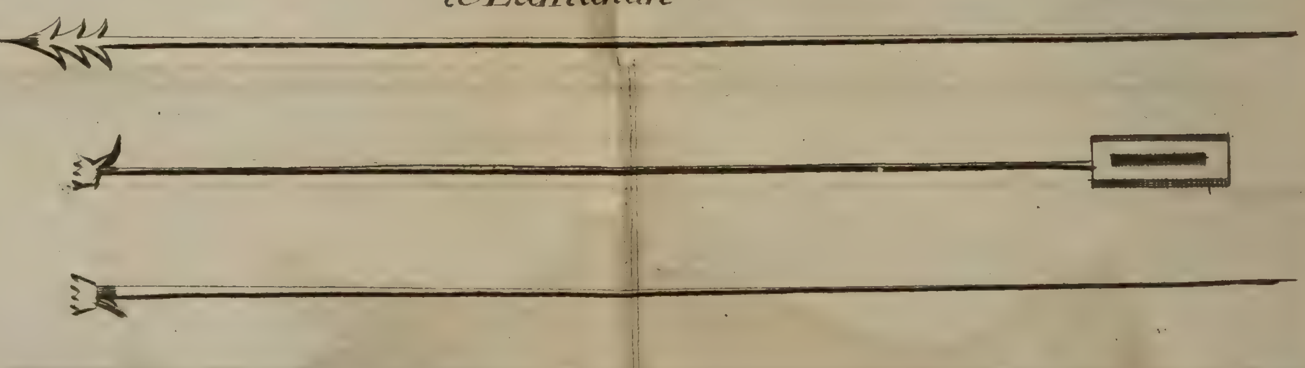
Le Lamentin eſt excellent pour la nourriture de l'homme; il a le corps fait comme une baleine juſqu'à la queue, qui eſt platte & ronde. Les autres poiſſons ont tous la queue ſelon les côtes, au contraire le Lamentin l'a toute unie au ventre & au dos. Sa tête eſt comme celle d'une taupe; ſon muſeau ne differe nullement de celui d'une vache; ſes yeux ſont ſemblables à ceux d'un porc, ſes machoires à celles d'un cheval. Il n'a point de dents de devant, mais ſeulement une caloſité dure comme un os, avec quoi il pince l'herbe. Il a trente-deux dents molaires aux côtés des deux machoires. On remarque que cet animal ne peut pas



Maniere de Pêcher la Tortue.



le Lamantin.



bien voir à cause de la petitesse de ses yeux, où il y a fort peu d'humeur & point d'iris. Enfin ses nerfs optiques sont très-petits, & il n'a que très-peu de cervelle. On trouve dans sa tête quelques osselets, que les François & les Espagnols disent être bons pour plusieurs maladies de la tête, comme l'épilepsie, ou mal caduc & les vertiges. Mais comme je ne l'ai jamais éprouvé qu'inutilement, je n'ai jamais aussi pu appercevoir que la substance de ces osselets fût vomitive, comme on l'a cru. On remarque dans le Lamentin tous les organes nécessaires à l'ouie, & on peut dire que c'est de tous les animaux celui qui entend le mieux, si ce qu'on ajoute est vrai qu'il entend du fond de l'eau. Il y a des gens qui après de longues expériences ont reconnu, que lorsqu'un vaisseau arrive dans un port, ou une baie, où il se trouve du Lamentin, & qu'ils tirent quelques coups de canon, tous ces animaux fuient; en sorte qu'on est long-temps sans en rencontrer.

Précaution pour prendre le Lamentin.

Ceux qui vont à la pêche de cet animal, sont obligés de se servir de rames qui ne fassent point de bruit. Ils s'abstiennent même de parler. Lorsque

les Aventuriers vont en quelque lieu pour ravitailler leurs bâtimens de Lamentins, ils ne vont pas droit avec le vaisseau au lieu où ils sont; mais à deux ou trois lieues de là, ils prennent de petits batimens pour ne point faire du bruit. Ils en salent la chair, la font fumer, & gardent aussi la graisse, dans laquelle ils font cuire des légumes.

Cet animal n'a point de langue, sa trachée artere & son œsophage, sont comme dans une vache; le poulmon, le cœur, le foye, la pance, les boyaux, la ratte, le diaphragme, le médiastin, le pericarde, & le mesentere, sont comme dans la tortue; le sang n'est ni chaud ni froid, & ne se fige jamais. Quant aux parties génitales, après les avoir examinées, je les ai trouvées tant internes qu'externes, plus semblables à celles de l'homme & de la femme que dans aucun autre animal. Les femelles ont deux mamelles, qui ne different nullement en situation, en grandeur, grosseur, figure & substance de celles des femmes noires. J'ai été curieux de sucer du lait de quelques-unes de ces femelles qui nourrissoient, je l'ai trouvé aussi bon que le lait des

animaux parfaits par la copulation. Les femelles n'en ont qu'un à la fois; après l'avoir produit elles le portent toujours avec elles, jusqu'à ce qu'il ait la force de paître : ce qui arrive à peu-près au bout d'un an. Elles ont à cet effet deux aîlerons, ou pattes qu'on peut comparer aux pieds de devant des animaux, & aux bras des hommes. Ces animaux ont un si grand instinct d'amour les uns pour les autres, que si on tue une femelle qui porte un petit, ce petit ne la quitte point; si on tue le petit, la mere en fait de même, en sorte qu'on peut toujours les prendre tous les deux.

Le lamentin est gros comme un bœuf, il a depuis son col jusqu'à la queue une épine dorsale, composée de 52 vertebres jointes ensemble, & diminuant insensiblement par les deux bouts. Sa chair est comme celle de veau ou de porc, sa graisse a du rapport à celle du dernier, & a aussi bon goût. Il se nourrit comme la tortue, va boire dans la riviere, & ne peut marcher ni ramper étant hors de l'eau. On voit un grand nombre de ces animaux dans la riviere des Amazones, qui est la partie méridionnale de l'A-

mérique, & on les prend à la varre; mais il faut se servir de cloux dentelés, afin qu'ils puissent tenir dans la peau.

Adresse du crocodile.

Je ne dirai que quelques particularités du crocodile, parce que Pline en a parlé amplement, & qu'on voit sa figure partout. Il a l'instinct de remarquer les rivieres où les bœufs vont boire, & il se tient tout proche sans remuer en aucune maniere. Lorsque cet animal ou d'autres viennent boire, il les prend par le museau, les tire au fond de l'eau, les tue & les laisse pourrir jusqu'à ce qu'il puisse les déchirer avec ses dents. Il va aussi à terre dans des lieux marécageux, se cache dans des buissons; & lorsqu'un sanglier passe, il le prend par derriere & le déchire, pourvu qu'il ne soit pas trop fort. J'ai vu un pareil combat dans l'isle de Cuba.

Le crocodile a encore l'adresse d'aller prendre les cuirs des Boucaniers, lorsqu'ils les mettent sécher; il les entraîne dans l'eau, les laisse au fond couverts de pierres, jusqu'à ce qu'ils soient pelés & presque pourris, pour pouvoir les avaler.

Un Boucanier m'a dit qu'un jour en levant sa tente près d'une riviere, il

vit une Crocodile qui la tiroit doucement d'entre ſes mains ; l'eau étant fort claire, & la foſſe peu profonde, le Boucanier mit ſon couteau à ſa bouche, & ſe laiſſa entraîner avec ſon pavillon. Etant au fond de l'eau, il foula aux pieds le Crocodile pour le noyer ; mais ne pouvant demeurer long-temps ſous l'eau ; il lui ouvrit le ventre avec ſon couteau & ſe retira. Il dit que ce n'étoit qu'un animal de 3. à quatre pieds de long, & néanmoins il avoit cette force.

Diſcernement du Crocodile.

Les Crocodiles n'attaquent jamais les hommes blancs, pourvu qu'il y en ait de noirs avec eux. S'il y a vingt hommes blancs qui ſe baignent, & qu'il n'y en ait que deux noirs dans toute la bande, ils ſeront les premiers pris.

Quelques-uns tiennent que c'eſt à cauſe d'une certaine exhalaiſon très-forte qui ſort des Noirs ; enſorte que ces animaux les ſentent plutôt que les autres hommes. Je me ſuis trouvé beaucoup de fois avec des gens qui prenoient des Crocodiles : ils ſe ſervoient pour cela d'un poulmon de cochon ou de vache, qu'ils attachoient à un croc de bois avec une corde ; on la

Moyen de les prendre.

jettoit dans l'eau où étoient ces animaux, & aussi-tôt ils venoient prendre le poulmon. Quand ils avoient tout avalé, on les tiroit à terre, puis on les assommoit à coup de levier.

Nous en avons quelquefois trouvé qui avoient dans le ventre plus de cinquante livres de cailloux pesant. Je crois qu'ils faisoient cela afin de mieux couler à fonds. Leurs œufs sont fort bons à manger & nourrissans, ils n'en font que quarante ou cinquante une fois l'année. Ils sont si industrieux qu'ils les retournent de côté & d'autre jusqu'à ce que leurs petits soient éclos; & quand ils le sont, ils les viennent tous prendre & les avalent pour les garantir des oiseaux; parce que quand ils sortent de l'écaille ils ne peuvent couler à fonds.

Industrie des Crocodiles.

Un jour que nous nous promenions au bord de la mer, nous vîmes sur le sable quinze ou vingt de ces petits Crocodiles. Si-tôt que leur mere, qui étoit proche se chauffant comme eux au Soleil, nous eut apperçus, elle ouvrit sa gueule, tous ces petits s'enfuirent dedans, & aussi-tôt elle sauta dans la mer.

Lézards.

Les Lézards ressemblent au Croco-

dile. Quand les Aventuriers les veulent prendre, ils mettent au bout d'un bâton long de deux toises, une petite corde en nœud coulant, ensuite ils se couchent par terre, & lorsqu'il vient un Lézard ils lui chatouillent la gorge avec le bout du bâton, pendant qu'ils lui passent le nœud coulant, & de cette maniere ils le tirent tout d'un coup. Les Lézards se laissent prendre de la sorte, parce qu'ils croyent que c'est quelque insecte qui les chatouille, & qu'ils ont coutume de vivre de ces animaux. On les prend aussi à la course, quand le pays le permet : mais il faut se bien tenir sur ses gardes, car ils mordent bien fort. Pour s'en garantir on les tient par le gros de la queue, par ce moyen ils ne peuvent remuer, & n'ont point de force.

Les Couleuvres ne sont point venimeuses, & sont plus utiles dans les maisons que les chats ; car en peu de temps, quand elles seroient pleines de rats & de souris, elles les détruiroient, parceque ces animaux passent par tout où les rats se retirent ; tellement que pas un ne peut leur échapper.

Les Caméléons ont une crête qui change de trois ou quatre couleurs, Caméléons.

comme de noir en blanc, & de rouge en couleur de fer ; mais ils ne se changent pas en toute sorte de couleurs, comme plusieurs l'ont écrit, & comme on le croit ordinairement.

Chien de mer. Le Requiem ou Chien de mer, est très-dangereux, si un homme tombe dans l'eau où il y ait de ces animaux, il est sûr qu'on ne le revoit qu'en pieces, il se tient à l'embouchure des rivieres, & il est accompagné d'un petit poisson que l'on nomme *Pilote*, à cause qu'il va toujours devant lui & qu'il ne le quitte jamais. Lorsqu'il fait mauvais temps : ce petit poisson s'attache au Chien de mer, pour résister à l'agitation des flots. Quelques-uns croient que ce poisson est le véritable Remora.

Remora.

Le Negre. Le Negre est un poisson qu'on nomme ainsi à cause de sa couleur qui est toute noire. Il a la figure d'une tanche, se nourrit dans les rochers, a très-bon goût, & est fort nourrissant. Il paroît que ce poisson vit long-temps, car j'en ai vu un prodigieux.

Ce qui arriva à l'Auteur en pêchant. Un jour que je pêchois à la ligne, je sentis mordre l'hameçon, je tirai sans résistance, & peu après je ne pus retirer ma ligne hors de l'eau. Je la

croyois accrochée à quelque rocher, comme cela arrive aſſez ſouvent ; je regardai & je vis à fleur d'eau un monſtrueux poiſſon qui ne remuoit nullement, car s'il avoit fait le moindre effort, il auroit caſſé la ligne. J'en avertis auſſi-tôt ceux qui m'accompagnoient, il nous donna le temps de lui attacher une corde & de le guinder en haut. Il avoit quatre pieds de long, deux de large, & peſoit cent vingt-deux livres. Beaucoup de gens qui avoient été dans ce pays plus de vingt-cinq ans, nous aſſurerent qu'ils n'en avoient jamais vu de pareil.

On trouve ſur cette iſle toute ſorte d'inſectes, dont je toucherai en paſſant quelques particularités. Parmi ces inſectes il y a quantité de moucherons fort incommodes, principalement quelques-uns qui ſont ronds. Les chaſſeurs en ſont les plus incommodés, ils ne les tourmentent que la nuit. Dès que le ſoleil eſt levé on n'en voit pas un, & dès qu'il eſt couché ils rempliſſent tous les bois. J'ai une fois été contraint de coucher huit jours au milieu de la riviere, parce que je n'avois point de tente. Je me dépouillois tout nud & me couchois ſur un banc de ſable,

L'auteur couche dans l'eau.

où il n'y avoit de l'eau que pour couvrir mon corps. J'avois mis une grosse pierre sous ma tête pour la tenir élevée hors de l'eau ; je la couvrois de feuillage, & je me garantissois ainsi de ces insectes.

Mouches qui éclairent la nuit.

On trouve encore dans cette isle une espece de mouches qui ont deux taches aux deux côtés de la tête ; elles sont luisantes comme ces petits vermisseaux que l'on voit la nuit en Europe. Quand ces mouches volent pendant l'obscurité, on diroit que quelqu'un porte du feu dans le bois. Ces mouches jettent une telle lueur, que s'il s'en trouve deux seulement renfermées dans un certain espace, elles peuvent fournir assez de lumiere pour lire dans un livre. Elles ont la figure & la couleur d'un hanneton.

Artifice des Fourmis.

Il y a aussi plusieurs sortes de Fourmis. C'est une des plus grandes curiosités du Pays, que de voir l'industrie avec laquelle ces petits animaux construisent leurs logemens. Ils sont composés de plusieurs chambres où l'on ne voit que deux ouvertures, l'une pour sortir, & l'autre pour entrer. Ces logemens sont assez hauts, & faits de terre, qu'ils maçonnent avec une eau

qui diſtille de leur corps, & cette maçonnerie tient extraordinairement. Ce qui eſt encore plus remarquable, c'eſt que dès le pied de l'arbre ils font un chemin couvert en forme de canal, pour aller & venir, comme s'ils avoient peur d'être vus. Je crois qu'ils le font à cauſe de la pluie ; car ils haïſſent tellement l'eau, que dès que leurs logemens en ſont pénétrés, ils les abandonnent.

Je penſe avoir dit ce qu'il y a de plus remarquable touchant les Animaux & les Plantes de l'Amérique. Je paſſe au ſecond Volume de l'Hiſtoire des Boucaniers.

Fin du premier Volume.

TABLE

Des Matieres du premier Volume.

A

Aventuriers

C

Fin de la Table des Matieres du premier Volume.

LES NOMS

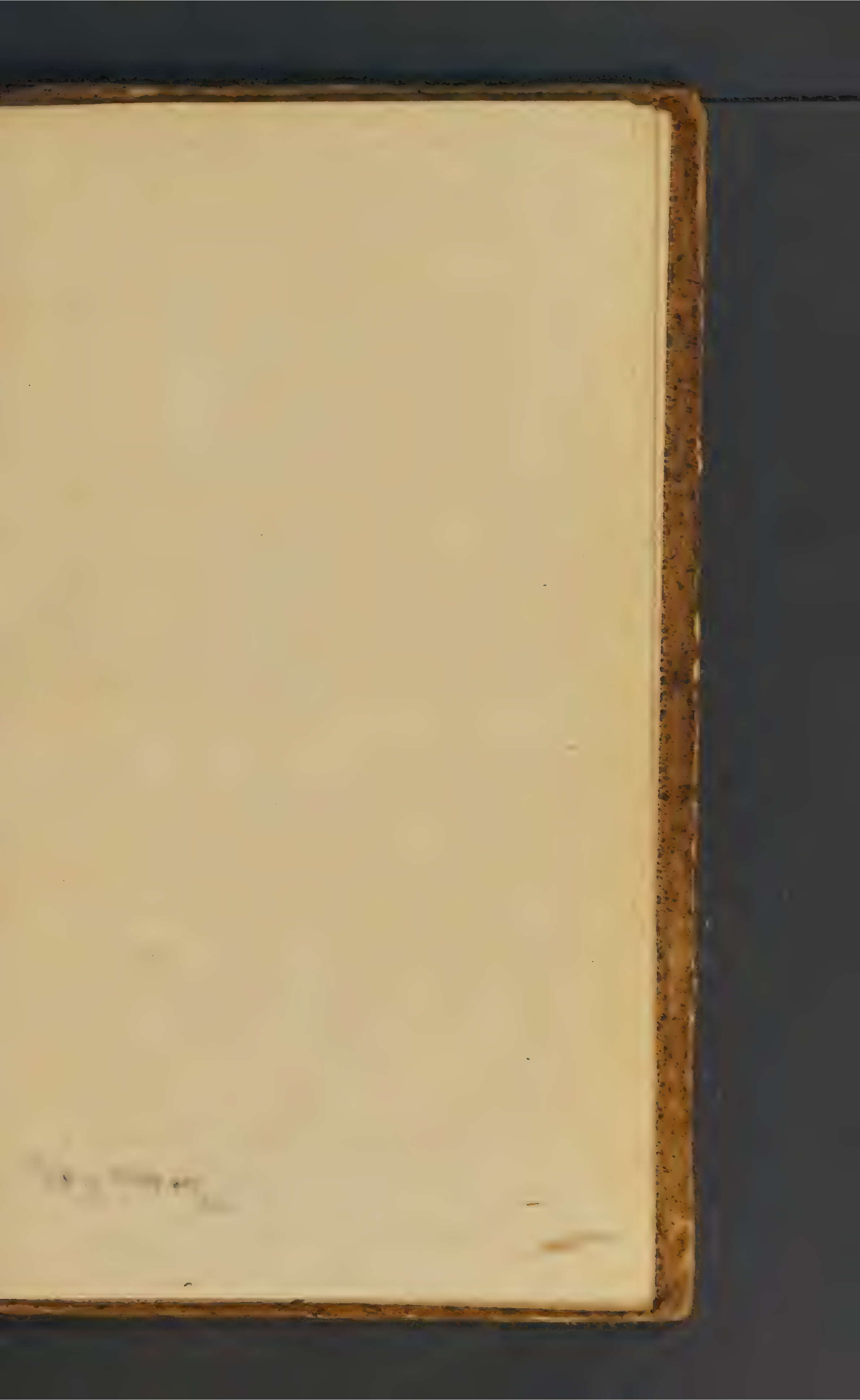
DES GOUVERNEURS pour le Roi ſur la côte de Saint Domingue & ailleurs, avec ceux des principaux Aventuriers Flibuſtiers, dont il eſt parlé dans cette hiſtoire.

Mrs. LES GOUVERNEURS.

Monſieur d'Ogeron.
Monſieur le Chevalier de Fontenay.
Monſieur de Poincy, Gouverneur de l'Iſle de Saint Chriſtophe.
Monſieur de Roſſey.
Meſſieurs Hotman, freres.
Monſieur Ducaſſe.
Monſieur Gaiifet de Donon.

CAPITAINES FLIBUSTIERS ET AUTRES.

Alexandre.
Barthelemi.
Bradelet.
David.
Grammond.
Laurent.
Louis Scot.
L'Olonois.
Le Capit. Michel.
Mansfeld.
Montauban.
Morgan.
Moyſe Vauclin,
Pierre Ovinet, le Grand Ovinet.
Le Picard.
Pierre Franc.
Pierre le Grand.
Pitrians.
Roc, ſurnommé le Breſilian,
Vand-Hornd.



H. Stevens cu/or.

Livre m, se.

S. ne

1734|45

